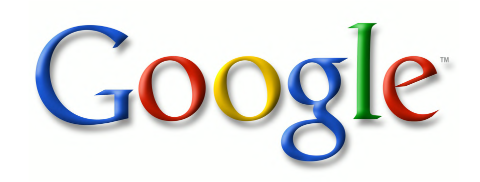








L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE

PAR LES CONTEMPORAINS

OUVRAGES DE M. B. ZELLER

A LA LIBRAIRIE HACHETTE.

La Gaule romaine. 1 vol. petit in-16, avec 31 grav. » 50

La Gaule chrétienne. 1 vol. petit in-16, avec 38 grav. » 50

Les Invasions barbares. 1 vol. petit in-16, avec 11 gr. » 50

Clovis et ses fils. 1 vol. petit in-16, avec 14 grav. » 50

Les fils de Clotaire. 1 vol. petit in-16, avec 9 grav. » 50

Rois fainéants et maires du palais. 1 vol. petit in-16. » 50

Charlemagne. 1 vol. petit in-16, avec 10 gravures. (En collaboration avec M. Darsy). « 50

La succession de Charlemagne. Louis le Pieux. 1 vol. petit in-16 avec 8 gravures. » 50

Les premiers Capétiens. 1 vol. petit in-16 avec 15 gravures. (En collaboration avec M. Luchaire.) » 50

Les Capétiens du xiie siècle : Louis VI et Louis VII. 1 vol. petit in-16, avec 15 gravures. (En collaboration avec M. Luchaire.) » 50

Richelieu. 1 vol. in-16. 1 fr.

Henri IV. 1 vol. in-16. 1 fr.

Richelieu et les ministres de Louis XIII. (Ouvrage couronné par l'Académie française. Second prix Gobert 1881 et 1882.) 1 vol. in-8. 6 fr.

A LA LIBRAIRIE DIDIER ET C[ie]

Henri IV et Marie de Médicis (Ouvrage couronné par l'Académie française). 1 vol. in-8. 6 fr.

Le connétable de Luynes, Montauban et la Valteline. (Ouvrage couronné par l'Académie française. Second prix Gobert 1881 et 1882). 1 vol. in-8. 6 fr.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

LA SUCCESSION DE CHARLEMAGNE

LOUIS LE PIEUX

814-840

EXTRAITS DES GESTES DE LOUIS LE DÉBONNAIRE
DE L'ASTRONOME, DE NITHARD, DE THÉGAN
D'ERMOLD LE NOIR, ETC.

PUBLIÉS PAR

B. ZELLER

Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris
Répétiteur à l'Ecole polytechnique

Ouvrage contenant 8 gravures

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1883

L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE PAR LES CONTEMPORAINS

Notre histoire a été présentée sous bien des formes. Mais c'est dans les écrivains contemporains des événements dant ils sont les narrateurs, qu'elle se montre plus vivante et plus vraie. A une époque où le goût public s'est épris des recherches exactes et tend à remonter dans toutes les sciences aux sources mêmes de la vérité, une histoire de France dans laquelle les contemporains seuls ont la parole pour raconter ce qu'ils ont vu par eux-mêmes, ou appris soit de témoignages authentiques, soit de traditions très rapprochées du temps où ils écrivent, doit être bien accueillie.

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTEE PAR LES CONTEMPORAINS se compose déjà de onze volumes : 1° *La Gaule et les Gaulois;* 2° *La Gaule romaine*; 3° *La Gaule chrétienne*; 4° *Les invasions barbares en Gaule*; 5° *Les Francs*; *Clovis et ses fils;* 6° *Les fils de Clotaire*; 7° *Les Rois fainéants et les maires du palais*; 8° *Charlemagne;* 9° *La succession de Charlemagne*, *Louis le Pieux;* 10° *Les premiers Capétiens;* 11° *Louis VI et Louis VII*. Sous une forme commode et économique, elle présente un tableau suivi, quoique emprunté à des auteurs différents, des événements, des mœurs, des institutions. De courtes notes explicatives, des analyses aussi succinctes que possible font connaître les auteurs cités et rattachent les uns aux autres les morceaux qui leur sont empruntés. Cette petite collection vulgarisera la connaissance de nos historiens nationaux; elle en donne la substance et les rend accessibles à tous.

Le choix des gravures qui accompagnent le texte est inspiré du même esprit. On s'est attaché à ne donner que des images authentiques, tirées aussi, autant que possible, des documents contemporains.

Chaque année verra paraître trois ou quatre nouveaux volumes.

LA SUCCESSION DE CHARLEMAGNE

LOUIS LE PIEUX

814-840

I

LOUIS LE PIEUX ROI D'AQUITAINE

§ 1. — NAISSANCE DE LOUIS. SA MÈRE. SON PÈRE LUI OCTROIE LE ROYAUME D'AQUITAINE ET CHOISIT DES HOMMES SAGES POUR GOUVERNER LE ROYAUME ET ÉLEVER L'ENFANT.

(*Gestes de Louis le Débonnaire* [1].)

Ci commencent la vie et les faits du débonnaire Louis, fils de Charlemagne le Grand, qui fut roi et empereur. Mais pour ce que il porta la couronne,

1. *Les Gestes de Louis le Débonnaire*, qui font partie des *Chroniques de Saint-Denis*, ne sont que la traduction de la vie de ce prince par l'*Astronome*. Partout où on ne trouvera pas de désignation d'auteur sous le titre des paragraphes, il faut entendre que nous donnons le texte des *Gestes de Louis le Débonnaire*. Les fautes de la

et fit aucuns grands faits du vivant de son père, nous convient-il parler de Charlemagne avant. Plusieurs femmes eut l'empereur Charles ; en elles engendra grande lignée de fils et de filles. La première de ses femmes eut nom Hildegarde[1]; noble dame fut, et née en la lignée de Saisoigne; deux hoirs mâles conçut ensemble à la première fois[2], desquels l'un encommença presque aussitôt à mourir comme à naître; l'autre qui, par la volonté de Notre Seigneur, naquit plein de vie et bien formé, fut baptisé et par nom appelé Louis, en l'an de l'Incarnation 778; et pour ce qu'il était né en Aquitaine[3], son père lui octroya

traduction sont corrigées au moyen des notes ou d'intercalations dans le texte qu'on reconnaîtra à ce qu'elles sont mises entre parenthèses.

1. « L'empereur Charles, étant encore jeune, s'unit à une fille de très noble race parmi les Suèves ; elle s'appelait Hildegarde et descendait de Godefried, duc des Alamans. Le duc Godefried engendra Houching ; Houching engendra Nebi ; Nebi engendra Imma ; Imma fut la mère de la bienheureuse reine Hildegarde. » (Thégan, 2.) Il est à noter qu'Hildegarde n'était pas la première femme de Charlemagne. Avant d'épouser Hildegarde, il avait déjà répudié deux femmes légitimes : Himiltrude, de race franque, et Désirée, la fille du roi des Lombards Desiderius.

2. Le fait est encore inexact : Hildegarde, qui était devenue la femme de Charlemagne en 771, lui avait déjà donné deux fils, Charles et Pépin, avant de mettre au monde les jumeaux dont il est ici question, en l'année 778.

3. Charlemagne avait laissé Hildegarde à Chasseneuil, villa royale située près d'Agen, pour y faire ses couches, pendant qu'il faisait contre les Sarrazins d'Espagne cette fameuse expédition au retour de laquelle son arrière-garde fut taillée en pièces dans les Pyrénées au val de Roncevaux.

dès lors le royaume, si Dieu lui donnait vie; et voulut qu'il en fût clamé sire. Bien savait l'empereur, qui tant était sage, qu'un royaume est ainsi comme le corps d'un homme qui souvent est heurté et débouté de diverses maladies, et tôt mourrait aucune fois s'il n'était secouru par le conseil de physiciens, et tout ainsi en est-il du corps d'un royaume ou d'un empire, qui tôt serait gâté et détruit par discordes et par guerres, s'il n'était secouru et gouverné par le conseil des sages hommes. Pour ce voulut-il ordonner et établir comtes et autres ministres par tout le royaume d'Aquitaine de la gent de France, qui fussent si sages et si puissants, que nul ne pût contester contre eux par malice ni par force, et qui eussent la cure des cités et du pays. En la cité de Bourges établit premièrement le comte Ymbert, en la cité de Poitiers Alboin, en Périgord Widbode, en Auvergne Ytier, à Vallage Bulle, en Toulousain Corson, en Bordelais Seguin, en Albigeois Haymon, et en Limousin Rogier.

§ 2. — CHARLEMAGNE VA A ROME AVEC SON FILS (780); AU RETOUR, IL LUI LIVRE SON ROYAUME. COMMENT IL LE MANDA DEUX FOIS AUPRÈS DE LUI.

Quand l'empereur [1] eut ainsi ordonné du royaume d'Aquitaine, il trépassa le fleuve de Loire et repaira à Paris. Peu de temps après il lui prit volonté d'aller à Rome pour visiter les apôtres, et pour recommander soi et son fils en leur garde. Si comme il le proposa ainsi le fit; l'enfant fit porter en berceau, car il n'était encore pas d'âge ni de force qu'il pût souffrir

1. Charlemagne ne l'était pas encore.



le chevaucher ni le travail de si longue voie. Quand il vint là, il fut honorablement reçu du clergé et du peuple; là fut l'enfant oint et couronné roi par la main de l'apôtre Adrien Ier. Quand son père eut là demeuré une pièce, il retourna en France en prospérité lui et tous ses osts. Il envoya en Aquitaine le roi Louis son fils et lui livra du tout le royaume; il lui donna un noble prince qui avait nom Arnold et maints autres ministres pour le garder et conduire jusques à Orléans; ils l'emportèrent en berceau, et là même, avant qu'il entrât en royaume d'Aquitaine, lui appareillèrent armes et chevauchure telles comme il afférait à son âge. En sa terre fut reçu des barons, ainsi qu'il était dû; quatre ans y demeura sans guère issir du pays: mais son père, qui en ce temps maintenait la guerre et les assauts continuels contre la gent de Saisoigne, ainsi comme l'histoire a pleinement devisé en ses faits, se douta moult de lui et eut peur que le peuple d'Aquitaine ne montât en aucune présomption contre l'enfant pour ce qu'il était si loin de lui et si longuement; il redoutait encore plus que l'enfant n'accoutuma mauvaises mœurs et mauvaise enfance de la manière des gens du pays; car quand tel âge est nourri en mauvaises tâches, il ne désapprend pas légèrement. Pour ce lui manda qu'il vînt à lui; l'enfant, qui jà était grand et bien chevauchant, confia son royaume au conseil d'Arnoul son maître, et laissa ès provinces et ès marches comtes et baillis pour gouverner et défendre la terre, si besoin était; à grands gens mut et vint à son père là où il le manda [1]. En habit gascon était attourné, comme son père l'avait commandé, lui et autres enfants

1. A Paderborn.

de son âge, fils de nobles hommes, qui avec lui chevauchaient par compagnie; il avait veste comme une cloche ronde et les manches de la chemise longues et pendantes, les éperons lacés sur les chausses, et un javelot en sa main. Avec le père demeura une pièce du temps, et alla avec lui jusques à Hérisburg. Quand l'été fut onques trépassé, et ce vint vers le temps de septembre, il prit congé de son père et retourna pour hiverner en Aquitaine.

En ce temps advint qu'un Gascon, qui avait nom Adelric, prit Corson, le duc de Toulouse; il ne put échapper de ses mains sans s'être allié à lui par serment contre le roi. Le roi, qui ce sut, assembla parlement par le conseil de ses barons pour prendre vengeance de ce fait. Cet Adelric fut semons; mais il ne voulut, pour ce qu'il sentait avoir méfait, jusques à tant que le roi lui eût livré otages de sûreté. Au parlement vint toutefois; mais on ne lui osa mal faire sur l'assurance du roi, et mêmement pour le péril des otages qu'il tenait par devers lui; ains lui fit-on donner dons au départir. Le roi rendit les otages et reçut les siens; il se départit de la cour en telle manière à cette fois.

Au temps d'été qui après vint, mut le roi pour aller à son père, qui mandé l'avait, à simple chevauchure et sans grande compagnie; avec lui demeura tout l'hiver et tout l'été [1]. Là fut amené cet Adelric en présence des deux rois et fut mis à raison du cas dont il était soupçonné; et pour ce qu'il ne s'en put purger, il fut envoyé en exil à toujours, sans nul rappel; et ce Corson fut ôté du duché, pour ce qu'il s'était consenti à sa volonté; en son lieu fut mis un

1. A Worms.

autre qui avait nom Guillaume. Car n'étaient pas au temps de lors ces duchés par héritage; c'étaient ainsi comme baillis que l'on mettait et ôtait à temps. Ce Guillaume trouva les Gascons moult fiers et moult orgueilleux au commencement, comme gens qui par nature sont légers et mouvables, et mêmement pour le Gascon Adelric, que le roi avait envoyé en exil; mais il fit tant en peu de temps et par sens et par armes qu'il les fit tenir en paix et abattit si bien leur orgueil qu'ils n'osèrent rien entreprendre contre lui.

§ 3. — LE ROI LOUIS TIENT UN PARLEMENT A TOULOUSE, OU SE RENDENT LES MESSAGERS DE DIVERS PRINCES SARRAZINS. IL EST ARMÉ PAR SON PÈRE. IL PORTE SECOURS A SON FRÈRE PÉPIN EN LOMBARDIE.

En cette année même, le roi tint général parlement en la cité de Toulouse; là vinrent les messagers d'Abitaure, un roi Sarrazin, et maint autre messager d'autres rois sarrazins, qui au royaume d'Aquitaine marchissaient; divers dons apportaient et requéraient paix et alliance; selon la volonté du roi ils furent reçus et puis congédiés (790).

En l'an qui après vint, mut le roi pour aller à l'encontre de son père en un lieu qui a nom Ingelheim; d'iluec alla avec lui jusques en un lieu qui a nom Regensburg [1]. Lors son père lui commanda qu'il

1. Le traducteur de l'*Astronome* a omis la circonstance qui est mentionnée dans le titre. C'est à Regensburg ou Ratisbonne que Charlemagne ceignit solennellement de l'épée son fils Louis. Le prince accompagna ensuite son père au commencement de l'expédition contre les Avares et revint sur son ordre auprès de la reine Fastrade.

retournât jusques à temps qu'il fût revenu de cette besogne, et demeurât tandis avec sa marâtre la reine Fastrade; avec elle demeura tout cet hiver. Et quand l'empereur fut retourné, lui et son ost que il avait mené sur les Avares, il manda à son fils qu'il s'en allât au royaume d'Aquitaine et qu'il appareillât si grand ost qu'il pourrait, et allât aider son frère Pépin en Italie; ainsi comme le père le commanda le fit; appareilla ses osts et ordonna de son royaume si comme il dut trépassa le Mont Cenis et entra en Lombardie[1]; la Nativité célébra en la cité de Ravenne. Quand il fut venu à son frère, ils assemblèrent leurs osts et entrèrent en la province de Bénévent, prirent un châtel et ils dévastèrent le pays (792-93).

§ 4. — CONSPIRATION DE PÉPIN CONTRE SON PÈRE. LE ROI LOUIS REMET AU PAYS D'AQUITAINE LES TRIBUTS DE BLÉ QUI LUI ÉTAIENT DUS.

Vers le nouveau temps se remirent au retour pour revenir au père; mais, en ce qu'ils retournaient, ils ouirent telles nouvelles dont ils furent dolents; car il leur fut conté que leur frère Pépin s'était allié à plusieurs nobles princes contre leur père.

Alors vinrent en Bavière, où leur père était en un lieu qui est appelé Salz; à grande joie les reçut. Toute cette saison demeura le roi Louis avec son père, qui moult était en grande cure de lui, et moult redoutait qu'il ne fût pas bien pleinement introduit

1. Le texte de l'*Astronome* dit avec une exactitude pittoresque qu'il passa « *per montis Cinisii asperos et flexuosos anfractus* », c'est-à-dire « par les âpres et sinueuses brèches du Mont Cenis. »

et enseigné en bonnes mœurs et qu'il ne fût corrompu par aucune mauvaise accoutumance. Quand le printemps fut revenu, il prit congé de retourner en son royaume.

Ici se place un fait très curieux et qui est fort mal expliqué par le traducteur de l'Astronome. Voici le sens du texte original :

En quittant son fils, Charlemagne lui demanda pourquoi lui qui était un roi, avait un train de vie si mesquin. Il en apprit de lui la cause, à savoir que les grands, ne songeant qu'à leurs intérêts privés et se souciant fort peu de ceux de l'État, transformaient les domaines publics en biens particuliers, de telle sorte que s'il était de nom le maître, en réalité, il était devenu plus pauvre que tous[1].

Et pour ce voulut son père mettre conseil en cette chose au royaume d'Aquitaine; mais moult redoutait que les barons du pays ne conçussent haine et male volonté vers son fils, s'il leur soustrayait par sens ce qui leur avait été souffert et octroyé par folie. Pour ce voulut-il que cette besogne fût faite aussi comme de par lui : ses propres messagers envoya là pour ce faire : Willebert, qui puis fut archevêque de Rouen, et le comte Richard, pourvoyeur et ordonnateur de ses villas; et leur commanda que les villas qui avaient auparavant servi aux us du roi fussent rendues et rétablies (au domaine public) ; ainsi fut fait.

1. On voit par là que l'énergie et l'autorité de Charlemagne étaient à peine suffisantes pour s'opposer à cette spoliation des biens de la couronne qui devait être une des causes principales de la formation des domaines féodaux. On conçoit que le mal dut empirer sous le débonnaire Louis.

Et tantôt comme le roi Louis eut reçu les messagers de son père, il montra bien le sens et la miséricorde qui en lui était de nature; le sens, en ce qu'il ordonna comment il hivernerait chacun hiver en quatre lieux de son royaume, en telle manière que chacun de ces lieux le recevrait à son tour (c'est-à-dire tous les quatre ans) [1]. Sa miséricorde montra en ce qu'il commanda que les villes et les peuples ne rendissent plus aux princes et aux chevaliers certaine rente de blé, qu'ils leur avaient payée jusques au temps de lors [2]. Et jaçoit que les princes lui portassent grief, il regarda selon sa pitié la pauvreté de ceux qui payaient ces rentes, et la cruauté de ceux qui les recevaient, et puis la perdition des uns et des autres; et voulut mieux donner et administrer aux siens du sien propre pour que le peuple n'en fût grevé. Et en ce même temps quitta-t-il aussi treuz de blé et de vins qu'on lui payait chacun an en la terre d'Albigeois, dont le pays était moult grevé. Avec lui était lors un loyal homme et sage que son père lui avait envoyé : Méginaire avait nom [3]. Tant plurent au père ces choses, quand il en ouït parler, qu'il s'es-

1. Ces lieux, qui étaient sans doute des villas recouvrées par suite de l'intervention des *Missi dominici* de Charlemagne sont ainsi désignées par l'*Astronome : Theoduadum palatium* (Doué, en Poitou) ; *Cassinogilum* (Chasseneuil, près d'Agen) ; *Andiacum* (Angeac, près d'Angoulême) ; *Evrogilum* (Ebreuil, sur la Sioule). Le texte ajoute, ce que n'a nullement compris le traducteur, que tous les quatre ans ces villas pouvaient suffire amplement aux dépenses du service royal.

2. C'est ce qu'on appelait le *foderum*.

3. Le texte latin dit qu'il savait ménager à la fois les intérêts et la considération de la royauté.

jouissait fortement des faits et des beaux commencements de son fils; à l'exemple de lui, lâcha-t-il en aucuns lieux de France de telles rentes de blé que le peuple devait aux chevaliers.

§ 5. — MARIAGE DU ROI LOUIS; IL FORTIFIE LA MARCHE D'AQUITAINE. EXPÉDITION EN SAXE. EXPÉDITION EN ESPAGNE.

Peu de temps après, s'en alla le roi en la cité de Toulouse; là tint général parlement de ses barons; les messagers d'Alfons, le roi de Galice, qui, pour paix et pour alliance, étaient venus à grands présents, reçut et congéa; ainsi que les messagers de Bahaluc, un prince sarrazin [1], qui pour telle besogne étaient à lui venus. Par le conseil de ses barons et par la volonté de son père épousa une noble dame, en ce temps fille du comte Ingran, qui avait nom Hermengarde. Après ces choses mit bonne garde pour toutes les contrées et les marches d'Aquitaine; la cité d'Aussone, le chastel de Gardonne, de Castreserre, et maints autres châteaux qui longtemps avaient été gâtés et détruits, fit renfermer et habiter, et y mit bonnes garnisons, puis les livra en la garde du comte Burel (798).

Vers la nouvelle saison, son père, qui contre les Saxons s'appareillait, lui manda qu'il vînt à lui à tant de gens, comme il pourrait. Tantôt s'appareilla et vint à lui à Aix-la-Chapelle; ensemble tinrent parlement en un château qui siet sur le Rhin, qui est appelé Fremersheim; après entrèrent en Saxe et os-

1. Le prince Sarrazin dominait, dit l'*Astronome*, dans les pays montueux voisins de l'Aquitaine, c'est-à-dire dans les Pyrénées.

toièrent jusque vers la fête Saint-Martin. Au repairer de cet ost il s'en retourna au royaume d'Aquitaine; était jà trépassée grande partie de l'hiver (799).

Après la fin de l'hiver, l'empereur vit qu'il avait temps et lieu de visiter aucunes parties de son règne; pour ce qu'il avait toutes guerres finies, et il parcourut les contrées de son royaume voisines de la mer. Quand le roi Louis le sut, il lui manda et pria par un messager qui avait nom Adimare, qui vint à lui en la cité de Rouen, qu'il daignât venir en Aquitaine, et visiter le royaume qu'il lui avait donné, et voir son nouveau palais de Cassinoge (Chasseneuil). L'empereur reçut volontiers la prière de son fils, et moult le loua et remercia de ce qu'il lui avait mandé; mais toutefois ne lui octroya-t-il pas sa requête; ains lui manda qu'il vînt en contre lui en la cité de Tours; à lui vint, et le père le reçut à grande joie; au retour en France le convoïa jusques à Vernum [1]; de là s'en retourna en Aquitaine.

Quand ce vint la saison d'été, son père lui demanda qu'il s'appareillât pour mouvoir avec lui en Italie; mais assez tôt après eut autre conseil et lui redemanda qu'il ne se meuve. En Italie, mut le roi Charles sans lui; et avant qu'il retournât de cette voie, les Romains le firent empereur de la cité de Rome, si comme l'histoire devise en ses faits (800). Mais endementres que ce advint, son fils alla en la cité de Toulouse, son ost appareilla et mut en Espagne; et quand il approcha de la cité de Barcelone, Zadon, le duc de la ville, qui jà était à lui sujet, lui vint au-devant; mais il ne lui livra pas la cité. Le roi passa outre jusques à une autre cité qui a nom

1. Villa située dans le Maine.

Ilerda [1]; par force la prit, et puis la craventa; châteaux et autres forteresses prit et gasta et ardit; puis passa tout outre jusques à une cité qui a nom Osque; ils coupèrent et gâtèrent les champs qui étaient pleins de blé, tout quanque il trouva dehors les murs de la cité fut mis à feu et à destruction; et quand l'hiver approcha, le roi et ses osts retournèrent en leur pays (800).

§ 6. — SIÈGE ET PRISE DE BARCELONE [2].

Ainsi passa l'hiver. Zadon, le duc de Barcelone, vint jusques à Narbonne par l'admonestement d'un sien ami, si comme il cuidait; là fut pris et amené au roi, et le roi le renvoya tantôt à son père. En ce temps le roi tint parlement à Toulouse. En ce point mourut Burgondien le cuens de Fezensac; le roi donna son comté à un autre qui avait nom Luitard. De ce les Gascons furent si courroucés, et montèrent en si grande présomption qu'ils tuèrent assez des hommes à ce comte Luitard. Pour ce furent semons au parlement; premièrement refusèrent à venir; à la parfin vinrent avant à quelque peine; et le roi les fit juger selon leur fait; si en furent les uns ars, et les autres occis; car de telle mort avaient-ils fait les autres mourir; si n'est nulle loi plus droiturière que faire mourir les homicides de telle manière de mort, comme eux-mêmes occient.

1. Lérida.
2. Les Francs exerçaient depuis longtemps une domination nominale sur la ville de Barcelone; mais le commandant de la place était arabe. C'est en 801 que la ville fut enlevé aux Maures.

En peu de temps après, le roi eut conseil avec ses barons d'assiéger la cité de Barcelone; il divisa son ost en trois parties; l'une en retint avec lui en un lieu qui avait nom Tutelle[1], livra la seconde à un sien prince qui avait nom Rostagne pour assiéger la cité; la tierce envoya après la seconde au siège pour secours faire, si mestier était. Mais ceux de la ville, quand ils se virent assiégés, mandèrent secours au roi de Cordoue, qui tantôt appareilla pour les secourir. Et quand la tierce partie de l'ost avec le roi, qui allait aider ceux qui tenaient le siège, fut venue jusques à Sarragosse, il leur fut dit qu'ils devaient rencontrer l'ost des Sarrazins qui venaient au secours de la cité. De cette compagnie étaient chevetains Hademare et Guillaume, qui avait la première bannière. Quand ils ouirent ces nouvelles, ils tournèrent autre voie et allèrent sur une gent qui est appelée Asturiens, et lui firent moult de dommages et d'occisions, et puis allèrent droit aux autres qui avaient assiégé la cité. Quand ils furent assemblés, ils contraignirent si fortement ceux dedans, qu'ils n'en laissaient nul ni entrer ni issir; si longuement les contraignirent qu'il y eut dedans si très grande famine, qu'ils arrachaient les vieux cuirs des portes et des huis, les mettaient tremper en eau, et puis les mangeaient pour viande; et les autres qui mieux aimaient mourir que languir se laissaient cheoir des murs à terre.

Aucuns y en avait qui cuidaient que les Français se dussent départir pour le fort hiver qui approchait; mais ceux dehors, qui bien pensaient que aucuns de ceux dedans avaient telle espérance, firent apporter

1. Ruscellioni, dit le texte latin.



bûches et ramilles pour faire loges et maisons aussi comme pour demeurer tout l'hiver. Et quand ceux dedans virent ce, ils chaïrent tantôt en désespérance; lors les plus grands eurent conseil qu'ils viendraient aux chrétiens, et leur rendraient Hamur leur prince, qui était cousin de Zadon, le seigneur de la ville, qui l'avait baillée à celui-ci en garde, par telle condition, que quand ils auraient rendu cet Hamur et la ville, ils s'en pussent aller sauve leur vie. Ceux dehors qui bien savaient que la cité ne se pouvait plus tenir, et qu'elle était ou à prendre ou à rendre, eurent conseil qu'ils manderaient au roi de venir au siège, pour ce que à grand honneur lui serait tenu que si puissante et si noble cité fût prise en sa présence. Le roi s'y accorda volontiers et vint à ost hâtivement; par six semaines fit assaillir la cité continuellement, et les Sarrazins furent ainsi menés qu'ils ne purent plus tenir; ains rendirent au roi et leurs corps, et la cité en sa volonté. Quand ils eurent ainsi rendu la cité, le roi y envoya tantôt bonne garde de par lui ; dedans ne voulut pas entrer devant qu'il eût ordonné comment il pourrait mieux entrer à la louange de Notre Seigneur, et comment il consacrerait cette victoire au souverain vainqueur. Lendemain fit revêtir le clergé, et le fit entrer à procession en chantant hymnes et respons en la louange de Notre Seigneur. Après ces choses se partit de la cité et retourna pour hiverner en Aquitaine; mais il laissa là le comte Bera et lui laissa grand aide de la gent des Gociens pour garder la cité.

Quand son père sut qu'il était allé ostoier là, il redouta moult de lui pour le péril des Sarrazins; pour ce lui envoya Charles son frère au secours, qui jà était allé jusques à Lyon. Mais quand le roi le sut,

il lui manda tantôt qu'il ne se travaillât en avant pour ce que la cité était prise; et celui-ci, qui moult fut liès de ces nouvelles, retourna à son père.

§ 7. — LOUIS LE DÉBONNAIRE REJOINT SON PÈRE EN SAXE (804).

Quand le printemps renouvela, Charles l'empereur s'appareilla pour ostoier en Saxe; à son fils manda qu'il le suivît et qu'il s'appareillât aussi comme pour demeurer tout l'hiver en cette terre. Le fils fit le commandement de son père; à une villa vint qui Neuscie avait nom; le Rhin trépassa, et se hâta moult de suivre son père; mais, avant qu'il vînt jusques à lui, il encontra un messager en un lieu qui a nom Ostphale, qui lui dit que son père lui mandait qu'il ne se travaillât en avant, et tendît ses herberges en un lieu convenable, et l'attendît là; car l'empereur s'était jà mis au retour à grande victoire de ses ennemis. Le roi lui alla encontre, quand il sut qu'il approchait; et le père le reçut à grande joie, l'accola et baisa plusieurs fois; moult le louait de tous ses faits et se tenait à bien heureux de ce que notre sire lui eût donné tel hoir. A la parfin, quand les batailles et les longues guerres furent finies, que l'empereur avait si longuement maintenues contre la gent de Saxe, qui trente-trois ans durèrent, ainsi comme nous avons plus pleinement devisé en ses faits, il cessa de guerroier. Le roi Louis son fils se départit de lui et s'en alla hiverner au royaume d'Aquitaine.

§ 8. — SECONDE EXPÉDITION EN ESPAGNE; SIÈGE DE TORTOSE [1].

Tandis que le roi hivernait en Aquitaine, son père lui manda qu'il fût à lui au parlement à Aix-la-Chapelle pour la Chandeleur. Le roi accomplit son commandement; avec lui demeura une pièce de temps; et, quand ce vint vers le carême, il prit congé au père et retourna en Aquitaine.

Quand l'été fut reparu, le roi émut ses osts derechef et entra en Espagne; par la cité de Barcelone trépassa et vint jusques à une autre qui a nom Tarragone. Les Sarrazins qu'il trouva prit, et aucuns s'enfuirent; ses gens dévastèrent tous les châteaux et les forteresses jusques à la cité de Tortose. En un lieu qui a nom Sainte Colombe il départit son ost en deux parties; en retint la plus grande partie avec lui et les mena contre Tortose. Il fit chevetains Ysembart, Hademare, Berc et Borrel de l'autre partie, et leur commanda qu'ils s'en allassent au-dessus d'un fleuve qui est appelé Ebre; et quand ils auraient trouvé passage, qu'ils courussent hâtivement sur leurs ennemis qu'ils trouveraient dépourvus. Le roi se départit d'eux et conduisit son ost droit à Tortose. Ceux-ci chevauchèrent si longuement selon le fleuve d'Ebre, qu'ils trouvèrent passage; outrepassèrent un fleuve qui a nom Cinque, puis l'Ebre; six jours chevauchèrent ainsi [2]. Par nuit chevauchaient sitôt comme ils pouvaient; par jour se tapissaient en val-

1. Ville située sur l'Ebre, non loin de son embouchure.

2. *L'Astronome* dit qu'ils passèrent le fleuve le septième jour.

lées et en forêts. Et quand ils furent passés ainsi bien avant sans dommage, ils s'épandirent par la terre de leurs ennemis et dévastèrent tout, et allèrent jusques à une grande cité, qui a nom Ville-Rouge; moult y firent grand gain, et en amenèrent grandes proies; car ils trouvèrent les Sarrazins dépourvus, qui pas ne se gardaient de telle aventure; et ceux qui purent échapper s'épandirent par tout le pays et émurent toute la contrée. Lors s'assemblèrent Sarrazins et Mors en grande multitude, et leur vinrent au-devant à l'entrée d'une vallée qui est appelée le Val d'Ibagne; cette vallée est faite en telle disposition qu'elle est profonde et pleine, et de toute part avironnée de hautes montagnes; et si ils ne l'eussent eschivé par la volonté de Notre Seigneur, ils eussent été pris ou craventés de pierre sans grand travail de leurs ennemis. Et tandis comme les Sarrazins garnissaient le pas, les Francs gagnèrent autre voie qui était plus large et plus plane. Et quand les Sarrazins et les Mors virent ce, ils cuidèrent qu'ils ne le faisaient pas seulement pour eux garder et esquiver le péril, ains cuidèrent qu'ils le faisaient plus pour la peur qu'ils avaient d'eux. Lors commencèrent à les enchaucier par derrière; et les nôtres laissèrent la proie devant eux, quand ils les aperçurent, et tournèrent leurs faces devers leurs ennemis, hardiment et vertueusement leur contrestèrent et firent tant à l'aide de Notre Seigneur, que leurs ennemis tournèrent en fuite. Ceux qu'ils avaient pris, ils les occirent puis retournèrent à leur proie tout liès et revinrent au roi à très petite perte de leur gent au vingtième jour qu'ils s'étaient partis de lui. Et le roi qui moult fut liès de leur venue retourna en Aquitaine quand il eut gâté la terre des Sarrazins (809).

§ 9. — NOUVELLE EXPÉDITION DES FRANCS EN ESPAGNE. — LOUIS RESTE EN AQUITAINE. — TORTOSE ASSIÉGÉE (810).

Un peu de temps après s'appareilla le roi derechef pour ostoier en Espagne; mais son père lui manda que il n'y allât pas par soi. En ce temps faisait faire nefs et galères entour les grands fleuves qui cheient en la mer, encontre les assauts des Normands, et pour ce manda-t-il à son fils qu'il en fît aussi faire en sa terre sur Rhône, sur Garonne et sur Siliude. Le roi Louis ne mut pas en Espagne, pour ce que son père lui avait défendu. Et son père lui envoya un sien prince [1], nommé Ingobert, qui représentât la personne du fils et conduisît les osts pour le fils et pour le père. Ainsi le roi demeura en Aquitaine pour garnir les fleuves de nefs et de galères : et son ost erra tant qu'il vint à Barcelone. Là les chevetains prirent conseil comment ils pourraient surprendre leurs ennemis; ils s'accordèrent à ce qu'ils feraient petites nefs, et puis porteraient chacune en quatre parties, telles que chacune pût être portée jusques au fleuve à deux chevaux et à deux mulets; et puis fussent jointes ensemble à bandes et à clous, et puis étoupées d'étoupes de cire et de poix. Quand ils se furent tous à ce accordés, Ingobert prit grande partie de l'ost et s'en alla vers Tortose : Hademare et Bera et l'autre qui avaient été élus pour cette besogne, chevauchèrent par trois jours; ils n'avaient couverture, fors du ciel, car ils n'avaient tente ni pavillon; et ne faisaient feu si petit, pour qu'ils ne fussent aperçus

1. Le texte latin l'appelle un *missus*, c'est-à-dire un délégué impérial.

par la fumée; le jour se répandaient ès bois et par nuit erraient tant comme ils pouvaient; au quatrième jour joignirent les membres de leurs nefs ensemble et les garnirent bien d'étoupe et de poix : dedans entrèrent et passèrent en telle manière le fleuve d'Ebre, et les chevaux firent nager tout outre.

Ce fait leur donna bon commencement; et pour ce auraient pu accomplir grande partie de leur volonté s'ils n'eussent été aperçus. Car en ce point que les nôtres étaient ainsi au-dessus du fleuve d'Ebre entor trois journées, Abaidon le duc de Tortose gardait les rivages du fleuve pour que les nôtres ne passassent outre; or advint ainsi qu'un More entra au fleuve pour se baigner, et vit une fiente de cheval qui avec l'eau descendait; il la prit et la mit à son nez et sentit bien ce que c'était. Lors commença hautement à crier : « Esgardez, esgardez, seigneurs compagnons; mestier vous est que vous vous gardiez; car cette fiente n'est pas d'âne ni de nulle bête qui soit accoutumée de paître en herbages; mais est de mulet ou de cheval, si comme il appert par l'odeur de la fiente; et pour ce lo-je que vous vous gardiez sagement; car comme il me semble, nos ennemis nous épient au-dessus de ce fleuve. » Tout maintenant envoyèrent deux de leurs compagnons à cheval pour savoir si c'était vrai ou non; et ceux-ci, qui bien aperçurent les nôtres, retournèrent maintenant et renoncèrent à leur duc Abaidon ce qu'ils avaient trouvé. Lors eurent si grande peur que ils s'enfuirent maintenant tous et laissèrent leurs herberges et quanque ils avaient dedans; et les nôtres qui furent passés descendirent selon le fleuve jusques à leurs pavillons; quanque ils trouvèrent ens ravirent, et hébergèrent cette nuit dedans. Lendemain vint contre eux en bataille Abaidon le duc de Tortose à

grandes compagnies de Mors et de Sarrazins, qu'il avait assemblés de toute part; et bien que les nôtres fussent beaucoup moins que ceux-là n'étaient, toutefois les combattirent-ils si fortement qu'ils les firent tourner en fuite; et moult en occirent en fuyant, et finirent de chasser et d'occir jusques à temps qu'il fut nuit et que les étoiles apparurent au ciel. Après cette victoire retournèrent à leurs compagnons, longuement se tinrent devant la cité, et puis retournèrent en leur pays quand ils eurent détruit et gâté le pays.

§ 10. — SIÈGE DE TORTOSE PAR LE ROI LUI-MÊME. ÉCHEC D'HARIBERT DEVANT HUESCAR[1].

L'année après le roi rassembla son ost et alla luimême assiéger Tortose; avec lui eut Haribert, Luitar et Isembart, et grande aide de la gent de France; il fit lancer ses engins aux murs et aux tours de la cité; et tant en craventa que ceux dedans, qui perdaient assez de leurs gents aux assauts, se désespérèrent et lui rendirent les clefs de la cité, qu'il envoya à Charlemagne son père. Moult furent épouvantés les Sarrazins et les Mors de cette contrée, et redoutaient moult qu'ils ne perdissent toutes leurs forteresses en telle aventure; mais le roi retourna en Aquitaine quarante jours après que le siège fut commencé (811).

L'année après le roi rassembla son ost pour assiéger la cité d'Huescar; cette fois fut confié au comte Haribert que son père lui avait envoyé. Là vint sa gent, et assiégèrent la ville; ils prenaient vifs tous ceux qu'ils

1. Ville située aux pieds des Pyrénées, dans le moyen bassin de l'Ebre, sur un sous-affluent de la Cinca.

rencontraient, ou ils les mettaient en fuite. Mais tandis comme ils furent à ce siège, leur advint un meschief pour ce que ils ne se tenaient pas si sagement, comme mestier leur fut; car aucuns des hardis bachelers de l'ost venaient auprès des murs pour hardoier à ceux dedans, et de si près que ils parlaient à eux et les lédenjaient, et leur lançaient javelots et sajetes. Et ceux dedans qui virent bien qu'ils s'étaient trop éloignés de l'ost, et qu'ils auraient tard secours, eurent moult grand dépit de ce que ils les lédengaient; et pour ce mêmement qu'ils étaient si peu de gens, ouvrirent les portes et vinrent assembler à eux; et ceux-ci les reçurent hardiment; et y en eut assez d'occis d'une part et d'autre. A la parfin ceux de la cité se retirèrent et les autres retournèrent à l'ost. Longuement tinrent puis le siège devant la cité et moult ÿ firent de dommage; et quand ils eurent gâté le pays, et grevé leurs ennemis de quanque ils purent, il leur convint retourner pour le fort hiver qui approchait (812).

§ 11 — GUERRE CONTRE DES GASCONS ; LEUR DÉFAITE.

Au nouveau temps de cette même année (812) le roi tint parlement de ses barons; quand ils furent assemblés il leur conta nouvelle qu'il avait ouï que une partie des Gascons qui piéça étaient si obéissants et en sa sujétion, s'appareillaient de se révolter contre lui et que par estovoir convenait que l'on y envoyât pour les abattre et chastoier. Les barons s'accordèrent à la volonté du roi et dirent que cette besogne ne devait pas être entrelessée, sans qu'ils fussent abattus de leur présomption. Il appareilla son ost et mut, et quand il vint à une ville qui a nom

Dax, il manda à ceux qui se révoltaient contre lui qu'ils vinssent à lui. Ceux-ci refusèrent de venir; et le roi entra en leur terre et mit tout à destruction; à la parfin quand il eut tout gaté et mis à destruction quanques à eux appartenait, ils vinrent à merci; et jaçoit qu'ils eussent aussi comme tout perdu, ils furent tout liès quand il leur voulut pardonner les vies. Tout outre passa le roi parmi les monts des Pyrénées et vint jusques à Pampelune; là demeura un peu de temps et ordonna des choses au commun profit du pays; puis il se mit au retour par cette même voie qu'il était allé. Mais les Gascons, qui par nature sont peu stables et peu loyaux, firent embûchement ès détroits des montagnes pour assaillir l'ost. Grand dommage pourraient avoir fait en tel passage où force ni chevalerie n'a mestier, si sens et pourvéance n'eût esquivé leur malice; car les uns qui premiers venaient contre l'ost furent pris et pendus, et les femmes et les enfants de tous les autres furent pris et tenus jusques à tant que l'ost eut tous les périls passé, et qu'ils furent en tel lieu que les Gascons ne les pouvaient de rien grever; ainsi retourna le roi en Aquitaine.

Revinrent alors Haribert et sa gent au roi qui en ce temps se déduisait en gibier et en chasses; car la saison était jà vers la fin de septembre. Grande joie eut le roi de la venue de sa gent; tout cet hiver demeura dans sa terre sans ostoier.

§ 12. — ÉLOGE DE LOUIS. SA PIÉTÉ.

Il aima et redouta Dieu dès les jours de son enfance, et eut volonté de garder et d'exhausser sainte

Eglise; ce bon propos ne cheit point de son cœur, ains crût et multiplia, comme il le montra epuis par ses œuvres, qui faisaient voir qu'il eût mieux dû être prêtre que roi. Car avant que le royaume d'Aquitaine vînt en sa main, les évêques et le clergé de la terre, parce qu'ils habitaient sous des tyrans, étaient plus ententis à chevaucher en armes, et à brandir javelots selon la coutume du pays, qu'ils n'étaient au service de Notre Seigneur. Et pour le service de sainte Église réformer, qui était oublié et déchu, fit-il venir de hors du pays maîtres qui rapprenaient l'us de chanter et de lire et lisaient la divinité et autres sciences. Il avait la plus grande cure et plus grande compassion des moines et d'autres gens de religion, qui avaient laissé les choses du monde pour desservir la joie perdurable. Cet ordre était en un pauvre point avant que le pays vînt en son gouvernement; mais en son temps fut si recouvré, et en si bon état, que lui-même eût grande volonté de guerpir le siècle et d'entrer en religion à l'exemple de Carloman le frère du roi Pépin, son aïeul qui ainsi l'avait fait; et bien eût mis en œuvre son propos, si son père l'eût souffert. Mais à droit parler la volonté de Notre Seigneur ne voulait pas qu'homme de si grand bien et de si grande pitié eût cure de soi tant seulement; ains voulait que la paix et le profit de plusieurs fut par lui gardé et multiplié.

Maintes églises et abbayes restaura et réédifia, desquelles plusieurs sont ci-nommées : le moustier de Saint-Philibert, le moustier de Saint-Florent, le moustier de Carroz, le moustier de Conches, le moustier de Saint-Maixent, le moustier de Grant-Lieu, le moustier de Saint-Theofrit, le moustier de Saint-Pascent, le moustier de Sainte-Marie-de-Puceles, le mous-

tier de Sainte-Radegonde, le moustier de Deuthère en la terre de Thoulousain et plusieurs autres qui ne sont pas ci-nommés. A l'exemple de lui faisaient plusieurs des prélats et non mie les évêques seulement, mais les gens laïcs qui restauraient les églises déchaussées et en faisaient de nouvelles. Si était jà la chose commune si bien gouvernée et en si grand profit montée, que tout fût le roi en son palais ou hors du royaume, à peine fût trouvé aucun qui se plaignît de tort ou de grief, qu'on lui eût fait; car le roi avait accoutumé à seoir aux plaids du palais trois fois en la semaine pour ouïr terminer les causes.

En ce temps le père envoya au fils l'un des comtes du palais qui avait nom Archembaut, pour porter aucunes paroles du père au fils et du fils au père. Et quand il fut retourné à son seigneur, il lui raconta l'ordonnance des choses qu'il avait vues au royaume d'Aquitaine, et la grande paix dont le peuple s'esjouissait par le sage gouvernement du roi. De ce fut le père si liès qu'il commença à pleurer de joie et dit à ceux qui entour lui étaient : « O Seigneur, grande joie devons avoir, quand nous, qui sommes vieux, sommes surmontés par le sens de ce jeune homme. » Et puis ainsi toucha une parole de l'Evangile : « Pour ce qu'il a loyalement multiplié le besant de son seigneur, lui a-t-il baillé et donné le pouvoir en toute la mesnie et en tout le royaume de son père. »

En même temps trépassa Charles, l'un de ses frères et Pépin l'autre, qui était roi de Lombardie, était ja trépassé avant [1]; plus n'y avait demeuré de tous les hoirs mâles de son père et pour ce était en lui mise

1. Pépin mourut en 810 et Charles en 811.

toute l'espérance de tout le royaume. En ce point Louis envoya Guerri le grand fauconnier à son père pour querre conseil d'aucune besogne; tandis comme il demeurait là pour attendre les réponses, plusieurs furent et Francs et Allemands qui lui dirent qu'il admonestât le roi de venir à son père et de se tenir désormais près de lui, car vieillesse et les deux de ses fils qui morts étaient, l'avaient moult affaibli. Ce Guerri retourna et conta au roi cette chose; et le roi à son conseil s'en conseilla, et ils le louèrent presque tous qu'il fît ainsi que les barons lui mandaient, car il leur semblait que ce fût son profit et son honneur. Mais le roi eut autre conseil de soi-même et ne voulut pas ainsi faire, pour que son père ne le soupçonnât point et qu'il n'y notât aucune chose. Pour ce n'y voulut pas aller, ains demeura en Aquitaine; à ceux à qui il avait guerre, qui paix lui requéraient, donna trêve jusques à un an.

§ 13. — LOUIS ASSOCIÉ A L'EMPIRE. MORT DE CHARLEMAGNE.

Entre ces choses Charles le père sentit bien qu'il s'affaiblissait, et qu'il approchait de la fin de son âge; il redoutait moult que le royaume qui était en si haut état et si noblement ordonné, ne vînt à confusion après sa mort, et que ne fût troublé par étrangères guerres, ou par les dissensions des princes mêmes du royaume. Pour ce manda à son fils qu'il vînt à lui; à grande joie le reçut et le retint avec lui, tout cet été; tant comme il demeura avec lui, l'enseigna de ce qu'il sentait qu'il n'était pas suffisamment instruit, c'est à savoir comment il devait vivre et régner, son royaume tenir et gouverner; et le

couronna à empereur et voulut qu'il eût désormais la cure de gouverner tout l'empire; après Louis se départit de lui et retourna en Aquitaine.

Le père, qui ja approchait de sa fin, commença à s'affaiblir moult durement et le prirent aucunes maladies, qui lui dénonçaient sa fin; à la dernière se coucha du tout au lit; et en peu de jours, après qu'il eut ordonné de son testament, il trépassa à la joie de Paradis; de laquelle mort demeura le royaume de France plein de douleur et de tristesse. Mais la vérité de l'Écriture fut éprouvée en celui qui ainsi dit pour réconforter les cœurs de ceux qui de telle mort sont dolents : « Mort est l'homme droiturier et si est aussi comme si il ne fût pas mort; car il nous laisse hoir à lui semblable. » En la cinquième kalende de février (25 janvier) trépassa le glorieux empereur, en l'an de l'Incarnation 814. De son trépas et de sa sépulture n'est pas mestier de reprendre ce que nous avons dit en ses faits.

II

L'EMPEREUR LOUIS LE PIEUX JUSQU'A LA NAISSANCE DE CHARLES LE CHAUVE (814-823)

§ 1. — AVÉNEMENT DE LOUIS. IL VEUT FAIRE CESSER LES DÉSORDRES DU PALAIS.

En ce temps, c'est-à-dire vers la purification de Notre Dame, l'empereur Louis tenait parlement des barons en un lieu qui a nom Theodalz (Doué). Les barons palatins, les autres princes et les enfants de l'empereur qui furent à son trépassement, envoyèrent tantôt à lui un messager, qui avait nom Rampo, pour lui dénoncer la mort de son père et lui mandèrent qu'il vînt là au plutôt qu'il pourrait. Par Orléans s'en alla le messager; Théodulphe, l'évêque de la ville, qui moult était sage homme, s'aperçut bien pourquoi il était envoyé; tantôt envoya à l'empereur par un autre messager demander s'il voulait qu'il allât encontre lui, ou qu'il l'attendît à la cité, et l'empereur lui remanda qu'il allât à lui. Ne demeura pas puis longuement que le second messager vint, et puis le troisième. Le cinquième jour après que les messa-

gers furent venus, l'empereur mut à moult grande gent; car l'on redoutait que Wala, qui au temps de son père était le souverain au palais, n'appareillât aucun mal et aucune conspiration contre l'empereur; mais il ne fit pas ainsi; ains vint à lui tantôt et obéit à lui comme à son droit seigneur selon la coutume de France. A l'exemple de lui firent tous les autres barons du royaume de France; et lui vinrent à l'encontre à grandes troupes, et lui firent obédience et hommage comme à leur droit seigneur. A Héristal vint, et entra en Aix-la-Chapelle au trentième jour qu'il partit d'Aquitaine.

Tout débonnaire qu'il fût par nature, il avait été courroucé par plusieurs fois d'une honte et d'un reproche qui courait par le palais au temps de son père sur le compte de ses sœurs. Pour ce voulut mettre conseil en cette chose afin que les mauvais bruits ne se renouvelassent qui avaient été autrefois émus par Odilon et Hiltrude l'une de ses sœurs. Pour ce commanda à quatre des maîtres de sa cour, avant qu'il vînt à Aix-la-Chapelle, à Wala, Garnier (ou Warnaire), Lambert et Ingobert, qu'ils s'en allassent avant et qu'ils gardassent que tels esclandres n'advinssent plus en son palais; et tous ceux qu'ils trouveraient coupables d'avoutire, et ceux qui par orgueil seraient rebelles contre lui, que ils les missent en prison, et fussent bien gardés jusques à tant que il fut là venu. Mais aucuns, qui en tel cas se sentaient coupables, vinrent à lui entre voies; tant le prièrent, qu'il leur pardonna tout, et puis leur commanda qu'ils retournassent, et dissent au peuple qu'il venait, et que hardiment attendissent sa venue.

Entre ces choses, Garnier, l'un des quatre dont nous avons parlé, appela un sien neveu qui avait

nom Lambert, et manda par lui à Hodoïn que il vînt à lui; car il le voulait prendre et garder jusques à la



Louis le Débonnaire.
(Archives nationales.)

venue de l'empereur. Il fit cette chose sans que Wala et Ingobert le sussent. Mais Hodoïn qui, en sa conscience, se sentait coupable, se pourvut aigrement et cruellement contre lui. Celui-ci vint comme on lui avait mandé; et quand Garnier le cuida prendre, celui-ci l'occit et navra si fort son neveu Lambert en la cuisse qu'il en fut longtemps affaibli; mais au dernier fut-il occis. L'empereur en fut moult courroucé, quand il lui fut dit, et tant fut dolent de la mort de Garnier, qu'il commanda que Tulle, qui en ce même cas était coupable, et à qui il avait ja pardonné son méfait eût les yeux crevés.

Quand l'empereur vint à Aix, il fut reçu moult honorablement du peuple et de ses amis et d'aucuns

chevaliers de France, qui là étaient, et fut derechef de tous clamé empereur. Après ces choses il alla orer à la sépulture de son père et rendit grâce à Notre Seigneur de tous ses bénéfices; il réconforta ses amis et ses prochains, qui longuement avaient été en pleurs et en tristesse pour la mort de son père, et si qnelque défaut il y eut aux obsèques et au service, il le restaura et rendit. Il fit réciter son testament devant lui et voulut qu'il fût tenu entièrement tout en la manière que il était devisé; et que chacune église métropole, c'est-à-dire archevêché, eût sa partie du testament, qui par nombre furent vingt et un. Les joyaux et ornements qui spécialement afféraient à la personne de l'empereur, laissa au trésor à lui et à ceux qui après lui régneraient. Après ordonna ce que l'on donnerait aux fils [1] et aux filles de ses fils, aux neveux et aux sergents du palais qui avaient servi son père. Après ordonna de ce que l'on donnerait aux pauvres communément selon la coutume de chrétienté! Ainsi accomplit et rendit le testament de son père entièrement, si comme l'écrit le devisait.

La compagnie des femmes qui était grande au palais, fit mettre hors fors aucunes qui furent retenues en la cour pour servir en aucuns offices. A ses sœurs rendit ce que leur père leur avait donné, et les envoya en leurs propres lieux [2] : et à ceux auxquels il n'avait rien laissé donna raisonnablement.

1. Nithard dit que l'empereur admit à sa table ses frères cadets, Drogon, Hugues et Thierry, et les fit élever dans le palais et qu'il donna à Bernard, fils de Pépin, son neveu, le royaume d'Italie.

2. Nithard dit : « dans leurs monastères. »

§ 2. — MESSAGE DE L'EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE. LOUIS LE DÉBONNAIRE REND LEURS TERRES AUX SAXONS ET AUX FRISONS; IL ENVOIE SON NEVEU BERNARD A ROME.

L'empereur reçut des messagers de diverses parties, qui à son père étaient envoyés; diligemment et volontiers les ouït, largement les pourvut, dons leur donna et puis les congédia. Le plus solennel était le messager de Michel, l'empereur de Constantinople; Charlemagne avait envoyé à ce Michel messagers avant qu'il trépassât. Ces messagers furent Almaire, l'archevêque de Trèves et Pierre, abbé de Nonantola; pour confirmation de paix et d'alliance étaient là allés. Ces deux messagers amenèrent avec eux Christophe protospathaire, et le diacre Grégoire qui apportaient à Charlemagne réponse de ce qu'il avait mandé par écrit. Avec eux envoya l'empereur Louis à Léon, qui venait de succéder à Michel, l'évêque de Reggio Norbert et Ricoin le comte de Poitiers, pour renouveler l'amour et l'alliance entre les deux empereurs.

En cette année l'Empereur tint général parlement à Aix-la-Chapelle; par toutes les provinces de son royaume envoya prud'hommes et loyaux de son palais et éprouvés en droit, pour amender les torts faits, et pour faire à chacun droit et justice. Il manda Bernard son neveu le roi de Lombardie; celui-ci y vint volontiers; et l'empereur lui donna grands dons et puis le congédia. En ce temps vinrent à la cour les messagers de Grimoald, le prince de Bénévent, pour obéir à la volonté de l'empereur; pour leur seigneur jurèrent qu'ils rendraient chacun an sept mille sols d'or ès trésors de l'empereur. Trois

fils avait l'empereur : Lothaire, Pépin et Louis. L'histoire ne dit pas quand ni comment ils furent nés; et pour ce nous en convient taire. Il envoya Lothaire en Bavière pour gouverner le pays, Pépin en Aquitaine; il retint encore avec lui Louis le troisième, pour ce qu'il était trop jeune.

En ce même temps rendit-il aux Saxons et aux Frisons leurs terres et leurs héritages, qu'ils avaient perdus par droit au temps de son père. De cette chose parlèrent plusieurs diversement, qui diversement étaient mus; car les uns disaient qu'ils cuidaient qu'il eût ce fait par débonnaireté et par franchise de cœur; et les autres le tournaient à nonsens et à mauvaise pourvéance, et disaient que tels gens sont par nature cruels et déloyaux et devraient être toujours si restreints et si châtiés, qu'ils n'eussent pouvoir d'émouvoir guerre, ni de se rebeller. Mais l'empereur, qui mieux aimait vaincre par débonnaireté que par armes, le fit pour qu'il les pût vaincre par franchise et par amour, et qu'ils fussent plus tenus à lui parce qu'il faisait plus grande miséricorde; il ne fut pas déçu d'espérance, car ils obéirent toujours depuis dévotement et humblement.

Entour un an après fut raconté à l'empereur que aucuns des plus puissants hommes s'étaient ensemble jurés et alliés contre l'apôtre[1] Léon. La chose fut découverte et atteinte; et pour ce l'apôtre les fit décoller selon les lois et les anciens établissements des empereurs de Rome; l'empereur, qui ce ouit dire, porta grief cette vengeance, non pas pour ce qu'elle ne fût bien selon les lois, mais parce que le souverain prélat et le chef spirituel de tout le monde avait osé

1. Le pape.

faire si raide justice. Il y envoya Bernard son neveu le roi de Lombardie pour savoir si c'était vrai ou non; et lui commanda par un messager qui avait nom Girout, qu'il lui fît mander la vérité! Quand le roi Bernard fut à Rome, il s'enquit de la chose et remanda à l'empereur ce que il en avait trouvé. L'apôtre Léon, qui bien sut que l'empereur était mû contre lui pour cette chose, envoya tantôt ses messagers à l'empereur pour s'excuser. Ces messagers furent Jehan, abbé de Blanche-Selve, Théodore le nomenclateur, et le duc Serge.

§ 3. — EXPÉDITION EN DANEMARK.

(Eginhard, *Gestes de Louis le Pieux.*)

Hériold et Raginfred, rois des Danois, qui, l'année précédente, avaient été vaincus et chassés du royaume par les fils de Godefroi, reprirent les armes. Dans cette nouvelle guerre Raginfred et l'aîné des fils de Godefroi furent tués. Hériold, désespérant du succès, vient trouver l'empereur et se remit entre ses mains. L'empereur le reçut et lui ordonna de se rendre en Saxe pour y attendre le moment où il jugerait opportun et possible de lui porter secours (814).

L'empereur ordonna que les Saxons et les Obotrites se préparassent à cette expédition. L'hiver de 815, on tenta à deux reprises de traverser l'Elbe. Mais la température s'étant subitement radoucie et la débacle des glaces ayant eu lieu sur le fleuve, l'entreprise échoua. Mais l'hiver s'étant écoulé, la saison parut opportune vers le milieu du mois de mai pour se mettre en campagne. Alors tous les comtes Saxons, toutes les troupes des Obotrites, avec

le légat de l'empereur Balderic, traversent le fleuve Egidore, et pénètrent sur la terre des Normands, pour porter secours à Hériold, suivant l'ordre qu'ils en ont reçu. Ils arrivent à un endroit nommé Sinlendi; en étant partis ils arrivent le septième jour sur le littoral de l'Océan où ils établissent leur camp. Ils y restent trois jours. Les fils de Godefroi avaient rassemblé des troupes uombreuses contre eux; ils avaient une flotte de 200 vaisseaux et ils résidaient dans une île éloignée du continent de trois milles. Mais ils n'osèrent entrer en lutte contre les Francs.

§ 4. — ASSEMBLÉE DE PADERBORN. GUERRE A TOUTES LES FRONTIÈRES.

Les gens de l'empereur gâtèrent et ardirent tout le pays devant eux; le pays ramenèrent en l'ancienne sujétion; otages reçurent des barons et du peuple de la terre ; et puis retournèrent à l'empereur, qui lors tenait parlement en un lieu qui a nom Paderborn. A ce parlement étaient venus les plus grands princes des Esclavons orientaux. Droit en ce temps Zabulas un roi sarrazin requit à l'empereur trêve de trois ans; premièrement fut octroiée et accordée; mais puis fut rappelée pour ce qu'elle ne tenait nul profit; et fut bataille mandée aux Sarrazins. En ce temps repairèrent de Constantinople l'évêque Norbert et le cuens Ricoin, que l'empereur avait là envoyés en message; ils rapportèrent paix et alliances confirmées entre les Francs et les Grecs.

En ce même temps advint que l'apôtre Léon tomba malade; et tandis comme il gisait au lit, les Romains, qui ne l'aimaient pas, prirent et saisirent,

sans attendre justice ni jugement, tout ce qu'ils disaient qui leur avait été tollu, et champs et vignes et jardins et maisons que l'apôtre avait faites toutes nouvelles ; mais au commencement leur défendit cette chose le roi Bernard par Winigise le duc de Spolète : et manda à l'empereur toutes ces choses par certain messager.

Quand ce vint vers la nouvelle saison, l'empereur commanda que les Francs orientaux et aucuns des comtes de la gent de Saxe s'appareillassent contre les Sorabiens et les Esclavons, qui s'étaient forstraits de sa sujétion et ja s'appareillaient contre lui ; mais leurs efforts furent tôt et légèrement plaissiés et abattus. Les Gascons qui habitent près des montagnes se revoltèrent aussi en ce même temps de tout en tout contre l'empereur selon leur légère manière que ils ont de nature. La raison pourquoi ils se tournèrent, fut pour ce que l'empereur ôta le comte Séguin de la terre pour ses mauvaises mœurs, mais ils refurent si domptés et si battus par deux batailles tant seulement, qu'ils vinrent humblement à merci et se repentirent de leur folie : mais ce fut trop tard.

§ 5. — CONDESCENDANCE DE L'EMPEREUR VIS-A-VIS DU NOUVEAU PAPE ÉTIENNE. HONNEURS RENDUS A CE DERNIER.

Entre ces choses vint nouvelle à l'empereur de la mort de l'apôtre Léon; il était trépassé en juillet et au vingt et unième an de son règne. Après lui fut au siège Étienne diacre cardinal; assez tôt après son sacre mut à venir à l'empereur; deux mois étaient à peine passés quand il vint à lui; mais avant avait envoyé messagers à l'empereur pour lui donner sa-

tisfaction de son sacre et de son ordination [1]. Quand il ouït nouvelle de son avènement, il manda à Bernard son neveu, qu'il allât contre lui et qu'il l'accompagnât; et quand il sut qu'il approchait, il envoya d'autres messagers pour le lui amener à grand honneur; et puis s'en alla à Reims et attendit là sa venue; et envoya derechef Hildebaut son maître chapelain et Théodulphe, l'évêque d'Orléans; après commanda à Jehan, l'archevêque d'Arles, qu'il allât devant à grande compagnie des ministres de sainte Église revêtus en chappes et en autres garniments de soie. Au dernier mot l'empereur lui alla encontre entour demi-lieue loin de l'église Saint-Remi [2]. Honnêtement et dévotement le reçut comme le vicaire du Saint-Père, et lui-même le soutint de ses mains quand il entra à l'église Saint-Remi: et tandis comme les religieux et le clergé chantaient: *Te Deum laudamus*, l'empereur le soutenait toujours. Après ces grâces qu'ils eurent à Dieu rendues, l'apôtre les accomplit par une oraison qu'il dit en latin. Lors se départirent et allèrent aux hostieux; et l'apôtre dé-

1. Le pape Etienne n'avait pas attendu, suivant l'usage établi du temps de Charlemagne, la confirmation impériale.

2. Thégan décrit ainsi la rencontre du pape et de l'empereur : « Ils se joignirent dans une grande plaine près de Reims. Tous les deux descendirent de cheval. Le prince s'étendit trois fois tout de son long par terre aux pieds du pontife, et à la troisième fois, s'étant levé, il le salua en ces termes : *Bienheureux celui qui vient au nom du Seigneur, Dieu est notre Seigneur et il nous apparaît tout éclatant de lumière.* » Et le pontife répondit : « *Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a permis à nos yeux de voir un autre roi David.* » Voir au livre V.

couvrit à l'empereur sa besogne, et lui dit la raison pourquoi il était venu. Laiens mangèrent ensemble; après manger repaira l'empereur en la cité, et l'apôtre demeura en l'abbaye. Lendemain l'empereur semonst l'apôtre pour manger avec lui; honorablement et largement fut toute la cour servie; et fut l'apôtre honoré de grands dons. Au tiers jour l'apôtre semonst l'empereur à manger, et lui donna aussi maints riches dons. Et lendemain, quand fut le jour du dimanche l'empereur porta couronne en l'Église tandis comme l'on célébrait la grand'messe [1]. A la parfin quand l'apôtre eut impetré la besogne pour quoi il était venu [2], il prit congé de l'empereur et s'en retourna à Rome; et l'empereur partit de Reims et s'en alla à Compiègne (816).

§ 6. — SÉJOUR DE L'EMPEREUR A AIX-LA-CHAPELLE. MORT DU PAPE ÉTIENNE (817).

Là reçut et ouït les messagers d'Abdirame le fils du roi Zabulaz; à Compiègne demeura vingt jours; puis s'en alla pour hiverner à Aix-la-Chapelle. Là vint à lui Nicéphore, messager de Léon l'empereur

1. Thégan dit : « Le pape le sacra empereur et posa sur sa tête une couronne d'or d'une beauté admirable et ornée des pierres les plus précieuses, qu'il avait apportée avec lui. Il appela la reine Irmingarde Auguste et posa une couronne d'or sur sa tête. Tout le temps que séjourna là le bienheureux pape, il avait tous les jours un entretien avec l'empereur sur les services que la Sainte Église de Dieu attendait de lui. »

2. C'est-à-dire la confirmation des biens de l'Église romaine et de la primauté du souverain pontife.

de Constantinople ; sa légation regardait les limites des Dalmates romains et esclavons ; mais cette fois ne put être le contens abaissé, parce que ceux-ci n'y étaient pas présents, ni Chadalo le bailli de ces parties [1], sans lesquels la cause ne pouvait être terminée. Mais pour mettre cette besogne à fin, furent envoyés en Dalmatie, Albigaire et Chadalo, sire et princes de ces parties.

En ce temps les deux fils de Godefroi de Danemark envoyèrent messagers à l'empereur pour requérir paix et alliance ; car Heriold les guerroyait et grevait durement. Mais l'empereur refusa leur alliance, pour ce qu'elle semblait être feinte et sans nul profit, et commanda que l'on envoyât secours à Hériold, qui maintenait la guerre contre eux.

En cette année au commencement de février fut éclipse de lune, et apparut la comète au signe du Sagittaire. Au troisième mois après qu'il fut retourné de France, l'apôtre Étienne trépassa. Après lui fut au siège un autre qui eut nom Pascal ; tantôt comme il fut sacré, il envoya Théodore à l'empereur, et lui envoya présents et une épître [2] par laquelle il lui signifiait qu'il n'avait pas été élu de sa volonté ni par convoitise, mais par droite élection du clergé et du peuple. Et quand ce Théodore eut impetré vers l'empereur l'amitié et les convenances anciennes, il retourna là dont il était venu.

1. Chadalo administrait le duché de Fréjus, qui s'étendait jusqu'à l'Adriatique.

2. Cette épitre est qualifiée de lettre d'excuse par la plupart des auteurs contemporains. Pascal Ier abusait comme son prédécesseur de la faiblesse de Louis le Pieux en se passant de la confirmation impériale.



Abbé bénédictin.
(Mabillon, *Annales Sancti Benedicti.*)

§ 7. — BLESSURE DE L'EMPEREUR. RÉFORMES DES ABBAYES ET DES ÉGLISES.

En cette année même le dimanche de la cinquième semaine de la quarantaine (le carême), qui est le jour de Pâques fleuries, advint que quand le service, qui affert à la solennité du jour fut chanté, l'empereur issit de l'église pour aller au palais par une allée de fust[1], où il lui convenait passer; elle était vieille et pourrie de l'humeur de l'eau qui sus chéait. Quand l'empereur fut dessus et grande troupe de ses princes et de sa gent, ces allées fondirent tout à une fois et donnèrent si grand escrois, que tous ceux qui étaient au palais, eurent grande peur. Tous redoutèrent que l'empereur ne fût mort; mais Dieu qui l'aimait le garantit en ce péril. Avec lui chaïrent à terre plus de vingt, tant comtes que barons, sans les chevaliers et les sergents qui entour étaient; et furent blessés en diverses manières. Mais l'empereur n'eut mal fors que tant que le pommeau de son épée le heurta au piz[2]; et que l'une des oreilles lui fût un petit écorchée, et l'une des cuisses bien amont les illiers[3] fut un peu serrée entre deux fusts; mais assez tôt fut guéri de toutes ces blessures par le conseil des chirurgiens, si bien qu'il chevaucha et chassa en bois entour vingt jours après.

Général parlement fit assembler à Aix-la-Chapelle; et cette assemblée ne fut pas seulement de barons, ains fut d'archevêques, d'évêques, d'abbés et de tous les états de sainte Église. Là fut bien montrée la fer-

1. C'est-à-dire une galerie en bois.
2. A la poitrine.
3. Bien au-dessus des genoux.

veur et la dévotion qu'il avait à sainte religion; car il fit faire et ordonner un livre de la vie canoniale, en quoi toute la perfection de cet ordre est contenue, si comme il appert par ceux qui la gardent et la mettent à œuvre. En ce livre même fit-il ordonner de la quantité du pain et de la mesure du vin, et des autres choses nécessaires, si bien que tous chanoines et moines et nonains, qui sous cet ordre voulaient servir Notre-Seigneur, ne fussent détournés ni empêchés pour défaut ni pour nécessité. Et quand ce livre fut compilé et ordonné, il commanda qu'il fut porté par sages et honnêtes hommes par toutes les cités et les abbayes de son empire, et qu'ils les fissent écrire en tous ces lieux. De ce eurent les Églises et les abbayes grande joie ; et le très débonnaire empereur en acquit louanges en Notre-Seigneur, et mémoire perpétuelle. Après établit que un abbé, qui Benoît [1] avait nom, prud'homme et religieux et d'autres moines honnêtes et de haute vie en toutes choses, allassent et vinssent par les abbayes de moines et de nonnains et informassent ceux et celles, qui mestier en auraient, à vivre selon la règle de Saint-Benoît.

Après l'empereur regarda que c'était laide chose que les serviteurs de Dieu fussent sujets à nulle humaine servitude; et regarda que tels seigneurs sont aucune fois de si grande rapine, qu'ils font moult de griefs aux abbayes, où ils ont de leurs hommes. Pour ce établit que quiconque personne de serve condition, qui serait digne en mœurs et en science d'être

1. Saint Benoît d'Aniane, né en Languedoc en 750, mort en 821, fut chargé par Louis le Débonnaire de faire appliquer dans tous les monastères de l'empire une règle dans laquelle il avait combiné celle de saint Benoît de Nursie, de saint Pacôme et de saint Basile.

appelée en religion et aux saints ordres du sacrifice de l'autel, fussent affranchis de leurs propres seigneurs, que le seigneur fût ou clerc ou lai.

En toutes choses le saint empereur prêchait l'humilité et par œuvre et par bouche, et disait que quiconque s'humilierait, fût-il en pauvreté, à l'exemple de Jésus-Christ, serait haut assis ès cieux; si bien que par ses admonestements les prélats et les clercs commencèrent à laisser et à mettre jus les baudriers et les ceintures d'or et d'argent chargées d'aumônières de soie et de couteaux à manches d'or et de pierres précieuses, les robes de draps recherchées et les éperons dorés qui chargeaient leurs talons. Et disait l'empereur que ce lui semblait monstrueux, que les personnes de sainte Église, qui exemple d'humilité doivent donner au peuple, usent de tels ornements selon la vaine gloire du monde. Mais les ennemis de la paix ne souffrirent pas longuement sans bataille et sans tentation la sainte dévotion du prud'homme; ains s'efforcèrent en toutes manières de le troubler par lui et par ses membres, et émurent contre lui et prélats et barons, et même ses propres fils, comme nous dirons ci-après.

§ 8. — PREMIER PARTAGE DE L'EMPIRE ENTRE LES FILS DE LOUIS LE PIEUX (817).

Le préambule de cette charte de partage est ainsi conçu :

Au nom du Seigneur Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, Louis par la volonté de la divine providence empereur Auguste, en l'an de l'Incarnation 817, le quatrième de notre règne, au mois de juillet, ayant réuni, au nom de Dieu, dans notre palais

d'Aix-la-Chapelle et suivant la coutume consacrée, une assemblée générale de notre peuple pour traiter des intérêts de l'Eglise et de tout notre empire, comme nous nous livrions avec ardeur à ce travail, une inspiration divine poussa tout à coup nos fidèles à nous exhorter à profiter du bon état de notre santé et de la paix que Dieu nous accordait de tous côtés, pour aviser, suivant l'usage de nos pères, à régler la situation de tout notre empire et celle de nos fils. Bien que cette exhortation fût faite avec dévouement et fidélité, il ne nous parut bon ni à nous ni aux hommes de bon sens de détruire par amour ou par faiblesse pour nos fils, au moyen d'une division humaine, l'unité de l'empire que Dieu nous avait conservé, de peur que ce ne fût là une occasion de scandale dans la sainte Eglise et que nous ne nous exposions à offenser Celui au pouvoir duquel sont tous les royaumes de la terre. Aussi nous jugeâmes nécessaires d'obtenir de lui par des jeûnes, des prières, ce que notre faiblesse n'osait prendre sur elle-même. Après trois jours consacrés aux cérémonies religieuses, par la volonté du Dieu tout-puissant, croyons-nous, il arriva que nos suffrages et celui de tout notre peuple concoururent unanimement à l'élection de notre bien-aimé fils aîné Lothaire. Ainsi manifestement désigné par le choix d'en haut, il fut, suivant notre volonté et celle de notre peuple, couronné par nous, solennellement, du diadème impérial et établi, par le suffrage commun, notre collègue et, si Dieu le veut, notre successeur à l'empire. Les autres frères de Lothaire, à savoir, Pépin et Louis, qui porte le même nom que nous, il nous plût, de l'avis commun, les décorer du titre de roi et leur constituer comme domaine les lieux désignés ci-dessous, dans lesquels

après notre décès ils devront jouir du pouvoir royal sous l'autorité de leur frère aîné et seigneur, conformément aux articles stipulés ci-dessous, par lesquels sont réglés les rapports que nous avons établis entre eux. Ces articles, qui ont pour but l'intérêt de l'empire, le maintien d'une paix perpétuelle entre nos fils et la protection de toute l'Eglise, ont été, suivant notre volonté, délibérés avec tous nos fidèles et, après la délibération, couchés par écrit et ensuite signés de notre propre main, afin que, Dieu aidant, de même qu'ils ont été adoptés à l'unanimité, ils soient unanimement respectés et inviolablement observés; pour que la paix règne perpétuellement entre eux et sur tout le peuple chrétien, sans préjudice aucun pour notre pouvoir impérial sur nos fils et notre peuple et pour la soumission que des fils doivent à leur père et les peuples à leur empereur et roi.

Suit le détail des articles, dont voici le résumé :

A Pépin étaient attribués l'Aquitaine, la Gascogne, toute la marche de Toulouse et de plus quatre comtés, à savoir : celui de Carcassone en Septimanie et en Bourgogne, ceux d'Autun, d'Avalon et de Nevers.

A Louis étaient attribués la Bavière, la Carinthie, la Bohême, le pays des Avares et des Esclavons à l'orient de la Bavière; plus des villes spécialement consacrées à son entretien : Luttraof et Ingolstadt.

Les deux frères qui n'avaient que le titre de roi devaient jouir, chacun dans les limites de sa domination, du droit de distribuer les charges et les honneurs; une fois par an, si les circonstances étaient favorables, ils devaient aller visiter leur frère l'empereur et lui offrir des présents; d'autre part, le frère aîné devait leur rendre des présents d'une valeur plus considérable; le consentement du frère aîné devait être

demandé pour toute guerre en dehors des frontières de l'empire, et l'empereur devait leur fournir des contingents proportionnés à l'importance de l'expédition.

A l'empereur étaient réservés la réception et l'envoi des ambassadeurs dans toutes les circonstances importantes. L'empereur était chargé d'une haute surveillance sur ses frères ; il avait sur eux le droit d'admonestation et , s'il était insuffisant, celui de déférer le prince récalcitrant au jugement des Francs.

Le consentement du frère aîné était obligatoire pour autoriser le mariage des autres.

Dans le cas où l'un des frères mourrait en laissant des enfants légitimes, il ne devait pas y avoir lieu à un nouveau partage, le peuple devait être appelé à choisir un seul des enfants, pour recueillir la succession de son père; en cas de minorité, le frère aîné était régent et tuteur désigné.

L'empereur Louis avait soin de réserver formellement à son fils Lothaire le gouvernement de l'Italie, où était le siège du pouvoir spirituel et qu'il entendait conserver pour lui de son vivant.

La charte se termine par les dispositions à prendre dans le cas où l'empereur Lothaire mourrait sans enfant. Le peuple devait être appelé à désigner un autre empereur parmi les enfants de Louis.

§ 9. — RÉVOLTE ET PUNITION DE BERNARD, NEVEU DE L'EMPEREUR, ET DE SES COMPLICES.

Tantôt après ces choses lui vinrent nouvelles que les Obotrites, qui étaient en sa sujétion, s'étaient tournés contre lui, et alliés au fils de Godefroi, et jà dévastaient cette partie de Saxe, qui siet sur le



fleuve d'Elbe ; mais l'empereur y envoya tantôt suffisants chevaliers qui assez tôt les abattirent et mirent au-dessous.

Selon la coutume française, l'empereur alla chasser en la forêt des Vosges ; après repaira pour hiverner à Aix-la-Chapelle. En cette voie lui fut conté comment Bernard son neveu, le roi de Lombardie, qui par lui avait été couronné au temps de Charles, son père, s'était tourné contre lui par le conseil d'aucuns traîtres; s'étaient à lui alliés et jurés tous les princes des cités du royaume de Lombardie, et jà avaient mis garnisons aux détroits des montagnes et à toutes les entrées de la terre. Quand l'empereur sut certainement la vérité par le témoignage de Suppo et de l'évêque Rathal, il assembla son ost de toutes les parties de France et d'Allemagne[1] ; au plus hâtivement qu'il put, mut et vint jusques à la cité de Chalons; mais Bernard, qui bien vit qu'il ne pourrait durer vers lui à la parfin ni à bonne fin venir à telle besogne; car plusieurs de ceux qui à lui s'étaient alliés lui faillaient du tout, chaït en désespérance, les armes mit jus et vint à l'empereur, à ses pieds se laissa choir, et lui rejéhit qu'il s'était vers lui meffait. A l'exemple de lui firent tous les autres traîtres; tous désarmés vinrent devant lui, et se mirent haut et bas en sa merci et en son jugement ; et reconnurent à la première demande toute la trahison, comment et par quel enhortement et à quelle fin ils

1. On a le texte d'une lettre par laquelle Hetti, archevêque de Trêves, enjoint à Frothaire, évêque de Toul, au nom de l'empereur, de faire savoir à tous ceux de son diocèse, qui doivent fournir leur contingent pour la guerre, d'être prêts à partir pour l'Italie contre le roi Bernard (V. Dom Bouquet, *Historiens d France*, t. VI, p. 396).

embeiaient à venir. De cette trahison furent principaux : Egideon, que l'empereur cuidait ami spécial, Renier qui cuens avait été du palais au temps de Charles son père, fils du comte Mehenier; et Reginal, prévôt et chambellan de la chambre du roi. Ceux-ci n'étaient pas seuls en ce cas, ains avaient plusieurs compagnons et clercs et laïcs; des clercs furent les trois évêques Anselme, archevêque de Milan, Volfode évêque de Crémone et Théodulphe évêque d'Orléans. Quand la trahison fut pleinement découverte et les traîtres mis en prison, l'empereur s'en repaira pour hiverner à Aix-la-Chapelle.

Tout cet hiver demeura l'empereur à Aix-la-Chapelle; la nativité et la résurrection célébra solennellement. Après la fête fit traire de prison Bernard son neveu, qui jusques alors avait été roi de Lombardie, et les autres traîtres qui selon les lois devaient perdre la tête [1]. L'empereur ne voulut pas qu'ils fussent damnés de si cruelle sentence; mais toutefois consentit-il qu'ils eussent les yeux crevés contre la volonté d'aucuns, qui voulaient qu'ils fussent condamnés selon les lois sans miséricorde. Mais au dernier toutefois fut le jugement parfait; car Bernard et Renier se tuèrent eux-mêmes, pour ce qu'ils supportaient impatiemment d'êre aveuglés, et qu'ils ne savaient point gré de la vie qu'on leur avait donnée [2].

1. C'est par une sentence rendue dans l'assemblée des hommes libres tenue après Pâques, que Bernard et ses complices furent condamnés.

2. Les témoignages anciens ne sont pas d'accord sur ce fait : suivant la chronique d'Adhémar, Bernard, au moment où on allait lui crever les yeux, se serait défendu et serait tombé percé de coups, après avoir abattu autour de lui cinq des Francs qui avaient été chargés de



Des trois évêques qui étaient parconiers de la trahison, ne se voulut l'empereur autrement venger; mais il les fit dégrader de leur ordre par leurs compagnons évêques et les fit tondre en religieux. A tous les autres, fors à ceux qui ci sont nommés, ne voulut oncques tollir ni vie ni membres; mais les uns en furent tondus et mis en abbayes et les autres envoyés en exil (819).

§ 10. — EXPÉDITION EN BRETAGNE. MORT DE LA REINE HERMENGARDE.

Après ce revint nouvelle à l'empereur que les Bretons ne lui voulaient plus obéir, ni être de sa seigneurerie, ains appareillaient armes contre lui et avaient jà fait un roi qui avait nom Morman. Mais l'empereur ne mit pas cette besogne en délai; ains appareilla ses osts hâtivement pour entrer en leurs terres. En la cité de Vannes tint parlement et puis entra en Bretagne; en peu de temps et à peu de travail détruisit tout le pays, ni ne voulut oncques cesser jusques à tant que Morman leur roi fut occis; Choslo, qui était garde des destriers du roi, l'occit. Puis que leur roi fut occis, toute Bretagne fut abattue et vaincue; tous vinrent à l'empereur à merci à telle condition comme il lui plairait. Otages donnèrent tels comme il demanda; de la terre ordonna à sa volonté, et puis retourna en France par la cité d'Angers. Là était la

cette cruelle exécution. D'après la chronique d'André le prêtre, c'est la reine Hermengarde qui lui aurait arraché les yeux. C'est sans doute par mesure de précaution que, dans le même temps, Louis le Pieux fit tondre ses frères naturels Drogon, Hugues et Thierry.

reine Hermengarde, qui longuement avait été malade; puis que l'empereur fut là venu, vécut deux jours tant seulement; au tiers jour trépassa (octobre 818).

L'empereur fit honnêtement ensépulturer la reine; puis s'en partit et s'en alla par Rouen et par Amiens, et se traist pour hiverner à Aix-la-Chapelle par Heristal. Ainsi comme il entrait au palais, les messagers de Sigon, le prince de Bénévent, se présentèrent devant lui, grands présents lui apportèrent, et excusèrent leur seigneur de la mort du duc Grimoald son devancier. Avec ces messagers vinrent plusieurs autres de diverses nations. Quand il eut ouï ces messagers, et qu'il les eut honorés et congédiés, il demeura au palais d'Aix pour hiverner.

Endementres qu'il hivernait là, le prince de Saxe lui amena et lui rendit Sehla le roi des Obotrites; devant lui fut accusé de ce qu'il s'était tourné contre lui, et pour ce qu'il ne se pouvait pas bien purger de ce cas, fut-il chassé en exil, et son royaume baillé à un autre qui avait nom Céadrague, fils d'un prince qui était nommé Trascon. En ce temps même advint qu'un noble homme de Gascogne, qui avait nom Lup-Centule, se combattit contre Garin le comte d'Auvergne et contre Béranger le comte de Toulouse; mais en cette bataille Gersame perdit son frère et plusieurs autres; il eût été mort ou pris, si il ne s'en fût fui. Puis fut-il pris et amené devant l'empereur et contraint à dire pourquoi il avait ce fait; et pour ce qu'il fut prouvé qu'il avait commencé la guerre et en son tort, fut-il chassé en exil. En ce palais demeura l'empereur tout cet hiver et y tint général parlement; avant qu'il s'en partît, retournèrent les messagers qu'il avait envoyés par

tout son royaume pour réformer l'état de sainte Église. Là aussi ajouta aucuns chapitres de lois, par le défaut desquels les causes n'étaient pas bien jugées, qui moult sont profitables et sont gardés jusques aujourd'hui en jugement.

§ 11. — MARIAGE DE L'EMPEREUR AVEC LA REINE JUDITH.

En ce temps n'avait l'empereur point de femme; car la reine Hermengarde était morte nouvellement; ses amis l'admonestèrent et le louèrent qu'il se mariât. Ils le faisaient surtout par ce qu'ils redoutaient qu'il voulût déguerpir l'empire pour entrer en religion. A la parfin s'y accorda; et lui quérirent et amenèrent de toutes parts nobles pucelles filles de hauts barons; une en épousa qui avait nom Judith, qui était fille du comte Welf[1].

Au nouveau temps se partit l'empereur, et s'en alla en son palais d'Ingelheim : là vinrent à lui le peuple et les barons de son empire.

§ 12. — GUERRE DE PÉPIN, FILS DE L'EMPEREUR, CONTRE LES GASCONS. GUERRE DE BORNA, CHEF DES DALMATES, CONTRE LIUDEWIT.

Entre ces choses et en cette année même advint en Aquitaine que les Gascons, qui par nature sont discordables et de léger mouvement, se révoltèrent contre

1. « L'année suivante (819), dit Thégan, il épousa la fille du duc Welf, qui était de la plus noble race chez les Bavarois; elle s'appelait Judith, et par sa mère tenait à une des plus nobles races de la Saxe; Louis l'établit reine. Elle était d'une grande beauté. »

l'empereur; mais il y envoya Pépin son fils, qui en peu de temps les châtia si bien que nul ne fut puis si hardi qui s'osât quereller contre l'empereur. Après ces choses se partit de sa gent, et s'en alla en petite compagnie chasser en la forêt d'Ardennes; et quand le temps d'hiver repaira, il se retira vers Aix-la-Chapelle; là vinrent à la cour le peuple et les barons, ainsi comme ils solaient.

A la cour advint lors le duc Borna, et se complaignit à l'empereur des griefs et des dommages que Liudewit lui faisait; et l'empereur lui livra aide et gent, par quoi il pût grever et mettre sa terre à destruction. En trois parties se divisèrent; et quand vint le printemps, ils entrèrent en la terre de Liudewit et la gâtèrent presque toute. Liudewit ne vint oncques à eux ni à parlement ni à bataille, ains se tint toujours en un château qui moult était fort et haut. Quand Borna et la gent de l'empereur s'en furent repairés, ceux de la Carniole et quelques-uns de la Carinthie, qui avaient été de la partie de Liudewit, se rendirent au duc Baudri, qui de par l'empereur était duc d'Aquilée.

Une chose advint audit parlement : Sanila appela de trahison Béra [1], le comte de Barcelone; à cheval se combattirent selon leurs coutumes et leur loi; car l'un et l'autre étaient Gothiens. Mais à la parfin fut vaincu Béra; et tout dut-il perdre le chef selon les lois, si trouva-t-il si grande débonnaireté en l'empereur, qu'il n'en porta autre peine fors qu'il fut envoyé en exil à Rouen à la volonté et au rappel de l'empereur (820).

1. Il avait été promu à cette dignité en l'an 801, après la prise de Barcelone.



§ 13. — INVASION DES NORMANDS (820). ASSEMBLÉE DE NIMÈGUE (821).

Entre ces choses vinrent nouvelles à la cour que treize nefs pleines de galioz et de robeurs s'étaient parties de Normandie [1] et s'adressaient vers France pour gâter le pays. Lors fut commandé que tous les ports de Flandre et de Neustrie, qui or est dite Normandie, fussent bien gardés : le pays de Flandre et l'entrée de Seine, là où elle chiet en mer, furent bien défendus. Lors s'épandirent par la mer et vinrent en Aquitaine, trouvèrent les ports sans défense ; pour ce entrèrent légèrement en la terre ; et quand ils eurent gâté le pays, ils retournèrent en leur contrée.

En cette saison hiverna l'empereur à Aix-la-Chapelle, et fit parlement au mois de février ; de là furent envoyées trois légions pour gâter la terre de Liudewit, le prince de Pannonie. L'alliance qui avait été formée avec Zabulaz, un roi des Sarrazins, fut route, pour ce qu'elle ne semblait pas être loyale et profitable ; et fut bataille mandée et criée contre les Sarrazins. Quand ce vint vers les kalendes de mai, l'empereur assembla parlement en la cité de Nimègue ; là fit réciter tout de nouveau devant les barons le partage qu'il avait fait à ses fils, et le fit confirmer par les sceaux de tous les princes, qui là furent présents. En ce concile vinrent les messagers de l'apôtre Pascal, Léon le nomenclateur et Pierre évêque de Centum Çellæ (Civita Vecchia) ; ainsi comme il dut les honora et puis les ouït et congédia. De Ni-

1. C'est-à-dire du Danemark ou de la Norwège, pays des Northmans.

mègue se partit, et s'en alla pour hiverner à Aix-la-Chapelle; mais avant qu'il vînt là s'en alla par Remiremont et par les plaines et les forêts des Vosges; et fut ja passé tout l'été et la moitié de septembre avant qu'il vînt à Aix. En ce temps mourut ce Borna, dont l'histoire a dessus parlé; en son lieu l'empereur mit Laudas. En ce point vint à la cour un messager qui apporta nouvelle de la mort de Léon, l'empereur de Constantinople, et du couronnement de Michel.

§ 14. — MARIAGE DE LOTHAIRE. CLÉMENCE DE L'EMPEREUR LOUIS (821).

Au mois d'octobre qui après fut, l'empereur tint parlement à Thionville; là même il fit épouser à Lothaire, son fils aîné, Hermengarde, la fille du comte Huon, à grande solennité; à ces épousailles furent présents les messagers de l'apôtre, Théodore le primicier et Florus; de par l'apôtre présentèrent dons de diverses manières. Tout fut l'empereur toujours de merveilleuse débonnaireté, et piteux et miséricordieux vers toutes gens; ainsi le montra-t-il lors à ce parlement; car il rappela d'exil tous ceux qui étaient traîtres et qui étaient convaincus de trahison et de conspiration contre lui; il ne leur donna pas tant seulement la vie et les membres, qu'ils avaient perdus par le jugement selon les lois, ains leur rendit entièrement leurs terres et leurs possessions. Il rappela en son église et en son office Adalard, l'abbé de Saint-Pierre de Corbie, qui était en exil au moustier Saint-Philibert, et rappela et envoya en son propre lieu Bernard, frère de celui-ci, qui restait au moustier Saint-Benoît. Ces choses ainsi faites et ordonnées, il

envoya son fils Lothaire pour hiverner à Worms, et il retourna à Aix-la-Chapelle.

§ 15. — PÉNITENCE D'ATTIGNY (822).

En l'an qui après fut, il assembla parlement en un lieu qui a nom Attigny; à cette assemblée furent évêques et abbés et maints autres ministres de sainte Église; et y furent aussi les barons du royaume; là il se réconcilia et apaisa avec tous ceux qu'il avait fait tondre en religion contre leur volonté, et avec tous ceux qu'il cuidait avoir de rien grevés, tout l'eussent-ils desservi; et confessa et dit devant tous qu'il avait meffait vers eux, et en fit pénitence de sa volonté, ainsi que l'empereur Théodose avait fait jadis. Il prit aussi pénitence de ce qu'il avait fait à Bernard son neveu, qui par droit jugement avait été puni selon son fait. Il s'amenda de tout ce qu'il se put pourpenser qu'il eût meffait en telles choses, et mettait moult grande cure à apaiser notre Seigneur pour telles choses qu'il tenait à péché, et par aumônes et par oraisons de sainte Église, ainsi comme s'il eût fait par déloyauté et par cruauté ce qu'il avait fait par droit jugement.

§ 16. — EXPÉDITIONS EN ESPAGNE ET EN BRETAGNE (822). SÉJOUR DE L'EMPEREUR A FRANCFORT (822-823).

En ce temps il envoya gens qui murent de Lombardie contre Liudewit, le prince de Pannonie; et quand il sut ce, il ne les osa attendre, ains guerpit sa terre, et s'enfuit à garant à un prince de Dalmatie.

Celui-ci le reçut en sa cité; mais il lui en rendit mauvais guerredon; car lui-même l'occit puis en trahison et se mit en telle manière en la possession et en la seigneurie de la ville. Aux gens de l'empereur ne fit oncques ni bataille ni parlement; mais il leur manda par messagers que moult avait meffait vers l'empereur, et que volontiers viendrait à lui à merci. En ce temps vinrent nouvelles à cour, et fut conté à l'empereur que sa gent, qui gardait les marches par devers Espagne, avait passé le fleuve de Sègre, et était entrée bien avant en la terre; tout avaient ars et détruit devant eux, et étaient retournés à grand gain sans dommage. Et ceux aussi qui gardaient les marches par devers Bretagne, avaient passé outre, et avaient tout gâté par feu et par occision; et tout ce était mu par un Breton qui avait nom Wiomarc, qui se commençait à rébeller et à efforcer contre eux.

Après le parlement l'empereur envoya son fils Lothaire au royaume de Lombardie; et lui bailla pour l'accompagner le moine Wala qui lui appartenait de lignage, et avec lui Géront, son chambellan; et lui commanda qu'il ouvrât par leur conseil, et redressât les affaires privées et les communes du royaume. Il envoya aussi Pépin, son autre fils, au royaume d'Aquitaine pour garder et gouverner la terre; mais avant, il lui fit épouser la fille du comte Théodebert. Après ces choses ainsi faites, quand ce vint vers le mois de septembre, il alla chasser et se déporter en dedans des bois selon la coutume de France, et puis passa le Rhin pour hiverner en un lieu, qui est appelé Francfort. Là fit assembler un parlement de toutes les nations, qui delà le Rhin obéissent au royaume de France; avec les princes du pays ordonna en ce

parlement de toutes les choses nécessaires. En ce parlement ouït et congédia des messagers des Normands et des Avares, qui or sont appelés Hongres; ils apportaient dons et présents et requéraient renouvellement de paix et d'alliance. En cette ville demeura l'empereur tout cet hiver et y séjourna dans des constructions nouvelles ajoutées au palais, comme il était nécessaire à cause de la saison.

Quand ce vint au nouveau temps droit au mois de mai, il fit assembler un parlement, avant qu'il partît, des Francs Ostrasiens et des Saxons et des autres nations, qui à ces parties marchissent. En ce parlement vint à fin la guerre de deux frères qui était entre eux pour un royaume; ils étaient de la race des Wilzes; Millequast et Céoadrane étaient nommés, et étaient fils du roi Leubi, qui avait été occis en une bataille contre les Obotrites. Le contens avait pour cause que le peuple s'accordait à Céadrane le plus jeune et non pas à Millequast l'aîné, pour ce qu'il était, comme ils disaient, plus lâche et plus paresseux que mestier ne serait pour gouverner le royaume. En telle discorde vinrent devant l'empereur; et quand la volonté du peuple fut enquise et sue, le royaume fut donné au mineur des deux frères. L'empereur les honora moult et leur donna grands dons et les jurer fit qu'ils seraient amis et loyaux l'un vers l'autre et vers lui-même.

§ 17. — COURONNEMENT DE LOTHAIRE PAR LE PAPE PASCAL. DROGON, FRÈRE DE L'EMPEREUR, DEVIENT ÉVÊQUE DE METZ.

Lothaire, le premier des fils de l'empereur, à qui son père avait confié le royaume de Lombardie pour

le gouverner par le conseil de ceux qu'il avait envoyés avec lui, se proposa de retourner à son père. Mais entre ces choses, l'apôtre Pascal lui envoya ses messagers, et lui mandait en priant de venir à Rome, et qu'il fut là à la resurrection. Celui-ci obéit à son commandement, et l'apôtre le reçut moult honorablemet : le jour de Pâques lui mit au chef, en l'église Saint-Pierre, la couronne impériale et fut appelé empereur Auguste; puis il prit congé pour retourner en France. En la cité de Pavie demeura un peu de temps pour ordonner d'aucunes besognes; après s'en partit et vint au père, et lui conta les choses comme elles étaient advenues, lui disant lesquelles étaient parfaites, et l'interrogeant sur celles qui étaient commencées et demeurées sans perfection. Et pour ce que l'empereur voulait que le royaume fût loyalement et entièrement gouverné, y envoya-t-il Maringue et Adalhard le comte du palais pour mettre à fin les besognes.

En ce temps trépassa Gondulphe, l'évêque de Metz; l'empereur avait un frère qui avait nom Drogon; clerc était et chanoine de l'Eglise, vaillant homme, et qui menait belle vie et honnête. Tout le peuple et le clergé le requirent d'un cœur et d'une volonté, comme si c'eût été élection faite par Saint-Esprit. Ce fut merveille ; car comme l'empereur et tous ses barons s'y accordaient, aussi le peuple et le clergé, ni oncques n'en fut un seul trouvé par qui il fut contredit. Moult en fut liès l'empereur, et moult volontiers leur octroya leur requête. En ce point fut conté à l'empereur que Liudewit le tyran était mort, et qu'il avait été occis en trahison. A tant se départit le parlement, et un autre fut crié à Compiègne au mois de septembre.

§ 18. — EXÉCUTION VIOLENTE DE DEUX PARTISANS DE L'EMPEREUR A ROME. FAIBLESSE DE LOUIS (823).

En ce temps même vinrent aussi nouvelles à la cour que Théodore, primicier de l'Eglise de Rome, et Léon, nomenclateur, étaient occis; on leur avait premièrement crevé les yeux, et après coupé les chefs au Latran en la maison de l'apôtre; on disait que ce avait été fait par envie, pour ce qu'ils étaient loyaux amis de Lothaire le fils de l'empereur. En ce fait était l'apôtre moult diffamé; car l'on disait que ce qui avait été fait l'avait été par son assentiment; et de ce l'empereur fut moult ému vers lui; et pour savoir si c'était vrai ou non, y envoya-t-il Adalongue, l'abbé de Saint-Waast et le comte Honfroi. Mais avant qu'ils partissent de la cour survinrent les messagers de l'apôtre Pascal : Jehan, évêque de Blanche-Selve, et Benoît, archidiacre de l'Eglise de Rome. Le pape les avait envoyés à l'empereur pour s'excuser du devant dit cas, dont il était soupçonné. Leurs excusations furent ouies; congé prirent et puis se retournèrent avec la réponse que l'empereur leur donna; mais pour ce ne renonça pas à envoyer les devant dits messagers, pour enquérir la vérité [1].

Par son royaume l'empereur chevaucha en visitant le pays, puis s'en alla droit à Compiègne pour tenir le parlement qu'il avait fait crier. Là retournèrent à lui

1. Dès cette époque on peut surprendre à Rome l'existence de deux factions, l'une dévouée aux intérêts impériaux, l'autre désireuse d'étendre les droits du Saint-Siége. Théodore et Léon furent sans aucun doute mis à mort par la faction pontificale.

les messagers qu'il avait envoyés à Rome, et lui contèrent comme l'apôtre Pascal s'était purgé par son serment et par le serment de plusieurs évêques de la mort de ceux qui avaient été occis; mais il ne put livrer ceux qui étaient coupables du fait, et disait que ceux qui étaient occis l'avaient bien desservi. Les messagers de l'apôtre qui avec eux étaient venus se présentèrent devant l'empereur; ces messagers étaient : Jehan, évêque de Blanche-Selve, Serge le bibliothécaire et Quirinus, sous-diacre, et Léon, maître des chevaliers. L'empereur ne voulut plus faire vengeance de cette occision, comme celui qui par nature était miséricordieux; mais il lui pesait moult qu'il n'en pût autre chose faire.

En ce temps apparurent plusieurs signes moult épouvantables, et qui épouvantèrent l'empereur. Le palais d'Aix-la-Chapelle croula par mouvement de terre; et grands sons et grandes tourmentes furent ouis par nuit. Une pucelle jeûna douze mois sans boire et sans manger; foudre et tempêtes chairent souvent; pestilence d'hommes et de bêtes courut en plusieurs lieux. Pour ce commanda l'empereur que chacun s'efforçât de donner aumônes, et de jeûner, et de prier Notre Seigneur qu'il gardât son peuple, et que les prêtres chantassent messes, et en fissent prière au Créateur de toutes choses; car il lui semblait que ces signes qui ainsi advenaient signifiaient mortalité et déchaiement du peuple.

III

LOUIS LE PIEUX ET SES FILS. DÉPOSITION ET RÉTABLISSEMENT DE L'EMPEREUR.

(823-834.)

§ 1. — NAISSANCE DE CHARLES LE CHAUVE. L'EMPEREUR LOTHAIRE ET LE PAPE EUGÈNE II. L'ORDRE RÉTABLI A ROME.

En cette année au mois de juin la reine Judith eut un fils [1]; l'empereur voulut qu'il fût appelé Charles. En ce temps l'empereur envoya deux chevetains Eble et Asinaire outre les monts des Pyrénées; ils arrivèrent jusques à la cité de Pampelune. Au repairier furent entrepris entre les montagnes par ceux du pays qui par nature sont déloyaux et traîtres; ils perdirent tous leurs gens et eux-mêmes furent pris; ils envoyèrent le comte Eble à Cordoue en Espagne au roi des Sarrazins : mais épargnèrent le comte Asinaire pour ce qu'il était de leur lignage [2].

Après que Lothaire fut venu à Rome, comme nous

1. Il naquit dans le palais de Francfort, le 13 juin 823.
2. Asinaire, comte de Jacca, donna sa fille Marie en mariage à Wandrigisile, comte de la Marche espagnole, qui tirait son origine d'Eudes, duc d'Aquitaine.

avons dit, l'apôtre Eugène[1] le reçut moult honorablement. Comme ils parlaient une heure ensemble des choses qui étaient advenues, Lothaire lui demanda pourquoi ceux qui étaient amis et loyaux vers l'empereur et à ceux de France, étaient occis, et ceux qui pas n'étaient occis, étaient gabés et écharnis et dépits des Romains, et pourquoi si grandes querelles et si grandes contentions étaient entre lui et les Romains. Mais au dernier fut la vérité sue et fut trouvé que ceux du peuple avaient perdu plusieurs édifices, héritages et autres possessions par l'ignorance et la négligence de l'apôtre, et par la convoitise et la rapine des juges. Mais Lothaire fit rendre au peuple possessions et héritages et tout quanque on leur avait tollu sans raison. Moult en fut le peuple liès, et moult lui surent bon gré de cette chose. Après ce fut établi selon l'ancienne coutume qu'il conviendrait que ceux qui de Rome seraient juges, ils fussent du palais et du côté de l'empereur; et tels qu'ils fissent loyal jugement

1. Pascal Ier était mort. Ce pape est une des plus curieuses figures de ce temps. Il avait été tiré du monastère de Saint-Étienne, dont il était abbé, pour être élevé sur la chaire de Saint-Pierre. Homme pieux, ferme, prudent, il avait lutté péniblement pendant son règne contre les embarras de sa double situation de souverain spirituel et de prince temporel soumis à la suprématie d'un étranger. De là les difficultés des derniers temps de sa vie. Rome conserve aujourd'hui encore des souvenirs précieux du passage de Pascal Ier sur le trône pontifical. Trois basiliques ont été réédifiées par lui : Sainte-Cécile au Transtévère, Sainte-Prassède sur le mont Esquilin et Sainte-Marie du Cœlius. Ces églises sont décorées de mosaïques dans lesquelles on reconnaît le portrait du pape à ses ornements sacerdotaux. C'est partout la même tête tonsurée, les mêmes traits secs et amaigris.

aussi aux pauvres comme aux riches. Après ces choses ainsi ordonnées Lothaire repaira en France ; à son père conta toutes ces besognes, qui moult fut liès de ce que mauvestié et tricherie étaient abattues, et loyauté et justice soutenues.

§ 2. — CONSTITUTION DE L'EMPEREUR LOTHAIRE (823).

(*Historiens de France*, t. VI, p. 410.)

Cette expédition de l'empereur Lothaire marque pour l'autorité impériale à Rome un moment de splendeur et de puissance tel qu'il ne s'en produisit plus désormais dans des conditions aussi paisibles. Voici le texte même de la constitution donnée par l'empereur Lothaire dans l'atrium de la basilique de Saint-Pierre :

I. Nous établissons que tous ceux qui auront été pris sous la protection spéciale du seigneur pape et sous la nôtre seront inviolables quand ils s'en réclameront. Quiconque leur fera violence sera passible de la peine de mort. Nous décrétons en outre que l'on doit rendre obéissance, comme il est juste, en toute chose au seigneur pape, à ses ducs et à ses juges, dans l'exercice de la justice.

II. Qu'il n'y ait plus aucun de ces pillages qui se commettaient jusqu'à présent, que le pape soit vivant ou mort ; quiconque s'en rendrait coupable désormais sera puni suivant la loi. Quant aux pillages antérieurs, nous voulons qu'ils soient réparés légalement.

III. En ce qui concerne l'élection du pontife romain, nous défendons à tous hommes libres et esclaves d'y apporter aucun obstacle. Et que les Romains seuls, à qui ce droit a été anciennement concédé par les constitutions des saints Pères, élisent leur



Croix de Lothaire.
(Trésor d'Aix-la-Chapelle.)

pontife. Quiconque aura enfreint la présente constitution sera puni de l'exil.

IV. Nous voulons aussi que des envoyés soient constitués par le seigneur apôtre et par nous, à l'effet de nous rendre compte chaque année de la façon dont chacun des ducs et des juges rend la justice, et dont notre constitution est observée. Nous décrétons en conséquence que toutes les réclamations provenant de la négligence des ducs ou des juges seront portées à la connaissance du seigneur apôtre, afin qu'il y fasse faire droit sur-le-champ par ses propres envoyés, ou qu'il nous les notifie pour qu'il y soit fait droit par des délégués que nous aurons envoyés.

V. Nous voulons que le Sénat et le peuple romain soient interrogés relativement à la loi sous laquelle chacun veut vivre, afin qu'il vive sous cette loi, et il sera signifié à chacun que, s'ils commettent quelque infraction, ils seront jugés d'après la loi qu'ils auront professée [1].

VI. Nous voulons que les biens injustement ravis aux églises, à l'occasion, et comme avec la tolérance du pontife, soient remis au plus vite par nos légats au pouvoir du pontife et de l'Eglise romaine.

VII. Nous prescrivons aussi qu'il ne soit fait aucune déprédation sur notre frontière; celles qui ont eu lieu et les autres injustices seront réparées selon la loi par les deux partis.

VIII. C'est aussi notre volonté que tous les ducs et juges, et tous autres magistrats, viennent en notre présence pendant notre séjour à Rome. Car nous

1. C'est-à-dire que le choix était laissé aux habitants des Etats pontificaux entre le droit romain et le droit coutumier.

voulons en connaître le nombre et les noms et donner à chacun des instructions relatives au ministère qui lui est confié.

IX. Enfin nous prescrivons et enjoignons à tout homme qui veut mériter la grâce de Dieu et la nôtre, de témoigner en toute circonstance obéissance et respect au pontife romain.

§ 3. — SERMENT DE FIDÉLITÉ DU PEUPLE ROMAIN AU PAPE ET A L'EMPEREUR.

(Ibidem.)

Je promets par le Dieu tout-puissant, par les quatre saints Evangiles qui sont là, par cette croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le corps du bienheureux Pierre, prince des apôtres, qu'à partir de ce jour je servirai fidèlement les seigneurs empereurs Louis et Lothaire, tous les jours de ma vie, selon mes forces et mon intelligence, sans fraude et mauvaise intention; je conserverai également la foi que j'ai promise au seigneur pape; je ne consentirai pas à ce que l'élection du pontife se fasse au siège de Rome autrement que suivant les canons et la justice, selon mes forces et mon intelligence; et celui qui aura été élu ne sera pas, de mon consentement, consacré pontife avant qu'il ait prêté serment en présence de l'envoyé de l'empereur et du peuple, suivant la formule que le seigneur pape Eugène a, de lui-même, pour la conservation de tous donnée par écrit.

§ 4. — ARRIVÉE DE DIFFÉRENTS MESSAGERS A LA COUR. MESSAGE DU ROI DE BULGARIE.

Au mois de mai qui après fut (825), l'empereur tint parlement à Aix-la-Chapelle; là vinrent les messa-

gers des Bulgares qui longuement avaient demeuré en Bavière par le commandement de l'empereur. Telle était leur intention que, après la confirmation de paix et d'alliance, l'on traitât de borner les Marches entre les Bulgares et les Allemands et les Francs Ostrasiens. A ce parlement furent aussi les messagers des Bretons; c'étaient les plus grands hommes de leur gent, moult s'humilièrent et promirent sujétion et obédience. Entre les autres était Viomarc qui surmontait les autres de pouvoir et de noblesse; c'était celui dont l'histoire a parlé, qui par son orgueil émut l'empereur à ce qu'il entrât en Bretagne. Sa terre lui gâta, puis vint à merci, et l'empereur lui pardonna tout, et à lui et à tous ceux de sa partie, et de plus il leur donna dons, et les laissa aller en leur terre tout délivrés. Mais celui-ci qui de soi était mauvais, eut bientôt oublié les bénéfices que l'empereur lui avait faits; car tantôt comme il fut retourné en son pays, il courut sus à ses voisins et mêmement à ceux qui loyalement obéissaient à l'empereur. Mais les hommes du comte Lambert l'occirent en sa maison même. Quand tous ces messagers s'en furent partis, et que le parlement fut fini, l'empereur s'en alla chasser en la forêt des Vosges; jusques au mois d'août demeura en ce déduit. Après retourna à Aix-la-Chapelle pour tenir le parlement, qu'il avait fait devant crier; là fut confirmée la paix que les Normands requéraient. Après ce parlement il envoya Louis le moindre de ses fils en Bavière, et il repaira à Nimègue entre lui et son autre fils Lothaire; tout le mois de septembre se déduisit en chasses de bois.

Vers le commencement de l'hiver s'en alla à Aix-la-Chapelle; assez tôt après fit assembler parle-

ment. Là vint derechef le messager du roi des Bulgares, qui moult portait grief ce que l'empereur lui avait mandé par lettre; et comme il n'avait pas impetré de l'empereur ce qu'il requérait, pour ce avait arrière envoyé ce messager, et lui mandait par grande présomption, ainsi qu'il était contenu en sa lettre, que certaines bornes fussent entre les deux royaumes, ou que il garderait ses marches au mieux que il pourrait. De ce fut toute la cour émue, et disaient tous que le roi, qui ce mandait, méritait bien de perdre sa terre; et pour ce que l'empereur voulait être certain si ce roi avait ce mandé ou non [1], commanda-t-il que le messager fût retenu jusques à tant que l'on eût là envoyé, et pour cette chose y fut envoyé Bertrique, le cuens du palais, qui rapporta que ce n'était pas vrai, et l'empereur délivra le messager, quand il en fut acertené.

§ 5. — PÉPIN A AIX-LA-CHAPELLE. DIÈTE D'INGELHEIM. BAPTÊME D'HÉRIOLD.

En cette année Pépin vint à son père qui hivernait à Aix-la-Chapelle; assez tôt après le père lui commanda qu'il s'en retournât, et qu'il fût tout appareillé, si il advenait par aventure que aucun besoin sourdît par devers l'Espagne. Quand ce vint vers les kalendes de juillet, l'empereur repaira vers Ingelheim; car il avait commandé que les barons et les peuples fussent là assemblés à parlement. A cette assemblée établit moult de choses qui étaient profi-

1. Le bruit courait que ce roi des Bulgares avait été ou chassé de son royaume ou défait. C'est là ce qu'il s'agissait d'éclaircir.

tables à l'état de sainte Église; là reçut et congédia les messagers de l'apôtre, et les messagers de l'abbé de Mont-Olivet. A ce parlement furent deux princes de deux manières de gens, Ceadrane, un duc des Obotrites, et Hunglone, un duc des Sorabiens; devant l'empereur furent accusés d'aucuns cas; et pour ce que la preuve était assez claire, l'empereur les punit et les châtia; et puis les renvoya en leur pays.

L'empereur étant allé à Mayence Hériold, prince des Normands, vint à la cour et lui et sa femme et ses enfants à grande compagnie de Danois; baptisée fut sa femme, et ses enfants et toute sa compagnie. Moult lui fit grand honneur l'empereur et lui donna grands dons, et parce qu'il redoutait qu'on ne le chassât hors de son pays pour ce que il était chrétien, ou que on ne lui fît aucun grief, lui donna-t-il une contrée de Frise qui a nom Riutre, afin qu'il pût là venir à garant, si mestier lui était. En ce temps étaient gardes et défenseurs de Pannonie Baudry et Gérold; ce Baudry vint lors à la cour et amena à l'empereur un prêtre qui avait nom Georges; prud'homme était et d'honnête vie et disait qu'il savait faire orgues à la manière des Grecs. Moult en fut l'empereur liès; il rendit grâce à Notre-Seigneur de ce qu'il avait trouvé maître de cet art, qui oncques n'avait été en us au royaume de France; à Tanculfe le trésorier commanda qu'il lui administrât despens et tout quanque mestier serait à telle besogne [1].

En milieu du mois d'octobre l'empereur fit parlement de la gent d'Allemagne outre le Rhin en un lieu qui a nom Saiz; là vinrent nouvelles à la cour que

1. Georges fit en effet un orgue hydraulique à Aix-la-Chapelle.

le Goth Azon, qui du palais s'en était fui, était reçu en une cité qui a nom Ausone [1]; puis il prit une autre ville nommée Rode, et la détruisit et craventa; fit moult de maux à ceux qui la défendaient; en tous les châteaux qu'il prenait mettait garnisons; aussi envoya-t-il un sien frère à Abdérame, un roi des Sarrazins pour secours quérir; et il lui envoya grande planté de sa gent. De ces nouvelles fut l'empereur moult ému et entalenté de cette honte venger, mais toutefois n'en voulut-il rien faire de soi, ains attendit les conseils de sa gent.

Hilduin, l'abbé de Saint-Denis en France, envoya lors de ses moines à Rome à l'apôtre Eugène, et lui requit le corps de saint Sébastien le martyr, et l'apôtre, qui vit sa dévotion, lui octroya sa requête, et lui envoya par ses messagers le corps de saint Sébastien en un écrin. Celui-ci le reçut moult dévotement et le porta à Soissons, et le mit honorablement delez le corps de monseigneur saint Médard; là fit notre sire tant et de si grands miracles en l'avènement et en la présence du corps saint, que à peine en pouvait-on savoir le nombre.

§ 6. — INVASION D'AZON, ROI DES SARRAZINS : SECOURS QUE L'EMPEREUR ENVOIE. MORT DU PAPE EUGÈNE (827).

Cet Azon, dont nous avons parlé, s'efforçait en toutes manières de gâter la terre de l'empereur; tant avait grande aide des Maures et des Sarrazins que il convint que aucuns, qui jusques alors avaient tenu leurs terres et leurs châteaux de l'empereur

1. Ville de la Marche espagnole.



s'enfuissent et guerpissent le pays. Et plusieurs se retournèrent contre leur seigneur et s'allièrent à lui ; de ceux-là fut l'un Willemund, le fils de Béra, et plusieurs autres. Pour sa terre doncques défendre et pour à sa gent donner espérance ordonna l'empereur de cette besogne : il envoya devant Doné et Hélisacar et le comte Hildebrant, et leur commanda qu'ils prissent en leur aide les Goths et les Espagnols, et mêmement le comte de Barcelone, qui défendait son pays vertueusement. Et quand Azon sut ce, il requit derechef secours des Sarrazins, et fit tant qu'il eut en son aide un roi sarrazin, qui avait nom Amarvan ; jusques à Sarragosse dégastèrent tout le pays, et puis jusques à Barcelone. Après les premiers que l'empereur eut là envoyés, y envoya-t-il Pépin son fils, le roi d'Aquitaine, et deux comtes de son palais, Hue et Manfroy; mais ils demeurèrent tant et chevauchèrent si lentement, que ceux-ci eurent gâté Barcelone et la contrée de Girone avant que ils vinssent là. Un peu de temps avant que ce advînt, furent vus signes en l'air, ainsi comme batailles de chevaliers armés, resplendissants de feu, et aussi comme tout teints et souillés de sang humain. A Compiègne était l'empereur au temps que ce advint ; là reçut dons et présents qu'on lui faisait une fois dans l'an comme de coutume. Et quand il sut ces nouvelles, il y envoya encore derechef pour défendre cette marche; en la forêt de Compiègne chassa, et se déporta en tel déduit jusques vers l'entrée de l'hiver.

En cette année droit au mois d'août trépassa l'apôtre Eugène; après lui fut élu Valentin, cardinal diacre. Celui-ci ne survécut pas plus d'un mois ; après lui fut élu Grégoire, prêtre cardinal du titre

de Saint-Marc. Mais sa consécration fut prolongée jusques à tant que l'empereur eût su les nouvelles de l'élection; mais il s'y accorda volontiers, quand il eut examiné la forme de l'élection. Au mois de septembre que l'empereur était encore à Compiègne, vinrent à la cour les messagers de Michel l'empereur de Constantinople; dons et présents lui apportèrent; honorablement furent reçus, largement visités, de dons honorés et à la parfin congédiés.

Au mois d'octobre qui vint après, l'empereur tint parlement à Aix-la-Chapelle; il sut certainement que la besogne de la marche d'Espagne, où il avait envoyé ses gens contre Azon le déloyal, avait été mauvaisement et paresseusement faite, et par la négligence des chevetains. Il ne voulut autrement punir ceux par la faute de qui cela fut advint, mais il les ôta des honneurs où il les avait mis et de leurs offices; il ota de la duchée Baudric le duc d'Aquilée; car il sut certainement que les Bulgres avaient gâté toute cette région par son défaut et par sa paresse; départit en quatre la terre qu'il avait tenue, et la livra à garder à quatre comtes. Mais il employa mauvaisement la grâce qu'il fit à ceux qui avaient ainsi méfait par droit; car en guerredon de si grand bénéfice, comme de la vie donner, ils s'armèrent contre lui de toute cruauté et de toute déloyauté si comme l'histoire contera ci-après.

§ 7. — MESURES DE DÉFENSE PRISES DU CÔTÉ DE LA MARCHE D'ESPAGNE (828).

En ce temps vinrent d'outre-mer Haluthaire, évêque de Cambrai, et Enfroi, abbé de Nonantola; moult se

louaient de Michel, l'empereur de Constantinople, qui moult honorablement les avait reçus. A temps d'été l'empereur tint parlement à Ingelheim; là reçut dons et présents par les messagers de l'Église de Rome, Quirinus le primicier et Théophile le nomenclateur; honorablement les reçut et congédia; de là se partit après ce parlement et s'en alla à Thionville. Renommée criait lors que Sarrazins devaient venir ès marches d'Espagne; pour ce commanda à son fils Lothaire qu'il se rendît vers ces parties, et fît ost des Francs Ostrasiens; ainsi le fit comme il lui fut commandé; conduisit son ost jusques à Lyon sur le Rhône; là attendit un messager qu'il avait avant envoyé pour savoir la certaineté des Sarrazins. Tandis comme il demeurait là, Pépin son frère vint à lui parler; tandis vint le messager devers Espagne, et rapporta certainement que les Sarrazins et les Maures étaient venus bien avant à grand ost, mais ils s'étaient retrait arrière; ni à cette fois n'en béait-il plus à faire. Quand les deux frères furent certains de cette chose, ils se départirent; Pépin s'en alla en Aquitaine, et Lothaire retourna au père.

§ 8. — AFFAIRES DE DANEMARK.

Entre ces choses advint que les deux fils de Godefroi de Danemark chassèrent hors du royaume Hériold; devant ce avaient les deux frères fait alliance avec l'empereur; et pour ce qu'ils voulaient chasser cet Hériold, il leur manda, par aucun comte de Saxe, qu'ils le tinssent en paix et le reçussent en un tel amour et en telle compagnie, comme il était devant. Mais Hériold ne put pas tant attendre que la paix fût

du tout confirmée; ains entra en leurs terres, les proies prit, et gâta et ardit aucunes de leurs villes. Ceux-ci cuidèrent certainement qu'il avait ce fait par l'assentiment et par la volonté des gens de l'empereur; pour ce passèrent le fleuve d'Egidore et vinrent soudainement sur eux, qui de tout ne se prenaient garde, en fuite les chassèrent, en leurs tentes entrèrent, et ravirent tout quanque ils trouvèrent. Mais quand ils eurent après su la vérité, que Hériold n'avait pas ce fait par eux, ils se doutèrent moult du courroux de l'empereur, et qu'il n'en prît vengeance; pour ce envoyèrent premièrement à ceux à qui ils avaient meffait, et puis à l'empereur, et reconnurent qu'ils s'étaient mépris vers lui, et étaient prêts de l'amender à son plaisir, mais demandaient sa bonne volonté comme devant; et l'empereur, qui naturellement était débonnaire et miséricordieux et mêmement à ceux qui vers lui s'humiliaient, leur pardonna tout son mautalent.

§ 9. — EXPÉDITION DU COMTE BONIFACE CONTRE LES CÔTES D'AFRIQUE.

En ce temps advint que le cuens Boniface, qui était prévôt et garde de l'île de Corse de par l'empereur, monta sur mer entre lui et Bérard son frère, en une petite nef coursière aussi comme galie, et gens assez bien appareillés pour la mer chercher, et pour encontrer, si aventure fût, les galioz et les robéors, qui en cette île de Corse faisaient souvent grand dommage; mais il n'aventura pas que il en trouvât nul à cette fois. En l'île de Sardaigne arriva, de là s'émut pour aller en Afrique par le

conduit de ceux qui bien y savaient la voie par mer, et arriva au port de Carthage. Encontre lui vint grande multitude d'Africains, qui par cinq assauts se combattirent à lui et à sa gent, et par cinq fois furent vaincus; et moult y en eut d'occis, et y en eut aucuns, tous déconfits, que leurs ennemis requéraient moult aprement et moult hardiment. Et le cuens Boniface rassembla ses compagnons et entra en la nef; si retourna à tant à l'île de Corse; et les Africains, qui oncques mais, ce leur semblait, n'avaient trouvé si fière gent, demeurèrent en grande peur en leur pays.

En cette année fut par deux fois éclipse de lune, la première fut ès kalendes de juin, et la seconde la nuit de Noël.

Tout cet hiver l'empereur demeura à Aix-la-Chapelle; et quand ce vint vers la fin du carême, que la solennité de Pâques approchait, fut si grande croule et si grand mouvement de terre, que peu s'en fallut que le palais et les tours ne chairent. Après ces croules venta si fortement, que la force du vent ne découvrit pas tant seulement les petits édifices, mais le palais d'Aix, et l'église Notre-Dame, qui était couverte de grands entablements de plomb. Après que l'empereur eut demeuré à Aix par aucunes grandes besognes, il s'en partit vers les kalendes de juin et s'en alla à Worms pour tenir le parlement, qui là devait être au mois d'août. Mais ce parlement dut demeurer pour aucunes nouvelles qui vinrent à cour; car l'on disait que les Normands voulaient briser les convenances qu'ils avaient à l'empereur et ja s'appareillaient pour courir par la terre qui est delà le fleuve d'Elbe; mais ces nouvelles, que l'on contait ainsi, n'étaient pas vraies. Tenu fut le parlement, et furent

là ordonnées des besognes au commun profit du pays, après ce parlement Pépin partit de la cour, et s'en alla en Lombardie.

§ 10. — TRAHISON OURDIE CONTRE L'EMPEREUR.

En ce parlement l'empereur s'aperçut premièrement de la trahison de ceux auxquels il avait pardonné la vie; les traîtres s'en allaient cherchant et fironant à chacun pour émouvoir les cœurs de ses barons contre lui; pour ce se voulut garnir aussi comme d'une tour et d'une défense contre leur malice; car il fit le comte Bernard, qui devant ce gardait les marches par devers Espagne [1], chambrier

1. Les causes de la révolte qui se prépare sont multiples: il faut compter d'abord le mécontentement d'une partie de l'Eglise, qui voyait avec dépit l'empereur, malgré ses faiblesses et ses condescendances, disposer de riches bénéfices ecclésiastiques.

A ce propos, Paschase Radbert, le biographe de l'abbé de Corbie, Wala, rapporte un discours qui aurait été prononcé par l'abbé, qui est le grand agitateur de cette époque, devant une assemblée ecclésiastique tenue à Paris:

« Vous savez, aurait dit Wala, quels sont les rangs établis par le Christ dans son Eglise. Le bon ordre et la discipline, et l'intérêt de la chose publique réclamant que chacun se renferme dans son office, il convient que l'empereur et roi s'attache à son devoir et ne s'occupe pas de ce qui lui est étranger; il doit se borner aux affaires de sa compétence et ne pas les négliger; car Dieu lui en demandera compte. Que l'évêque et les ministres de l'Eglise s'occupent plus spécialement de ce qui est de Dieu.

« Le roi doit établir dans son royaume des gouverneurs

et maître du palais. Mais cette chose émut plus le mal et le venin de leur cœur qu'elle ne l'éteignit : car ils en furent plus émus vers lui que devant; et pour ce ne se découvrirent-ils pas à cette fois parce qu'ils virent bien qu'ils ne pourraient pas accomplir

diligents pour faire observer la loi et dont il puisse répondre; il doit les choisir parmi ceux qu'il aura reconnus honnêtes et capables d'administrer le peuple de Dieu et non d'après les indications de la faveur, parmi ceux qui ont en haine l'avidité et qui aiment Dieu et la justice... Je voudrais, révérendissime empereur Auguste, que tu nous dises de quel droit, non content d'exercer les fonctions qui te sont propres, tu touches aux choses divines, de quel droit tu fais, comme je l'ai appris, largesse des honneurs et même des charges de l'Eglise. Tout ce qui a été consacré au Seigneur à titre d'aumône n'appartient-il pas à son église? tout cela n'a-t-il pas été légalement donné à ces pauvres et à ces serviteurs..... Que le roi use librement des ressources publiques pour les besoins de son service et de son armée; que le Christ ait les biens des églises et que leur distribution entre tous les indigents et ses serviteurs soit confiée à ses fidèles ministres. »

Une autre cause non moins importante, c'est le partage nouveau que l'empereur fit de ses Etats entre ses enfants, y compris le dernier, Charles, en faveur duquel ses frères ne voulaient pas se dessaisir. Thégan indique ce nouveau partage dans les termes suivants : « En l'an 878, l'empereur vint à Worms; là il donna à son fils Charles, qui était né de Judith Augusta, la terre d'Alamanie, la Rhétie et une partie de la Burgondie, en présence de ses fils Lothaire et Louis, ce qui leur causa une grande indignation ainsi qu'à leur frère Pépin. » Par là, s'expliquent les imputations outrageantes à l'adresse de l'impératrice Judith et la haine des fils de l'empereur contre Bernard de Septimanie, qui était le ministre en faveur à ce moment.

leur propos, ains attendirent jusques à temps que ils eussent temps et lieu convenable. Après ces choses, l'empereur s'en alla outre le Rhin à une ville qui est appelée Francfort, en chasse de bois se déporta une pièce de temps; et quand ce vint vers la Saint-Martin, repaira pour hiverner à Aix-la-Chapelle; tant y demeura que la Nativité fut passée.

Vers le temps de la quarantaine était jà la saison passée, quand les traîtres ne se purent plus celer qu'ils ne découvrissent le mal qu'ils avaient conçu contre si doux et si débonnaire seigneur. Premièrement déçurent les plus grands et firent tant qu'ils s'allièrent à eux en la trahison; les moindres aussi déçurent par paroles et par promesses; et firent tant et sus et jus qu'ils eurent grand nombre de compagnons. Et quand ils virent qu'ils avaient les plus grands de leur accord, ils s'en allèrent à Pépin, l'un des fils de l'empereur; à lui se plaignirent de ce que l'empereur, ce disaient, les avait étrangés et éloignés de lui, dont ils étaient tombé en dépit, et eux et tous les autres. Bernard était tout sire du palais, qui jà était monté en trop grand orgueil et plus grande déloyauté, le faisaient-ils entendant; car ils disaient qu'il honnissait l'empereur de sa femme, et qu'il était si atourné par ses sorcelleries, qu'il ne s'en pouvait venger, ni s'apercevoir de cette chose. C'était trop grande honte à l'empereur premièrement, et puis à lui et à tous ses frères; il appartenait, ce disaient, à bon fils et à loyal, de porter grief la honte de son père, et de le remettre et rétablir en dignité et en bonne renommée; et le bon fils, qui ce ferait au père, ne mériterait pas tant seulement renommée et louange de vertu, mais accroissement d'honneur terrien. Par telles paroles et par autres semblables

déçurent le jeune homme, et l'animèrent si bien contre son père qu'il les crut des grandes déloyautés qu'ils lui faisaient entendre. Avec eux mut à grande gent et vint jusques à Orléans; ils otèrent Odon, qui de par l'empereur y était, et y mirent un autre qui avait nom Manfroi; puis ils se mirent en voie et vinrent jusques à Verberie.

§ 11. — L'IMPÉRATRICE JUDITH ENFERMÉE DANS UN COUVENT (830).

L'empereur, qui savait certainement qu'ils avaient fait conspiration contre lui et contre Judith, sa femme, et contre Bernard, dit à celui-ci de s'enfuir et que les traîtres ne le trouvassent entour lui; à Judith l'empereur commanda qu'elle demeurât à Laon et qu'elle se tînt en l'église de Notre-Dame; après ce il s'en vint à Compiègne. Les traîtres, qui étaient à Verberie, surent jà bien comment il avait ouvré; pour ce envoyèrent Guérin et Lantbert à Laon, et leur commandèrent qu'ils la chassassent à force hors de l'église et qu'elle fût là amenée. Ceux-ci le firent ainsi comme il leur fut commandé; et quand elle fut venue, ils lui firent souffrir assez de peines et de griefs, et par peur de mort la contraignirent à ce qu'elle leur promît que, si elle pouvait parler à son mari, elle l'admonesterait et prierait qu'il mît jus de sa volonté le baudrier de chevalier et le signe d'empereur, et puis se fît tondre en religion; et puis leur promit qu'elle-même mettrait voile sur son chef et deviendrait nonnain. Et de tant que les traîtres désiraient plus cette chose, de tant crurent-ils plus légèrement que ce pût advenir. Pour parler de cette besogne l'envoyèrent à Compiègne à

l'empereur à grande compagnie de leur gent ; et quand elle put à lui parler privément, elle le pria qu'il souffrît qu'elle mît voile sur son chef, pour esquiver la mort ; de ce que les traîtres requéraient pour lui, il répondit qu'il en aurait conseil. De si grande haine les traîtres haïssaient, et sans raison, le prud'homme, qui toujours avait vécu si débonnairement vers toutes gens ; et leur pesait qu'il vécût celui par le bienfait duquel eux-mêmes vivaient, qui par leurs méfaits auraient dû mourir selon les lois. Après que la reine fut retournée, et qu'elle leur eut conté la réponse de l'empereur, ils l'envoyèrent en exil en l'abbaye de Sainte-Radegonde.

§ 12. — DIÈTE DE NIMÈGUE. LOUIS MAÎTRISE LES CONJURÉS (830).

En tour le mois de mai, Lothaire, l'un des fils de l'empereur, vint de Lombardie ; à Compiègne alla droit, où son père était lors. Tantôt s'en allèrent à lui les traîtres pour essayer s'ils le pourraient émouvoir contre le père, et traire de leur parti ; et tout en approuvant ce que les traîtres avaient fait, toutefois ne vit-il au père ni honte ni vilenie. A Héribert, le frère de Bernard, les traîtres firent sachier les yeux, dont l'empereur fut moult dolent : à un autre, nommé Odon, qui son cousin était, firent mettre jus le baudrier de chevalerie, et l'envoyèrent en exil ; pour ce disaient que ces deux étaient coupables du fait qu'ils mettaient sus à Bérart et à la reine. En cette tribulation demeura l'empereur tout cet été, et il n'avait d'empereur, fors le nom. Et quand ce vint vers le mois de septembre, les traîtres tendaient à ce qu'ils puissent faire un parlement en aucun lieu de France ; mais

l'empereur, qui plus se fiait aux Allemands qu'aux Francs, pour ce que les traîtres les avaient aussi comme tous déçus, ne s'y accordait pas, ains travaillait à son pouvoir qu'il fût rassemblé en aucun lieu d'Allemagne. Toutes voies fut-il ainsi fait comme il le désirait, et fut le parlement crié à Nimègue; et pour ce qu'il se doutait que la grande planté des traîtres, et de ceux qui à eux se tenaient, ne surmontât le petit nombre de ses amis, il fit commandement que chacun vînt à ce parlement simplement sans armes et sans grande compagnie. Au comte Lambert manda que le pays de toute cette contrée fût bien gardé, et envoya avec lui l'abbé Hélissacar pour faire droit et justice.

A ce parlement vinrent de toute part au terme qui fut mis; il y vint comme toute l'Allemagne pour aider l'empereur, si mestier était. Il se pourpensa comme il pourrait affaiblir la force de ses ennemis; pour ce reprit et blâma l'abbé Hilduin, et lui demanda pourquoi il était venu là à armes et ainsi garni comme contre ses ennemis contre le commandement qui avait été fait; et pour ce qu'il ne le put nier, il lui fut tantôt commandé qu'il s'en issît hors du palais, et qu'il s'en allât hiverner en son pavillon à peu de sa gent delèz une ville qui a nom Paderbron, et à l'abbé Wala de Corbie fut aussi commandé qu'il retournât en son abbaye, et vécût en son cloître selon sa règle [1]. Et quand les traîtres et ceux de leur partie virent ce, ils se désespérèrent fortement, oncques

1. Ce n'est point exact : l'abbé Wala, au dire de son biographe et de Nithard, fut relégué dans une caverne près du lac Léman; puis transféré dans l'île d'Hermoutier et de là en Allemagne.



Grande dame du IXe siècle.
(Wuillemin, Recueil de Monuments inédits.)

toute cette nuit ne finirent d'aller et de venir et de comploter ensemble; à l'hôtel de Lothaire, le fils de l'empereur, s'assemblèrent tous, et lui donnèrent en conseil qu'il convenait qu'on se combattît à force ou que l'on se départît du parlement malgré l'empereur; en tels conseils dépensèrent toute la nuit. Quand ce vint au matin, l'empereur manda à son fils Lothaire qu'il ne crût pas le conseil de ses ennemis, ains vînt à lui aussi comme le fils doit venir au père; toutes voies y alla, contre la volonté des traîtres qui moult en furent courroucés; et l'empereur parla à lui, et ne le reprit pas laidement ni âprement, ains le châtia doucement et courtoisement et avec lui entra au palais. Le peuple, qui dehors était, se commença à émouvoir et forsener contre lui et contre sa gent; et fut la forsenerie à ce montée, qu'ils se fussent entre occis aux couteaux et aux épées, si ne fût le sens de l'empereur qui entendit la noise; car ja étaient en tel point qu'il n'y avait que du ferir quand l'empereur et Lothaire se montrèrent aux fenêtres du palais. Puis quand ils eurent vu l'empereur et Lothaire ensemble, et qu'il eut à eux parlé, toute la forsenerie du peuple fut apaisée.

L'empereur fit prendre tous les principaux de la trahison et mettre en prison; après, les fit venir à jugement; et quoique les droits et les lois donnassent qu'ils dussent tous perdre les chefs, sa miséricorde et sa débonnaireté furent si grandes qu'il ne voulût oncques souffrir que nul en reçût mort; et de si grand fait n'en portèrent autre peine fors que les laïcs furent tondus en convenables lieux, et les clercs furent gardés en moustiers de religion.

§ 13. — RÉHABILITATION DE L'IMPÉRATRICE JUDITH (831).

Après ces choses que vous avez ouies l'empereur repaira pour hiverner à Aix-la-Chapelle ; il tint adès avec lui son fils Lothaire ; puis envoya quérir la reine Judith, que les traîtres avaient envoyée en exil en Aquitaine au moustier de S. Radegonde [1], et ses deux frères Conrad et Rodolphe qu'ils avaient fait tondre en abbaye ; mais oncques ne voulut elle avec lui habiter, ni porter honneur d'épouse jusques à tant qu'elle se fût purgée, selon les lois, du blâme que les traîtres lui avaient mis sus ; de ce se purgea loyalement comme elle devait. A la fête de la Purification, qui après vint, l'empereur donna la vie à tous ceux qui étaient jugés à mort ; il renvoya ses trois fils qui avec lui étaient, en leurs contrées, Lothaire en Italie, Pépin en Aquitaine, et Louis en Bavière ; et il demeura à Aix toute la saison jusques après la Résurrection ; d'Aix se partit et s'en alla à Ingelheim ; là n'oublia pas sa débonnaireté et sa miséricorde qui avec lui était créée et née, ainsi comme dit Job, et qu'il avait apportée du ventre de sa mère. Car tous ceux qu'il avait envoyés en exil en divers lieux pour leurs méfaits, rappela, et leur rendit leurs héritages et leurs

1. Le rédacteur des Annales de Metz s'exprime ainsi sur le compte de Judith : « Exilée à Poitiers et enfermée au monastère de Sainte-Croix, elle mit tout son zèle et tous ses efforts à servir nuit et jour Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et elle plut tellement aux femmes qui servent Dieu en cet endroit que toutes déclaraient vouloir l'imiter. Dans l'assemblée de Nimègue, par l'autorité apostolique et du consentement des évêques, il fut décidé canoniquement que l'empereur reprendrait sa femme. »

possessions; et tous ceux qu'il avait fait tondre en abbayes, fit-il aussi rappeler, ceux qui revenir s'en voulaient. Après s'en alla vers Remiremont, par les Vosges trépassa et se déporta là une pièce de temps en pêcheries et en chasses de bois; il envoya en Italie son fils Lothaire qui à lui était venu.

Vers le mois de septembre tint parlement à Thionville; à cette assemblée vinrent trois messagers de par les Sarrazins d'outremer ; de ces trois furent deux Sarrazins et le troisième chrétien : paix et amour requéraient, divers présents apportaient d'espèces aromatiques et des draps de soie. Ce qu'ils quérirent leur fut octroyé; congé prirent et puis s'en retournèrent. A ce parlement revint Bernard, qui pour la peur des traîtres s'en était fui en Espagne; à l'empereur vint et dit qu'il était tout prêt de soi purger, et de montrer par son corps et par ses armes, selon la coutume de France, qu'il n'avait corpé au cas que on lui avait sus mis, si nul était qui de ce le vînt accuser, qui fût l'accusateur; mais il ne put [être trouvé. Et pour ce que paroles et fumée fût de ce, il se purgea par serment. A son fils Pépin avait l'empereur commandé qu'il fût à ce parlement; mais il ne vint pas à la cour avant qu'il fût fini; dont le père fut courroucé. Et pour ce qu'il le voulait châtier et reprendre de cette inobédience et d'aucunes autres mauvaises mœurs qui en lui étaient, lui commanda-t-il qu'il demeurât avec lui; jusques à la Nativité le détint; mais celui-ci, qui pas n'y demeurait volontiers, s'en partit sans le sû de son père, et s'en alla en Aquitaine ; et l'empereur demeura tout cet hiver à Aix-la-Chapelle.

§ 14. — CHATIMENT DE PÉPIN PAR L'EMPEREUR.

Vers la nouvelle saison vinrent nouvelles à cour, et fut conté à l'empereur que aucun mouvement de guerre était né en Bavière; tantôt s'appareilla et mut, jusques à Augsbourg alla, et assez tôt après éteignit tout, et apaisa tout le pays [1]. En France repaira et fit un parlement en la cité d'Orléans; à son fils Pépin manda qu'il fût là encontre lui; et celui-ci y vint toutes voies, mais ce fut contre sa volonté. Lors le père s'aperçut qu'il était dévoyé de bien faire et corrompu par le conseil d'aucuns mauvais hommes, et mêmement par Bernard qui en Aquitaine demeurait, et par les conseils duquel il ouvrait au temps de ors. Pour savoir la vérité de cette chose, l'empereur trépassa Loire, et vint à Joac en son palais, qui est en la contrée de Limousin. La cause de Bernard fut enquise et débattue; accusé fut de déloyauté; mais les accusateurs se retractèrent arrière, ni ne

1. Voici les détails que donnent à ce sujet les Annales de Saint-Bertin: « L'empereur indiqua une Assemblée générale à Orléans, et, ayant appris que son fils Louis voulait s'emparer de l'Allemagne et entrer en France, il changea le lieu de l'Assemblée et ordonna à tous les Francs occidentaux et méridionaux et aux Saxons de se rendre à Mayence; ayant passé le Rhin et le Mein avec les Francs et les Saxons, il campe aux environs de Tribur. Son fils Louis s'arrête à Langbardeim, auprès de Worms, où, apprenant que son père avait passé le Rhin avec une nombreuse armée, il perdit courage et se retira à la hâte en Bavière. L'empereur, ayant licencié ses troupes, se rendit à Salz par l'Ostrasie. L'impératrice l'y vient trouver, et ils s'en vont ensemble par eau à Mayence, où Lothaire se rend auprès de son père. »

voulurent aller avant en la besogne jusques au gage de bataille; mais toutes voies pour ce qu'on avait de lui soupçon et grande présomption contre lui, fut-il ôté de son état et de l'honneur où il était; et l'empereur envoya Pépin à Trèves en prison pour le châtier de ses mauvaises mœurs. Pendant qu'on le menait là, ceux qui le devaient garder le firent si lâchement, ou par négligence, qu'il s'en échappa par nuit; par le pays s'en alla en part qu'il voulut; et ne retourna pas en Aquitaine jusques à tant qu'il sût que le père s'en fut parti.

En ce point l'empereur voulut mettre bonne division entre le royaume de Lothaire et le royaume de Charlot son moinsné fils; mais la besogne ne fut pas parfaite par aucun empêchement dont nous parlerons ci-après [1]. Entour la fête de saint Martin fit quérir Pépin son fils, et lui manda qu'il vînt à lui; mais celui-ci se défuyait, et ne voulait aller en Aquitaine jusques à tant que son père s'en fût parti. L'empereur s'en voulait retourner en France; mais l'hiver commença si fort et si âpre, comme l'on n'avait vu grand temps devant; premièrement commença par pluie; après fut la terre molle et détrempée; et puis gela si fortement, que nul n'était qui pût aller à cheval. D'Aquitaine se partit, et vint à une ville qui a nom Rest [2]; le fleuve de Loire trépassa et s'en vint hiverner en France; mais moult fut travaillé lui et sa gent des griefs qu'ils souffrirent en cette voie.

1. Il enlevait l'Aquitaine à Pépin pour la donner à Charles.

2. Près de Montsoreau.

§ 15. — LE PAPE GRÉGOIRE IV DANS LE CAMP DES FILS REBELLES DE L'EMPEREUR. TRAHISON DU CHAMP DU MENSONGE (832).

Les ennemis contraires à tout bien et à toute paix ne cessaient chaque jour de troubler la sainte pensée de l'empereur par ses ministres, qui firent entendre à ses fils qu'il les voulait trahir et deshériter. Ils ne regardaient ores mie à ce qu'il était si débonnaire et si humain à toutes gens, même à ceux qui avaient juré sa mort. Comment donc pouvait ce être qu'il fît cruauté ou trahison envers ses enfants? Mais pour



Monnaie de Grégoire IV.

ce que mauvaises paroles corrompent bonnes mœurs, et la goutte d'eau, qui chiet continuellement, chiève la pierre dure, advint ainsi que les ministres du diable pourchassèrent tant qu'ils assemblèrent tous ses fils à tant comme ils purent avoir de gent chacun avec soi; et ils firent aussi venir l'apôtre Grégoire par malice sous la couleur de pitié, comme pour mettre la paix s'il pût, entre l'empereur et ses enfants; mais la vérité fut après aperçue. D'autre part vint l'empereur à Worms à grand ost; là demeura grande pièce, pour consulter et aviser que il ferait; à la parfin envoya à ses fils l'évêque Bernard et autres messagers, et il leur mandait qu'ils vinssent à lui, comme des fils doivent venir au père. A l'apôtre manda que

s'il voulait faire comme ses devanciers avaient fait, pourquoi il tardait tant à venir à lui. Toutefois renommée s'épandit partout et raconta ce qui était vérité; de l'apôtre redisait qu'il n'était pour autre chose venu fors pour excommunier l'empereur et les évêques s'ils étaient de rien contraires à la volonté de ses fils, et s'ils étaient de rien inobédients envers lui. Mais quand les prélats ouïrent ce, ils répondirent que jamais en ce cas ne lui obéiraient, et s'ils venait pour les excommunier, il s'en irait aussi excommunié; car l'autorité, ce disaient-ils, des anciens canons sentait tout autrement. Quand ce vint la fête de saint Jean-Baptiste, l'empereur et ses fils d'autre part vinrent en un lieu qui puis ce temps fut toujours appelé champ plein de mensonges [1], parce que ceux qui promettaient à l'empereur foi et loyauté lui mentirent en cette place; et pour cette raison en demeura depuis toujours le reproche au lieu. D'une part et d'autre étaient déjà disposées les lignes de bataille, et on allait en venir aux mains, quand on dit à l'empereur que l'apôtre venait à lui, et quand l'empereur, qui ja était ordonné en sa bataille, le vit venir, il le reçut toutefois, mais ce fut avec moins de révérence qu'il ne devait, et lui dit que c'était parce qu'il ne venait pas à lui en la manière qu'il devait. Aux herberges fut mené; là parla à l'empereur, et lui affirma pour vérité qu'il n'était pas venu pour autre chose fors pour mettre paix et concorde entre lui et ses fils; car il avait ouï dire, ce disait il, qu'il était si ému contre eux, qu'il n'en voulait ouïr nulle prière.

1. Ou Lügenfeld. Cet endroit est ainsi désigné par les contemporains : « une grande plaine située entre Strasbourg et Bâle, et nommée Rothfeld ou plaine rouge. »

Il ouït les causes et les raisons de l'empereur, et demeura avec lui ne sais combien de jours. Au départir lui dit l'empereur, que quand il serait retourné, il pourchassât la paix envers ses fils. Pendant le temps que l'apôtre était demeuré avec l'empereur, tout le peuple s'était tourné contre lui, et s'en était ja allé en l'ost de ses fils; ils avaient attiré les uns par dons, les autres par promesses, et les autres par menaces; l'apôtre ne retourna plus à lui, comme il lui avait commandé; car ses ennemis ne souffrirent pas qu'il retournât. Moult fut l'empereur affaibli, quand ses ennemis lui eurent ainsi soustrait les grandes compagnies qu'il avait amenées, et le menu peuple.

§ 16. — L'EMPEREUR LOUIS CAPTIF DE SES TROIS FILS.

Et quand vint la fête de saint Pierre et saint Paul, la menue gent criait contre l'empereur ; et d'autre part ses fils le menaçaient de lui courir sus. Et le prud'homme, qui vit bien qu'il ne pourrait durer contre leur force, redouta moult la cruauté du menu peuple; lors manda à ses fils qu'il ne fût pas livré ès mains de la menue gent; et ils lui remandèrent qu'il issît de ses herberges, et vînt vers eux, et qu'ils iraient vers lui ; ainsi convint-il de faire. En contre lui revinrent d'autre part, et descendirent des chevaux, quand ils approchèrent de lui. Lors les admonesta qu'ils gardassent vers lui ce qu'ils avaient promis, non mie vers lui tant seulement, mais vers sa femme et vers son fils; et ils lui répondirent qu'il fût assuré de ce; et qu'ainsi feraient-ils. Lors les baisa, et les suivit jusque en leurs tentes; tout maintenant lui fut sa femme ôtée et menée à la tente de Louis; Lothaire fit mener lui et Charlot son petit-fils en son

herberge et commanda qu'ils fussent bien gardés.

Les traîtres prirent les serments du peuple, et partagèrent l'empire en trois parties aux trois frères. Louis prit la reine Judith et l'envoya derechef en exil en Italie en une cité qui a nom Tortone. L'apôtre Grégoire, qui était là présent, commença à pleurer, quand il vit que les choses étaient ainsi menées, et s'en retourna à Rome. A tant se départirent les deux frères;



Sceau de Lothaire.

Louis s'en alla en Bavière et Pépin en Aquitaine. Lothaire prit le père et le fils, et le fit mener en loin de lui privément avec chevaucheurs armés, qui toujours les gardaient, à une ville qui a nom Marley. Là demeura un peu pour ordonner d'autres besognes; au peuple qui avec lui était donna congé, et fit crier parlement à Compiègne; par le pays des Vosges trépassa, et par une abbaye qui a nom Maurmoustier,

et s'en alla droit à Metz, de là s'en alla à Verdun, et puis retourna en France; en la cité de Soissons s'en alla et laissa là son père en étroite prison en l'abbaye de Saint-Médard, et commanda qu'il fût étroitement gardé; et fit-il aussi garder Charlot son petit-fils, mais toutefois ne commanda-t-il pas qu'il fût tondu. De là se partit et s'en alla en déduit de chasses et de gibier, et demeura jusques vers le mois de septembre.

§ 17. — COMPLAINTE DE LOUIS LE DÉBONNAIRE SUR SES FILS [1].

Je Louis César et empereur auguste de l'empire des Romains par la grâce de Dieu. Comme je gouvernais le peuple du monde qui est soumis à l'empire de Rome, et que je fesais plus grande lâche de justice pour miséricorde que je ne dusse vers aucun de mes gens, ceux mêmes que j'avais ainsi lâchés et à qui j'avais donné la vie qu'ils avaient meffaite par droit, furent de si grande cruauté, qu'ils ne s'émurent pas tant seulement contre moi, ains mirent mes chers enfants en telle foursenerie, qu'eux-mêmes jetèrent les mains en moi, et me mirent en prison, moi et mon petit fils, et envoyèrent ma femme Judith en exil. Tourmenté fus et grevé par ceux à qui je n'avais fait nul grief; mais toutefois portai-je ces maux plus patiemment pour ce qu'il me semblait que la vengeance de notre Seigneur me punissait en telle manière pour mes péchés. En la cité de Soissons je fus amené en l'abbaye et au couvent de mes seigneurs saint Médard et saint Sébastien; et pour ce que ils savaient bien que j'aimais moult le lieu, ils se conseillèrent et cuidèrent que je

1. Cette complainte, qui est une fable, ne se trouve pas dans la vie latine de Louis le Débonnaire.

me démisse de ma volonté de mes armes et de mon sceptre par aventure après si grande tribulation et si grand déconfort. Et quand ils m'eurent laiens mis en étroite prison pour parfaire ce qu'ils avaient devant pourparlé ils envoyèrent à moi aucun de leurs ministres et me firent entendant que l'impératrice Judith ma femme était vêtue et voilée en une abbaye de nonnes et disaient qu'ils cuidaient encore mieux qu'elle fût morte ; et pour ce qu'ils savaient bien que j'aimais Charlot mon petit-fils sur toutes créatures, me disaient-ils aussi qu'il était tondu et vêtu comme moine au couvent de laiens. Et quand je ouïs ce, je ne me pus tenir de pleurer. Ce n'était pas merveille ; car j'étais déposé et jeté hors de la dignité de l'empire, et avais perdu ma femme et mon doux fils. Plusieurs jours je fus en telle douleur et en cris et en pleurs, et n'avais nul qui de rien me confortât : et bien je sentais que je me dégâtais tout, et affaiblissais durement pour le grand deuil que j'avais ; je n'avais confort de nul fors de Dieu ; car les huis et les entrées étaient si gardées, que nul ne pouvait à moi venir : toutefois y avait-il une petite voie et étroite, par quoi l'on pouvait aller au couvent des frères et en l'église ; mais elle était moult curieusement gardée. Là me pourpensai que j'irais ; et quand je fus là venu, je m'agenouillai devant tous les frères, et leur montrai comme à sages mires la maladie et la grande plaie dont je me dolais, et les priai moult dévotement qu'ils fussent en oraison pour moi envers mon seigneur saint Médard et monseigneur saint Sébastien, et qu'ils priassent pour l'âme de ma femme ; car je cuidais certainement qu'elle fût trépassée, si comme ils m'avaient fait entendant. Et les prud'hommes qui grande compassion avaient de ma douleur me récon-

fortèrent moult et aussi comme s'ils fussent certains des choses qui étaient à advenir, me promirent que si je mettais du tout mon espérance en Dieu que j'aurais prochainement confort et médecine de mes douleurs par les prières et par les mérites des glorieux confesseurs. Et quand ils m'eurent ainsi moult bien réconforté et prié pour moi, ils me ramenèrent arrière jusques à l'huis de la prison ; y entrai et fut dedans ainsi comme devant.

La nuit qui après vint, j'étais en la chartre, et moult désirais à voir l'étoile du jour pour la nuit qui trop me durait. Quand ce vint après matines, j'entrai en une petite chapelle dédiée de la Trinité qui était près de la prison et demeurai illuec grande pièce de nuit ; je regardai par aventure parmi une fenêtre, et vit l'un des sergents qui me gardaient, qui sans raison me faisait tant de mal comme il pouvait; il était couché près des fondements dessous la couverture pour garder que je n'échappasse parmi cette fenêtre. Et quand je m'aperçus qu'il dormait comme ceux qui sont ivres et pleins de vin, je montai en une échelle qui était en un des angles de la chapelle ; et pris une corde qui pendait à un lac, et la liai à une des hantes qui là étaient pour porter les enseignes en rouvoisons ; puis fis un lac en la corde et la jetai parmi la fenètre, et par tel engin sachai à moi l'épée de celui qui dormait, et la jetai en un fossé plein de fange et d'ordure, qui était près du fondement du mur. Lors appelai le sergent par son nom et lui dis : « O bon sergent et bon guète, et espérance de tous tes compagnons, dors-tu ou si tu veilles? » Et il me répondit : « Je veille, je veille. » Et je lui redis : Que fais-tu ? » Et il me répondit : « Que te chaut que je fasse? » Et lui redis : « Si besoin te sourdait maintenant,

je cuide que tu n'aurais point d'épée. » Lors jeta les bras à son chef, et puis çà et puis là, pour quérir son épée. Lors lui redis : « Eh, bon sergent, si tu m'eusses aussi bien gardé que tu as l'épée, je ne fusse pas ici. » Et il me répondit : « Quelque il soit fait de mon épée, je t'ai bien gardé jusques-ci, si comme il m'est commandé, et te garderai encore. » Et je lui répondis : « Pour ce donc que tu es si bon guête et si sage, en guerredon de ton bon service va, et si prends ton épée, que tu as si honteusement perdue, en ce beau lieu et net qui est tout fait pour garder armures. »

En ce jour même les frères de laiens, qui moult étaient engrants de savoir comment ma besogne se portait, par dehors me mandèrent la vérité écrite en un roulet par Hardouin, un chapelain qui chaque jour chantait une messe devant moi. Il ne le m'osa bailler apertement pour ceux qui me gardaient; mais quand j'allai offrir à sa main pour l'âme de ma femme, que je cuidais que morte fut, il m'entraîna la main delez l'autel, et jeta le roulet tout bellement en un saquelet devers moi, si que nul ne l'aperçut. Quand la messe fut chantée, et ils furent tous hors issus, je pris ce roulet, et commençai à lire; lors vis bien que ma femme n'était pas morte, et que mon fils n'avait nul mal, et que plusieurs des barons se repentaient moult de ce qu'ils avaient faussé vers moi, et qu'ils m'avaient ainsi relenqui; et vis après qu'ils s'appareillaient durement par armes afin que je fusse rétabli. Et tant amendaient ma besogne de jour en jour par les mérites des glorieux confesseurs, qu'ils parfirent bien ce qu'ils avaient commencé, si comme il parut en la fin.

§ 18. — DÉPOSITION DE L'EMPEREUR. REPENTIR D'UNE PARTIE DES SEIGNEURS QUI AVAIENT COMBATTU CONTRE LUI.

La saison était ja si avant passée que le mois de septembre (833) approchait; entour les kalendes d'octobre repaira Lothaire à Soissons, prit son père qui en l'abbaye de Saint-Médard était en étroite prison, et le mena avec lui jusques à Compiègue. Là vinrent les messagers de Constantin, l'empereur des Grecs, Mars archevêque d'Ephèse, et Tulle, maître sergent du palais; à l'empereur étaient envoyés, et lui apportaient présents; mais le fils ne le voulut pas souffrir, ains ouït les messagers et reçut les présents. Au parlement qui fut là assemblé se purgèrent aucuns par serment, et aucuns par simple parole, des cas que on leur mettait sus; ils furent plusieurs qui avaient grande pitié du père, et qui se repentaient de ce dont ils s'étaient consentis avec ses fils contre lui; et étaient tous en cette repentance fors ceux tant seulement qui avaient pourparlé la trahison.

Et pour ce que les traîtres redoutaient que les choses qui étaient advenues ne leur tournassent en sens contraire, ils se pourpensèrent d'une malice, qui moult leur pouvait valoir, ce leur semblait. Car aussi comme l'empereur avait fait commune pénitence et pleine satisfaction au peuple de ce dont ils l'en corpaient, tout fût-ce par fausseté; aussi voulaient-ils qu'il fît pleine satisfaction à sainte Eglise et que il mît jus les armes et le baudrier de chevalerie sans nul rappel, et qu'il ne fût plus tenu pour chevalier, ni appelé chevalier, contre le jugement des canons et des lois, qui disent que nul ne doit être puni ni jugé deux fois en un même cas. Peu en y eut qui ce jugement contredirent; la plus grande partie s'y

accorda de parole tant seulement, ainsi qu'il advient souvent en telle besogne, pour ce que ils n'eussent le mautalent des plus puissants. Cette chose firent les traîtres par le conseil d'aucuns évêques, qui étaient compagnons de la trahison. Ainsi jugèrent le prud'homme, qui pas n'était présent, qui oncques n'avait été ni ouï ni convaincu du cas dont ils le jugeaient; et à ce le contraignirent que lui-même se déposa de l'ordre de chevalerie et mit ses armes devant l'autel de saint Sébastien le martyr : et lui firent vêtir une coule, et puis garder comme devant en étroite prison.

Après se départit le parlement droit à la fête de saint Martin; chacun repaira en sa contrée dolent et triste de ce qui était advenu à l'empereur; et Lothaire prit son père et s'en alla pour hiverner à Aix-la-Chapelle. Toute cette saison l'empire de France fut en grand tourment et en grand effroi. Les peuples de France, de Bourgogne, d'Aquitaine et d'Allemagne s'assemblèrent chacun en leurs contrées, et se complaignirent ensemble de la honte et des griefs que l'on faisait à l'empereur.

Guillaume le connétable de France et le cuens Egebart travaillaient à ce que l'empereur fût rétabli; tous ceux qui étaient de cette volonté s'alliaient ensemble. Les cuens Bernard et Guérin le faisaient aussi en Bourgogne; faisaient assembler le peuple et les attiraient à cet accord, les uns par promesses, les autres par beaux admonestements, et liaient les autres par serment. Louis, l'un des fils de l'empereur, qui ja s'était tourné devers son père, et qui lors demeurait en Allemague, et l'évêque de Metz Drogon, qui frère était de l'empereur, et mains autres qui là s'en étaient enfuis, envoyèrent l'abbé Huon en Aquitaine à Pépin l'autre frère, pour l'attrire à leur parti.

§ 19. — ALLIANCE DES SEIGNEURS POUR DÉLIVRER L'EMPEREUR. FUITE DE LOTHAIRE À VIENNE.

Quand l'hiver fut trépassé et la nouvelle saison revenue, Lothaire prit son père et se partit droit d'Aix, et mut à venir droit à Paris. Mais les cuens Egibart et les autres barons de cette contrée eurent tandis assemblée de grande gent, encontre Lothaire s'en allèrent pour délivrer l'empereur. Ils eussent commencé ce qu'ils avaient en propos; mais l'empereur, qui ce sut, regarda le péril et de lui et des autres, et fit tant à quelque peine qu'ils n'en firent plus. Tant chevaucha Lothaire toutefois qu'il vint à Saint-Denis en France. Pépin, qui ja était parti d'Aquitaine à grande gent, vint jusques au fleuve de Loire; là s'arrêta, car il ne put passer pour les ponts qui étaient rompus et les gués qui étaient effondrés. Jà étaient partis de Bourgogne le comte Werins et le comte Bernard à grande compagnie de gens d'armes, et étaient venus jusques au fleuve de Marne. Là demeurèrent un peu en une ville qui a nom Bonneuil, pour le mal temps qu'il faisait et pour aucuns de leurs compagnons attendre; ne sais combien de jours demeurèrent ainsi en cette ville et aux autres villes voisines : ainsi était ja la saison vers le carême.

Quand ce vint donc le jeudi de la première semaine de la quarantaine, ils envoyèrent comme messagers à Lothaire l'abbé Arebat et le comte Ganselin, et lui mandèrent qu'il leur rendît leur droit seigneur tout délivré, et si il voulait ce faire, sût-il qu'ils seraient plus pour lui vers son père; que jà pour chose que il eût faite, de pis ne l'en serait, et que jà n'en serait étréci ni amenuisé de santé ni d'honneur; ou si ce

non, certain fût-il qu'ils lui seraient à l'encontre, et requerraient leur droit seigneur par armes, et se combattraient à lui, si il lui convenait faire, pour loyauté et pour justice avec l'aide de Notre Seigneur. A ce répondit Lothaire, et dit que nul ne devait être plus dolent que lui de la honte et du grief de son père, ni plus liès ni plus joyeux de son bien et de son honneur; ni de ce ne lui devait-on pas mettre sus le blâme ni la corpe, pour ce que ce avait été fait par le commun accord des anciens princes et des prélats, par le jugement de qui il avait été déposé et mis en prison. Avec telle réponse s'en partirent les messagers et retournèrent à ceux qui envoyés les avaient; mais tant leur dit au départir que le comte Guérin et Odon et Foulques et l'abbé Huon revinssent à lui pour traiter comment leur requête serait faite; et commanda à sa gent qu'ils lui fissent à savoir quand ils devraient venir pour aller encontre eux, et pour traiter de la besogne. Mais toutefois changea-t-il ce conseil, quand il se fut conseillé à ceux qui plus étaient de son cœur; car quand ce vint à lendemain, il laissa son père tout délivré en l'abbaye de Saint-Denis, et s'en alla en Bourgogne et chevaucha tant qu'il vint à Vienne; et demeura là une pièce de temps.

§ 20. — RÉTABLISSEMENT DE L'EMPEREUR SUR LE TRÔNE (834).

Ceux qui avec l'empereur furent demeurés, l'admonestaient qu'il reprît le sceptre et la couronne impériale; mais il ne le voulut faire, jaçoit qu'il eut été déposé contre droit, jusques à tant qu'il eût été réconcilié à sainte Eglise par le ministère des évêques, aussi comme il avait été dégradé. Le di-

manche après fut réconcilié par les évêques solennellement devant le maître autel, et lui ceignit-on l'épée et le baudrier de chevalerie aussi comme au oommencement. Pour sa restitution crut merveilleusement grande joie et grande liesse au peuple ; même les éléments qui avaient grande compassion de son grief, s'en reliessèrent, si comme il sembla ; car jusqu'à ce jour étaient chues foudres et tempêtes et si grande pluie, que nul ne recordait pas que il eût oncques vu si grandes, ni le vent avait si fort venté, que nul ne pouvait passer les eaux ni à la nage ni à bateaux.

De Saint-Denis se partit l'empereur; son fils ne voulut pas en suivre, jaçoit ce que maints lui enhortassent; par Nantes il passa, et s'en alla à Kiersy, là attendit son fils Pépin et les barons qui séjournaient outre le fleuve de Marne, et son fils Louis qui à lui venait et amenait avec lui tous ceux qui outre le Rhin s'en étaient fuis; ainsi advint que tous ses amis vinrent à lui le dimanche de la mi-carême, que sainte Eglise célèbre, et que l'on chante *Lætare Jerusalem,* en signifier de la grande joie qui là fut en ce jour. Liéement et débonnairement les reçut l'empereur, moult les mercia tous et leur rendit grâces de leur bon amour et de la foi entérine qu'ils lui avaient portée. Liéement donna congé à Pépin son fils de repairer en Aquitaine, et aux autres donna aussi congé en grande dévotion quand ils s'en voulurent partir. De France se partit et s'en alla à Aix-la-Chapelle, là reçut sa femme l'impératrice Judith, que Boniface et l'évêque Ratarz lui avaient amenée de Lombardie, où ils l'avaient envoyée en exil, et Charlot son petit fils qu'il avait toujours eu avec lui. La Résurrection célébra à Aix-la-Chapelle ; après la fête

s'en alla chasser en Ardennes, et après Pentecôte s'en alla vers Remiremont pour se déduire en chasse et en pêcheries.

§ 21. — SIÈGE ET PRISE DE CHALONS PAR LOTHAIRE. ARRIVÉE DE L'EMPEREUR. POURSUITE DE LOTHAIRE JUSQU'A BLOIS; IL VIENT A MERCI.

Quand Lothaire s'en fut fui en Bourgogne, le comte Lambert et le comte Mainfroid, qui soutenaient son parti, furent demeurés en Normandie, et eux et plusieurs autres qui étaient de leur accord, la terre gardaient et la voulaient tenir à force contre l'empereur. Moult en avait grand dépit le comte Odon et maint autre du parti de l'empereur; gens assemblèrent pour eux chasser hors du pays, ou pour combattre encontre eux, si autrement ne pouvait être. Mais cette entreprise leur tourna à dommage et confusion, pour ce qu'elle ne fut pas ni si bien administrée comme elle dût; car leurs ennemis leur coururent sus une heure qu'ils ne s'en prenaient garde; et ceux-ci qui furent désarmés et ébahis tournèrent en fuite; là fut occis le comte Odon, et Guillaume, un sien frère, et maint autre de leur gent, et ceux qui purent échapper, par fuite furent sauvés. Ceux qui eurent ainsi victoire, demeurèrent aussi comme en désespérance; car ils virent bien qu'ils ne pouvaient pas illuec demeurer seulement; et Lothaire leur était si loin qu'ils ne pouvaient avoir de lui secours. Ils redoutaient encore plus que l'empereur ne vînt sur eux, ou qu'il n'y envoyât, ou qu'ils ne fussent rencontrés de lui et de sa gent, s'ils se mettaient en voie pour aller à Lothaire. Pour ce se hâtèrent d'envoyer à lui, et lui

mandérent la besogne et le péril où ils étaient, et qu'il ne laissât pas qu'il ne les secourût. Et quand Lothaire ouït ce qu'ils avaient fait, et le péril où ils étaient, il proposa que il les secourrait.

Le comte Guérin et ceux qui avec lui étaient, garnirent à ce point la forteresse de Châlons, pour ce que elle leur fût défense et refuge contre leurs ennemis, si mestier leur fût. Lothaire, qui ce sut, cuida là venir soudainement; mais il ne put à cette fois, et toute fois y vint-il à la parfin, assiégea le château de la cité, et ardit tout quanque il trouva dehors la forteresse. Grand assaut donnèrent ceux de dehors, et ceux de dedans grande défense; cinq jours dura l'assaut moult fort et moult aigre, et au dernier fut la cité rendue. De trop grande cruauté furent les vainqueurs; car ils robèrent premièrement les églises, et puis ravirent les richesses et les trésors de la ville, et au dernier boutèrent le feu partout, et ardirent les églises et toute la cité, fors tant seulement une petite église qui était fondée en l'honneur de saint Georges, qui échappa par miracle; car en ce point que toute la cité ardait, la flamme qui tout dévorait de toute part de la chapelle, prendre ne s'y put, ni nul mal ne lui fit. Ce ne fut pas de la volonté ni du commandement de Lothaire que la ville fut arse et détruite. Tant cria la chevalerie (l'armée) contre le comte Gotselme [1], contre le comte Sanila et contre Madalelme, qu'ils eurent les chefs tranchés; et Gerberge [2], qui était fille du comte Guillaume, fut noyée comme sorcière et enchanteresse. La raison pourquoi les autres furent décollés, ne savons pas; car l'histoire s'en tait à tant.

1. Frère du duc Bernard.
2. Sœur de Bernard.

Endementre que ces choses advinrent, l'empereur et son fils Louis s'en allèrent en la cité de Langres; là leur furent ces nouvelles premièrement contées, qui moult les firent tristes et dolents. Et Lothaire, qui ainsi eut exploité comme vous avez ouï, se partit de Châlons, et par la cité d'Autun s'en alla droit à Orléans; de la mut, et s'en alla dans le pays du Mans en une ville qui a nom Laval. L'empereur et Louis son fils le suivirent à grand ost, et quand Lothaire, qui jà avait reçu les siens, qui de Normandie s'étaient à lui enfuis, sut que son père le suivait, il fit tendre ses herberges assez près de l'ost de l'empereur; en ce point demeurèrent quatre jours pour messagers qui allaient des uns aux autres. Et la quarte nuit, Lothaire fit déloger son ost et s'en commença à aller toujours avant. Et l'empereur ralla encontre lui par une adresse jusques à tant qu'il vint au fleuve de Loire près du château de Blois; là endroit où une petite eau qui a nom Csise chaït en Loire, les herberges tendirent d'une part et d'autre. En ce point vint Pépin à son père, et amena grande gent; et quand Lothaire sut ce, et qu'il vit qu'il ne pourrait durer, il vint humblement à son père; et le père, qui doux et débonnaire fut, ne lui fit autre mal, fors qu'il le châtia et reprit de parole; les serments prit de lui et de ses barons et telle sûreté comme il voulut; et puis le renvoya en Italie. Et pour esquiver les périls qui pourraient advenir, fit-il fermer et garder les détroits des montagnes et des chemins de Lombardie, que nul ne pût passer sans le congé de ceux qui les gardaient. Après s'en alla à Orléans; son fils Louis mena avec lui; là lui donna congé de retourner à lui et aux autres; d'illuec s'en retourna à Paris.

§ 22. — ASSEMBLÉE D'ATTIGNY. PUNITION DE QUELQUES-UNS DES REBELLES. RÉCONCILIATION SOLENNELLE DE L'EMPEREUR AVEC L'ÉGLISE A THIONVILLE (835).

Entour la fête de saint Martin il tint parlement au palais d'Attigny; là ordonna comment aucunes mauvaises accoutumances des églises et des choses communes fussent amendées; pour ce manda à son fils Pépin que toutes les choses qui en sa terre avaient été tollues aux églises, et que lui et ses devanciers avaient données, fussent rendues et rétablies sans demeure. Ses messagers envoya par les cités et par les abbayes et commanda que l'état de sainte Eglise, qui jà était comme déchue, fut réformé; et puis commanda aux messagers qu'ils cerchassent les contrées pour les larrons et pour les robeurs qui à ce temps faisaient moult de maux; et quand mestier leur serait, qu'ils appelassent en leur aide les princes et les comtes du pays, et les hommes des évêques et des abbayes, pour prendre et pour châtier les malfaiteurs, et puis repairassent à lui pour renuncier ce que ils auraient fait de cette besogne à Worms, où il devait tenir parlement à l'issue de l'hiver.

Grande partie de cette saison demeura l'empereur à Aix-la-Chapelle; devant la Nativité s'en partit, et s'en alla à Thionville, et d'illuec à Metz. Là célébra la solennité de Noël avec Drogon, l'évêque de la cité qui était son frère; de là se partit et celébra la purification de Notre-Dame à Thionville; là assembla parlement des barons, ainsi comme il avait ordonné avant. En cette assemblée fit sa complainte devant tous les princes des évêques qui avaient été contre lui et qui étaient cause de sa déposition et de sa honte; mais

aucuns s'en étaient fuis en Lombardie, et aucuns, tant fussent-ils semons, ne voulurent ou n'osèrent avant venir. De tous ceux que l'empereur accusait, n'y en eut qu'un seul qui avait nom Ebbon[1]; contraint fut à rendre raison de la cause de son meffait; si se complaignait moult durement de ce que l'on s'en prenait à lui tant seulement de ce dont les autres devaient aussi être encorpés, et en présence de qui la chose avait été faite. A la parfin quand la chose lui tourna à ennui, il confessa tout pleinement sa corpe par le conseil d'aucuns des évêques, et confirma par sa parole même qu'il n'était mais digne d'être ni évêque ni prêtre, et jura-t-il même qu'il devait être déposé d'offices et de bénéfices; et puis bailla à l'empereur le libelle de telle sentence par les évêques mêmes. Après ce, Agobard[2], l'archevêque de Lyon, fut déposé

1. Ebbon, archevêque de Rheims, avait été l'un des adversaires les plus acharnés de l'empereur. C'est lui qui, à Compiègne, avait dressé la liste des crimes imaginaires de Louis et qui lui avait imposé une pénitence publique à Saint-Médard de Soissons. Lothaire l'avait récompensé de ses services en lui donnant l'abbaye de Saint-Vaast.

2. L'archevêque de Lyon Agobard était un des personnages les plus compromis dans la lutte des fils de l'empereur contre leur père. Au commencement des hostilités il avait écrit à Louis le pieux deux lettres : la première touchant la comparaison des deux gouvernements, ecclésiastique et politique, et dans laquelle il justifiait l'intervention du pape Grégoire IV; la seconde relative au partage de l'empire entre les fils de Louis et dans laquelle il prenait très vivement fait et cause pour Lothaire. Plus tard il fut l'auteur d'une formule d'assentiment à la déposition de l'empereur, qui fut remise à Lothaire dans l'assemblée de Compiègne, et

de l'archevêché, pour ce qu'il avait été semons par trois fois, ni pas n'était avant venu ; tous les autres évêques parconiers de ce cas s'en étaient fuis en Italie.

Le dimanche après, qui fut le dimanche devant la quarantaine, l'empereur et tous les peuples qui à ce parlement avaient été vinrent à Metz. Tandis que l'on chantait la grande messe, l'empereur vint devant le maître autel de l'église, et fit lire sur son chef sept oraisons à sept archevêques en réconciliation de lui à sainte Eglise ; car ce ne lui suffisait pas, ce lui semblait, s'il n'était réconcilié et rétabli selon la manière dont il avait été déposé. Moult en fut le peuple liès, et rendirent tous grâces à Notre Seigneur, quand ils virent qu'il fut pleinement rétabli en l'empire. Après ce retourna l'empereur et le peuple à Thionville ; et le dimanche après, qui fut le premier de la quarantaine, donna congé à chacun de retourner en sa contrée ; mais il ne se mut de sa ville jusques à la fin de carême. A Metz fit la solennité de la résurrection; après la Pentecôte alla tenir général parlement en la cité de Worms. A cette assemblée furent ses deux fils Pépin et Louis; lors n'entrelaissa pas l'empereur qu'il ne pensât au profit de la chose commune selon sa coutume; car il fit avant venir les messagers qu'il avait envoyés par tout le royaume, et s'enquit diligemment à chacun comment il avait exploité; et quand il sut que aucuns de ses comtes avaient été lâches et pa-

d'une apologie des fils rebelles. On voit qu'il avait tout fait pour encourir la disgrâce de Louis. Il devait néanmoins se réconcilier avec lui. On peut lire les documents cités plus haut dans dom Bouquet, *Historiens de France*, VI, p. 366-367, 246 et 247.

resseux en leur terre garder, et en prendre vengeance des larrons et des malfaiteurs, il les damna de diverses sentances, et les punit de telles peines, comme ils avaient desservi par leur paresse. Et il releva et allégea les prud'hommes que ses fils avaient mal menés et grevés à tort, et blâma et reprit ses fils des griefs qu'ils faisaient à ceux qu'ils devaient garder; et leur défendit que plus ne le fissent, s'ils ne voulaient être inobédients à ses commandements; et s'ils le faisaient, il l'amenderait selon droit jugement. A tant finit le parlement; mais avant qu'il départit, en fit un autre crier après Pâques à Thionville. Après ces choses se tint pour hiverner à Aix-la-Chapelle; à son fils Lothaire manda qu'il lui envoyât aucuns de ses plus nobles hommes pour traiter d'amour et de concorde entre eux.

IV

LES DERNIÈRES ANNÉES DE LOUIS LE PIEUX. RÉVOLTE DE LOUIS LE GERMANIQUE

(835-840)

§ 1. — TENTATIVE DE RAPPROCHEMENT ENTRE JUDITH ET LOTHAIRE. MALADIE DE LOTHAIRE. MORT DE WALA.

L'impératrice Judith, qui bien voyait que l'empereur s'affaiblissait et envieillissait de plus en plus, se douta moult et s'apensa que s'il advenait qu'il mourût en tel point, que elle et Charlot son fils seraient en péril, s'il ne faisait tant vers l'un de ses frères, qu'il fût de son accord; de ce conseilla aux princes et aux conseils de l'empereur ; et ils lui louèrent que ce fût Lothaire ; car il leur semblait que ce lui fût plus profitable. A l'empereur prièrent qu'il envoyât là messagers de paix et d'amour, et qu'il le priât de cette chose ; et l'empereur qui toujours aima paix et concorde, non mie tant seulement de ses fils, mais des étrangers et de ses ennemis même, qui aucunes fois avaient juré sa mort, le fit volontiers.

Mais en ces entrefaites vinrent à cour les messa-

gers de son fils Lothaire, desquels Wala [1] était chef. L'empereur leur toucha la besogne devant dite; et quand elle fut accordée et affinée l'empereur voulut que lui et sa femme se réconciliassent d'abord avec Wala; car elle l'avait en sa male volonté pour aucunes raisons, dont l'histoire a devant parlé; et tout maintenant leur pardonna quanque ils avaient vers lui mépris; et manda à Lothaire son fils par ces messagers mêmes que il vînt à lui. Arrière retournèrent les messagers, et contèrent à Lothaire ce que son père lui mandait, que il vînt à lui; mais il ne put à cette fois pour une maladie qui le prit. Ne demeura pas puis moult longuement que Wala tomba malade et mourut. Lothaire longtemps languit de cette maladie; et l'empereur, qui par nature était piteux et compatissant, fut moult dolent, quand il sut que son fils était chu en langueur; il envoya là pour le visiter Huon son frère et le comte Algaire, et voulut savoir comment il était, et leur commanda qu'ils lui apportassent certaineté de son état, à l'exemple du roi David qui moult fut dolent de la mort d'Absalon son fils, qui tant lui avait fait de maux et de persécutions.

§ 2. — TROUBLES SUSCITÉS PAR LOTHAIRE EN ITALIE. MÉCONTENTEMENT DE L'EMPEREUR.

Quand Lothaire fut échappé de cette maladie, et qu'il fut du tout guéri, il fut conté à l'empereur qu'il

1. Wala, dans la guerre entre les hommes d'église et l'empereur, s'était séparé des séditieux et avait été chercher une retraite en Italie dans le monastère de Bobbio. Sa conduite le désignait naturellement comme médiateur.

avait rompu la paix et la concorde qu'il avait promises, et qu'il gâtait ja durement la terre de l'église de Saint-Pierre de Rome, et occiait les hommes que Pépin son aïeul et Charlemagne son père et lui-même avaient reçus en garde. De ces nouvelles fut l'empereur si durement ému et courroucé, qu'il envoya tantôt ses messagers. A son fils manda en admonestant qu'il ne fît ni ne souffrît à faire si grande déloyauté, et s'il lui souvenait que quand il lui bailla à gouverner le royaume d'Italie, qu'il lui livra la cure de l'église; et il la reçut en telle manière qu'il la garderait et défendrait vers tous adversaires; et toutes ces convenances confirma-t-il par son serment; et bien sut-il que si il le brisait, il courroucerait Dieu et en serait jugé au grand jugement. Après ce lui manda que il fît appareiller les trépas, et garnir de quanque mestier serait jusques à Rome; car il y béait à aller pour visiter l'apôtre; et sans faille il y fût mu. Mais les Normands, qui soudainement s'abattirent en Frise, le détournèrent de cette voie. Car il convint que lui-même y allât à grant ost; mais il envoya tandis messagers à Lothaire; l'abbé Foulques et un autre abbé qui avait nom Rainbaut, et le comte Richard; et leur commanda que le comte Richard et l'abbé Foulques lui rapportassent la réponse de Lothaire; et que l'abbé Rainbaut s'en allât tout outre jusques à Rome pour quérir conseil d'aucuns cas de l'apôtre Grégoire et pour lui faire savoir la volonté de l'empereur d'aucunes besognes. Au mandement de l'empereur répondit Lothaire que volontiers ferait rendre les choses qui avaient été tollues à aucunes églises de Lombardie; mais le commandement qu'il lui faisait d'aucunes autres choses, ne pourrait-il garder ni accomplir. A tant s'en partirent les

messagers, et retournèrent à l'empereur, qui ja était retourné lui et son ost de Frise, et avait chassé les Normands de la terre. En son palais de Francfort le trouvèrent; là était demeuré en déduit de bois tout le mois de septembre.

Après cette saison s'en alla pour hiverner à Aix-la-Chapelle, et l'abbé Rainbaut, qui était allé jusques à Rome, si comme il lui fut commandé, trouva l'apôtre Grégoire malade de flux de sang ; jaçoit que il le lâchât aucunes fois par ailleurs, il le rendait comme continuellement parmi les narines; mais il fut très liès de la venue du messager de l'empereur, et dit qu'il avait aussi comme tout oublié sa maladie; avec soi le fit manger et lui donna riches dons; au départir envoya avec lui deux siens messagers, qui tous deux étaient évêques; ils avaient nom l'un Georges et l'autre Pierre. Lothaire, qui sut bien que l'apôtre envoyait messagers à l'empereur, envoya en la cité de Bologne Léon qui au temps de lors tenait grand lieu en sa cour; il trouva les deux messagers de l'apôtre, durement les espoanta et leur commanda qu'ils n'ississent de la cité. Et quand l'abbé Raimbaut, qui messager était de l'empereur, vit ce, il prit tout coiement la lettre que l'apôtre envoyait à l'empereur, et la bailla à un sien serjant, qui la porta jusques outre les monts en habit d'un pauvre mendiant; de la cité se partit et retourna à l'empereur.

§ 3. — ÉPIDÉMIE QUI FRAPPE QUELQUES-UNS DES PARTISANS DE LOTHAIRE.

En ce temps advint une mortalité et une pestilence ès barons et au peuple, qui de France s'en étaient

allés avec Lothaire, si grande qu'elle est merveilleuse et à conter et à ouïr; car en si peu de temps comme il y a des kalendes de septembre jusques à la Saint-Martin, moururent tous ceux qui ci sont nommés : Acelin évêque d'Amiens, Elysée évêque de Troyes, Wala abbé de Corbie, Hue, Lambert, Godefroy, et les fils de Godferoy, Agimbert comte du Perche, Bulgare et Richard; ce Richard échappa premièrement, mais il rechaït puis et mourut. Tous ceux-ci étaient de si grande affaire et si sages, que l'on disait que France était demeurée veuve et orpheline de sens, de noblesse et de force, puisque ceux-ci s'en étaient partis. Mais après la mort de tous ces nobles hommes notre Sire montra bien combien ce est glorieuse chose et profitable de garder les commandements, que lui-même dit de sa bouche; car il dit : Que le sage ne se doit pas glorifier en son sens, ni le fort en sa force, ni le riche en sa richesse. Mais quel est celui qui ne se doit merveiller du fin cœur et de la bonne volonté de l'empereur, et comme saintement et dignement notre Sire le gouverna tous les jours de sa vie? Car quand il eut ouï les nouvelles de la mort de ces nobles hommes, qui par haine de lui l'avaient guerpi, et s'en étaient allé à Lothaire son fils, il ne s'en réjouit oncques en son cœur, ni ne s'eslécha de la mort de ses ennemis; ains commença à pleurer, et à battre sa corpe, et à prier à Notre Seigneur qu'il leur pardonnât leurs péchés. En ce temps se révoltèrent les Bretons derechef; mais aussi légèrement furent-ils châtiés et abattus, comme l'empereur mit son espérance en Celui à qui l'on dit : Beau Sire Dieu, tu as pouvoir, quand tu veux.

§ 4. — ASSEMBLÉES D'AIX-LA-CHAPELLE ET DE STRAMAC (835-836).

En ce temps, droit entour la Chandeleur, l'empereur assembla grand parlement à Aix-la-Chapelle et mêmement d'évêques. Là fut ordonné de l'état des églises, et fut faite complainte des rapines et des griefs que Pépin et les siens avaient faits aux Eglises. Pour ce fut ordonné que Pépin et sa gent fussent admonestés comme à grand péril de leurs âmes ils avaient tollu et ravi les choses des églises. Ainsi tint cette admonition bonne fin; car Pépin et sa gent reçurent débonnairement l'admonestement de l'empereur et des saints Pères; il obéit volontiers à son père; car il rendit aux églises leurs biens et leurs possessions, et confirma la restitution par son sceau; et voulut que sa gent se tînt désormais en paix de telle rapine.

Après ce parlement l'empereur fit assembler un autre au temps d'été en la contrée de Lyon, en un lieu qui est appelé Stramac. A ce parlement vinrent ses deux fils Pépin et Louis; Lothaire le troisième n'y fut pas; car il était encore trop faible après sa maladie. En ce parlement furent débattues les causes des églises de l'archevêché de Lyon et de Vienne, qui étaient vagues et sans pasteurs; car les évêques qui étaient semons au parlement, s'en étaient détournés, ainsi comme l'évêque Agobart et Bernard l'archevêque de Vienne. Ce Bernard y vint toutefois; mais il s'en renfuit tantôt; et ne fut pas parfaite cette besogne, parce que le prélat n'était pas présent. En ce parlement refut aussi plaidée et débattue la cause des Gothiens, qui étaient divisés en deux partis; car

les uns soutenaient le parti de Bernard et les autres le parti de Béranger, le fils du comte Huraine; mais cette cause fut déterminée par une aventure qui advint; car ce Béranger mourut, et la seigneurie et le pouvoir demeurèrent à Bernard.

§ 5. — APPARITION D'UNE COMÈTE (837).

Après ce parlement se départirent tous et l'empereur donna congé à ses fils; en chasses de bois se déporta tous le mois de septembre. Vers la Saint-Martin se traist à Aix-la-Chapelle pour hiverner; tout cet hiver y demeura, et y célébra la solennité de Noël et de Pâques. Lors apparut au ciel un signe épouvantable que l'on appelle l'étoile comète, dont disent les astronomes qu'elle signifie mort de prince. L'empereur, qui volontiers étudiait en telle chose, l'aperçut le premier; tantôt il fit devant soi venir deux clercs qui de cet art savaient, et leur demanda ce qu'il leur semblait de ce signe. L'un de ces deux clercs fut celui même qui cette histoire écrivit [1], si comme il dit là endroit. Lors lui dit le clerc qu'il attendît la réponse de ce qu'il demandait jusques au lendemain qu'il aurait mieux éprouvé l'étoile, et connu la signification; et l'empereur cuida, si comme il était vrai, qu'il ne le disait fors pour passer et pour ce que il avait peur que il ne fût contraint à répondre telle chose que l'empereur fût courroucé. Lors lui dit : Va tantôt sur les murs delez ce palais, et me sache à dire la vérité de ce que tu auras vu; car je sais bien que c'est le signe et l'étoile dont nous avons aucunes fois parlé.

1. C'est cette particularité qui a fait donner le nom d'*Astronome* au biographe de Louis le Pieux.

8



Va doncques, et sache m'en à dire ce qu'il t'en semblera. Lors lui répondit le clerc, quand il eut vu l'étoile; aucunes choses dit et d'aucunes se tut. Et l'empereur, qui bien s'en aperçut, lui dit lors : « Une autre chose y a dont tu ne parles mie; car je sais bien que ce signe signifie mort de prince et mutation de règne. » Et le clerc lui mit avant l'autorité du prophète pour l'apaiser, qui dit ainsi : « N'aie peur des signes du ciel qui épouvantent les gens. » Et l'empereur répondit par grand sens et par grande fermeté de cœur et de foi : « Nous ne devons, dit-il, rien redouter fors Celui qui créa les étoiles et nous-mêmes; et nous ne pouvons pas assez louer ni merveiller sa débonnaireté qui nous daigne admonester par tels signes, que nous, qui sommes pécheurs et sans repentance, nous retraïons de nos péchés. Et pour ce que ce signe touche moi et tous les autres, chacun se devrait efforcer d'amender sa vie, que nos péchés ne nous tollent à avoir sa grâce et sa miséricorde. » Quand il eut ce dit, il demanda le vin, but et puis tous les autres; presque toute cette nuit veilla en prières et en oraisons; au matin appela les ministres du palais, et commanda que l'on donnât aumône aux pauvres largement, aux moines, aux chanoines et aux autres gens de religion; messes fit chanter à tant de prêtres que l'on put trouver; il ne redoutait pas tant de lui comme de l'état de sainte Eglise qu'il avait à garder.

§ 6. — L'EMPEREUR ASSIGNE A SON FILS CHARLES UNE PARTIE DE L'EMPIRE ET LE COURONNE.

Après ces choses s'en alla chasser en la forêt des Ardennes; et ainsi, comme l'on disait, toutes les

choses qu'il voulut ordonner et faire en ce temps lui vinrent à bonne fin. Il fut ensuite à Aix-la-Chapelle; là donna à l'instigation de l'impératrice une partie de l'empire à Charles son fils en la présence des ministres du palais et des comtes palatins, qui là furent assemblés. De ce furent moult courroucés les autres frères, quand ils le surent; pour ce firent parlement ensemble; mais quand ils virent qu'ils ne le pouvaient pas bien contredire, ils feignirent et souffrirent à temps ce que le père avait ordonné. Ainsi demeura l'empereur tout cet été; quand ce vint vers le septembre, il assembla parlement en la ville de Kiersy; là vint son fils Louis du royaume d'Aquitaine, et fut présent à cette assemblée. Avant que le parlement se départit, l'empereur fit chevalier Charles son fils, et le couronna, et le vêtit de royaux garniments, et lui donna Neustrie [1], que Charlemagne, son aïeul, avait tenue. Tant comme il put, s'efforça de garder la paix entre ses fils. Après donna congé à Louis de retourner en Aquitaine, et envoya Charles en la partie qu'il lui avait donnée. Mais avant qu'il se partît du père, les barons de Neustrie, qui là étaient présents, lui firent fête et hommage : et ceux qui n'étaient pas là lui firent puis autant quand il fut retourné en son royaume.

§ 7. — RÉCONCILIATION DE LOTHAIRE ET DE CHARLES. NOUVEAU PARTAGE (838).

En ce temps vinrent à la cour presque tous les plus nobles de Septimanie; tous se plaignirent de Bernard, le duc de cette partie, et disaient qu'il tollait aux

1. Avec la Bourgogne.

hommes et aux églises leur bien sans raison tout à sa volonté; pour ce requéraient à l'empereur qu'il les reçût en sa garde, et après y envoyât tels qui fussent si forts et si sages qu'ils rétablissent les choses tollues au peuple et aux églises, et fissent tenir et garder les anciennes lois du pays. Volontiers s'accorda l'empereur à cette requête; pour cette besogne furent élus le comte Donez et le comte Boniface et l'abbé de Flavigny. A tant se partit de là l'empereur, et s'en alla chasser en bois vers le septembre comme il avait accoutumé; vers l'hiver se retraist à Aix-la-Chapelle. Quand le fort hiver fut trépassé, droit ès kalendes de janvier, l'étoile comète apparut au signe du Scorpion, et en peu de temps après, mourut Pépin, un des fils de l'empereur.

L'impératrice Judith ne mit pas en oubli la besogne qu'elle avait devant commencée; car comme nous avons ja dit, elle s'était conseillée au conseil du palais, comment elle aurait en son aide un des fils à l'empereur après la mort du père. Derechef s'en alla aux barons, et leur pria de cette besogne; et ils prièrent l'empereur qu'il envoyât à Lothaire et lui mandât qu'il vînt à lui par telle condition que s'il voulait aimer et garder Charles son fils, sut-il certainement qu'il lui pardonnerait bonnement quanque il avait oncques vers lui meffait, et qu'il lui donnerait encore la moitié de l'empire fors Bavière tant seulement. Cette chose plut à Lothaire et à sa gent; à la Pâques vint au père en la cité de Worms. Le père le reçut liéement lui et sa gent; largemeut leur fut livré et administré quanque mestier leur fut. L'empereur lui dit qu'il lui tiendrait volontiers ce qu'il lui avait promis, et que dans trois jours serait conseillé et avisé lui et sa gent comment l'empire serait parti et

divisé; en telle manière toutefois que lui et Charles auraient l'avantage de prendre avant à leur choix. Lothaire eut conseil qu'il s'accorderait à ce, mais que l'empereur divisât l'empire à sa volonté; mais toutefois disait bien que ce partage ne pouvait également être fait, parce que l'on ne savait pas les lieux ni les régions. Lors départit l'empereur tout l'empire au mieux et au plus justement qu'il pût en deux parties, fors le royaume de Bavière qu'il avait donné à Louis son autre fils; il appela les barons et le peuple; à Lothaire donna tout le royaume d'Ostrasie, si comme il se comporte jusques au fleuve de Meuse; et l'autre partie deçà devers occident donna à Charles, son moins né fils; et confirma ce partage par sa parole devant les barons et devant tout le peuple. Si ès était de ces choses qu'il avait ainsi ordonnées, qu'il rendait grâces à notre Seigneur, et admonestait ses fils qu'ils s'entre-aimassent entièrement et gardassent l'un l'autre; et pria Lothaire et lui commanda qu'il eût grande cure de son frère et se souvînt qu'il était son père adoptif; et à Charles commanda que il lui portât honneur comme à son père spirituel et comme à son aîné frère. Quand le père, qui toujours aima paix, eut ainsi mis concorde entre les frères et entre leurs barons à son pouvoir, il donna congé à Lothaire de retourner en Italie; mais avant lui donna grands dons et sa bénédiction et l'admonesta qu'il gardât sa loyauté et tout ce que il avait promis; tout cet hiver demeura à Aix-la-Chapelle, et célébra la Nativité et la Résurrection, avant que il s'en partît.

§ 8. — PREMIÈRE RÉVOLTE DE LOUIS.

Louis le roi de Bavière moult porta grief ce partage, rassembla son ost et saisit toute la terre delà le Rhin. L'empereur, qui ouït ces nouvelles, le souffrit jusques après la Pâques ; tantôt après la fête émut son ost, et trépassa le Rhin et la cité de Mayence, et alla jusques à Tribur; là demeura un peu pour cueillir et pour attendre son ost. Lors s'en partit et vint jusques en la cité de Bodome; là vint à lui son fils humblement, quelque grief qu'il en eût; le père le blâma et reprit de paroles, et lui reconnut qu'il avait mal fait, et promit qu'il amenderait tout. Et le père, qui fut toujours doux et débonnaire, lui pardonna tantôt, avant le châtia et reprit de dures paroles, si comme il avait desservi et après le blandit et assouagea par douces paroles; à tant lui donna congé de retourner en Bavière : et l'empereur se mit au retour, passa le Rhin, et entra en Ardennes pour chasser, comme il avait accoutumé en cette saison.

§ 9. — PLAINTES DES HABITANTS DE L'AQUITAINE. ASSEMBLÉE DE CHALONS. VOYAGE DE L'EMPEREUR EN AUVERGNE (839).

Encore se déportait l'empereur en chasse et en gibier, quand il ouït certaines nouvelles du royaume d'Aquitaine, qui à lui venaient par messagers, et affirmaient (ce qui était vrai) qu'une partie des plus nobles hommes de la terre attendaient son ordonnance et sa sentence du royaume d'Aquitaine, et les autres étaient moult courroucés de ce qu'ils avaient ouï dire qu'il avait donné son royaume à

Charles, son moins né fils. Et pour cette besogne vint à lui Ebroïn l'évêque de Poitiers et lui dit que lui et autres des plus grands hommes d'Aquitaine attendaient à ouïr sa volonté, et étaient tous prêts d'accomplir son commandement, et qu'étaient en cette volonté et en cette ordonnance les plus grands du pays, comme lui-même et le comte Renalz, le comte Girard qui était gendre de Pépin, le comte Raothaire, et mains autres qui étaient de leur volonté. Mais l'autre partie du peuple, et Emenus [1] le plus grand et le chevetain d'eux tous n'étaient pas de cette volonté; ains avaient pris l'enfant Pépin son neveu, pour ce qu'il devait être droit hoir du royaume; et s'en allaient parmi la terre, et mettaient toute leur cure en faire toutes et rapines. Et pour ce l'évêque Ebroïn priait l'empereur pour Dieu qu'il mît hâtif conseil en cette besogne, et vînt tôt au pays, et ordonnât du royaume à sa volonté, avant que cette pestilence fût plus multipliée.

L'empereur regracia moult l'évêque Ebroïn pour sa bonne volonté et pour sa loyauté, et tous les autres aussi qui se tenaient à son accord; arrière le renvoya et manda sa volonté par lui-même à ceux de qui il se fiait au pays, et manda à aucuns qu'ils fussent à lui à Chalons en Bourgogne au mois de septembre; car il se proposait de faire là parlement. Si ne doit-on pas cuider que l'empereur eût courage de déshériter l'enfant Pépin son neveu; mais il voulait mettre conseil en sa besogne, et châtier et restreindre la légèreté de la gent du pays; car il connaissait leurs manières et leur déloyauté, comme celui qui au pays avait été nourri et savait que c'étaient gens où il

1. Comte de Poitiers.

n'avait pas l'espérance de sureté. Et pour ce qu'ils pussent corrompre et convertir à leurs mauvaises mœurs Pépin son frère, le père de l'enfant, chassèrent-ils au commencement hors du royaume ceux que lui-même avait envoyés là pour le garder et enseigner aussi comme ils avaient été baillés à lui-même au temps de Charles son père ; et quand ils les eurent hors boutés, s'abandonnèrent à faire leurs grandes déloyautés parmi le royaume, toutes, rapines, homicides, si comme il est encore apparent, et comme ceux-là savent qui encore sont vivants. En toutes manières voulait que l'enfant fût saintement et honnêtement nourri et enseigné, afin qu'il pût profiter et à soi et aux autres. Il se souvenait de celui qui ne voulait pas donner terres à ses fils tant comme il était jeune ; et qui, quand l'on en parlait, s'excusait de telle manière : « Je ne suis pas mû par envie contre mes enfants que j'ai engendrés de moi, que je ne veuille qu'ils soient à grand honneur ; mais pour ce que je sais bien que l'on admoneste légèrement si jeunes gens à faire cruauté, et qu'eux, qui sont jeunes et volontifs, s'y accordent assez légèrement. »

Vers le mois de septembre s'en alla l'empereur à Chalons ; là assembla parlement, comme il avait ordonné. Là fut traité des besognes du royaume, de sainte Eglise, et des besognes communes et privées ; après ce entendit à ordonner de l'état du royaume d'Aquitaine. De la cité de Châlons se partit ; était lors avec l'empereur Judith et Charles son fils et grande compagnie des princes et du peuple ; le fleuve de Loire trépassa et s'en alla à Clermont en Auvergne. Là lui furent au devant ses amis et ceux qui loyauté lui portaient ; liéement et débonnairement les reçut et puis voulut qu'ils fissent serment de

féauté à Charles son fils; aucuns de ceux qui pas ne voulaient pleinement obéir fit prendre pour ce mêmement qu'ils ne voulaient avant venir, ains allaient entour sa route espiant, et faisant et toutes et larcins, quand ils pouvaient; juger les fit et justicier selon les lois. Tant demeura au pays pour ordonner les besognes du royaume, que la Noël approcha; la fête fit en la cité de Poitiers.

§ 10. — RÉVOLTE DE LOUIS.

Là même vint à lui un messager qui lui apporta nouvelle que son fils Louis avait assemblé les Saxons et les Thuringiens, et qu'il était entré moult efforciement en Allemagne. De cette nouvelle fut si durement troublé qu'il en conçut en soi une grande maladie; car il était de grand âge et de flegmatique complexion, qui plus abonde en hiver que en été; avait en outre infirmités dedans le cœur, et la douleur des nouvelles qui moult le tourmentèrent, jaçoit qu'il fut débonnaire outre manière d'homme; mais le grand cœur de lui, qui oncques ne fut brisé par nulle adversité, et ce qu'il voyait sainte Eglise troublée, et le peuple chrétien en persécution, le fit fort à souffrir toutes adversités pour l'amour de Notre Seigneur.

Quand ce vint vers le carême que les saints jeûnes durent commencer, il appareilla son ost pour ostoier en Allemagne contre son fils; ce qui lui grevait plus c'est qu'il soulait tout ce saint temps dépendre en matines, en jeûnes, en oraison et en aumônes; et il lui convenait ostoier et chevaucher à armes par le pays, ni ne voulait avoir un seul jour de repos pour la cure qu'il avait de ramener sainte Eglise à paix et à con-

corde; car il faisait à l'exemple du bon pasteur, qui pas ne douta à abandonner son corps à martyre pour la délivrance de ses ouailles. Dont on ne doit pas douter qu'il n'ait les mérites reçu, quand le Souverain des pasteurs promet grand loier à ceux qui ainsi travaillent pour l'amour de lui. A Aix-la-Chapelle vint à grand travail de son corps, mêmement pour la maladie qu'il sentait; droit en la solennité de Pâques vint là. Après la fête se mut en voie pour accomplir la besogne pour quoi il était mû; trépassa le Rhin et s'en alla en Thuringe, où il avait entendu que Louis était ; mais quand il sut que son père venait sur lui si efforciement, il ne l'osa attendre, ains se mit à la fuite par Esclavonie et par là retourna en Bavière. Et l'empereur assembla parlement en la cité de Worms; il envoya endementres en Italie à son fils Lothaire, et lui manda qu'il vînt à ce parlement pour traiter et de ce et d'autres choses. Charles son fils et l'impératrice étaient demeurés en France, et conversaient adoncques au royaume d'Aquitaine.

§ 11. — MALADIE DE L'EMPEREUR DANS L'ILE D'INGELHEIM PRÈS DE MAYENCE.

Droit en ce temps fut éclipse de soleil complète, et telle qu'en l'éclipse et la nuit il n'y avait pas de différence; et jaçoit que ce fût selon nature, si eut-il fin triste et douloureuse; car il fut par là signifié que cette grande lumière, qui luisait au monde sur le candélabre, se devait départir et laisser le monde en ténèbres et en tribulations. Car il commença lors à affaiblir, et à perdre du tout le boire et le manger; et puis à sangloter et à soupirer et à

défaillir du tout; et quand il se sentit en si faible point, il commanda qu'on lui tendît son pavillon en une île delez la cité de Mayence. Lors fut si défaillant de tous membres, qu'il accoucha du tout au lit.

Qui pourrait raconter la cure qu'il avait de sainte Eglise, et la joie qu'il avait, quand il la voyait en bon état; la douleur aussi et la compassion qu'il avait de la tribulation? Qui pourrait nombrer les larmes qu'il répandit en priant Notre-Seigneur pour le confort de sainte Eglise? Il ne se dolait pas pour ce qu'il se trépassait de ce siècle, mais pour les tribulations qu'il sentait qui étaient à venir après sa mort, et disait en complaignant : « Là! pourquoi est ma vie finie en telle tribulation et en telle persécution de paix et de concorde? » Là étaient présents maints vaillants prélats pour le réconforter et mains autres serjants de notre seigneur; entre les autres étaient Hetti, archevêque de Trêves, Otgaire, archevêque de Mayence, et Drogon son frère, évêque de Metz, archichapelain du palais; et de tant comme il était plus son prochain, de tant se fiait-il plus en lui. C'était celui-ci à qui il se confessait chaque jour, et par qui il offrait à Dieu le sacrifice d'un vrai cœur contrit. Par quarante jours ne prit oncques autre viande que le corps de son Sauveur en regraciant, et en louant la justice de notre Seigneur et en disant : « Sire Dieu, tu es juge droiturier; car pour ce que je ne jeûnai pas la quarantaine, je te rends orendroit ce jeûne contraint et efforcié. »

§ 12. — L'EMPEREUR DISTRIBUE TOUS SES JOYAUX AUX ÉGLISES; IL DONNE SA COURONNE ET SON ÉPÉE A LOTHAIRE POUR QU'IL PROTÈGE SON FILS CHARLES. SES PLAINTES SUR SON FILS LOUIS.

Lors commanda à Drogon son frère, l'évêque de Metz, que il fît venir devant lui tous les chambellans du palais et les ministres, et voulut que tous ses joyaux et ses meubles, en quelque chose que ce fût, fussent écrits, fût en or, fût en couronnes, ou en pierres, ou en armes, en livres, en vaisselle, en draps de soie, ou en ornements d'église. Pour ce le faisait que il voulait savoir ce qu'il pourrait donner aux églises, aux pauvres, et aux ministres du palais, et au denier qu'il pourrait laisser à ses deux fils Lothaire et Charles. A Lothaire donna sa couronne et son épée par telle condition qu'il portât foi et loyauté à sa femme Judith et à Charles son frère, et qu'il lui laissât en paix sa partie du royaume telle comme il lui avait donnée devant les barons du palais, si comme lui-même était tenu à tenir et à garant par son serment.

Après qu'il eut ainsi ordonné de toutes ces choses, il rendit grâces à Dieu de ce que rien propre ne lui demeurait; son frère l'évêque Drogon et les autres prélats qui présents étaient, regraciaient Dieu de ce qu'ils voyaient la fin du saint empereur et en telle dévotion et en telle persévérance et sacrifier à Dieu en vraie patience les tribulations de ce siècle. Si devait bien avoir telle fin; car il avait toujours mené une vie ornée de vertus. Mais une chose y avait, qui un petit troublait leur joie. Car ils redoutaient qu'il ne voulût apaiser son cœur vers Louis son fils, qui tant

de tribulation lui avait fait; car ils savaient bien qu'il l'avait tantes fois courroucé, et mêmement en la fin de sa vie, qu'il en avait grande ire et grande douleur au cœur. Toutefois se fièrent tant de la patience de son cœur, qui oncques pour nulle adversité n'avait été brisé, qu'ils essayèrent légèrement sa pensée par l'évêque Drogon son frère, qu'il ne voulait refuser de nulle chose qu'il voulût. Et quand l'évêque Drogon lui eut ramentu son fils, il montra premièrement par semblant l'amertume et la douleur qu'il avait au cœur; mais après quand il fut revenu petit et petit à sa pensée, et qu'il se fut efforcé de parler tant comme il pût, il commença à nombrer et à raconter les angoisses et les maux qu'il avait faits, et puis les mérites qu'il avait desservis en faisant telles choses contre nature et contre le commandement de notre Seigneur :

« Mais pour ce, dit-il, qu'il ne peut à moi venir pour faire satisfaction, au témoignage de Dieu et de vous qui ci êtes présents, je lui pardonne tout quanque il m'a meffait; mais à vous, dit-il, appartient de lui admonester, que si je lui pardonne ce que il a tantes fois vers moi mépris, toutes fois n'oublie-t-il pas les travaux et les griefs qu'il m'a faits, mêmement en la fin de ma vie, qui m'ont mené à la mort; et si n'oublie-t-il pas aussi qu'il a petit prisé et mis en dépit les commandements de notre Seigneur qui commandent que l'on porte honneur à son père et à sa mère. »

§ 13. — MORT DE LOUIS LE DÉBONNAIRE. SON CORPS EST PORTÉ EN L'ÉGLISE DE SAINT-ARNOUL, A METZ (840).

Après ces paroles commanda que l'on chantât vigiles devant lui; il était samedi à soir; et puis com-

manda qu'on le signât du signe de la sainte croix; lui-même prit la croix, et fit signe sur son front et sur son piz; et quand il était las, il faisait signe à l'évêque Drogon son frère qu'il le signât. Toute cette nuit demeura ainsi si faible que nulle vertu corporelle n'était en lui; mais toujours avait pensée sobre et atemprée et certaine mémoire de sens naturel. Au dimanche matin commanda que l'on appareillât pour chanter messe, et voulut que l'évêque Drogon son frère la chantât; après la messe reçut son Sauveur, et en calice un petit de son précieux sang; lors pria son frère et tous les autres qui là étaient qu'ils allassent manger et dit qu'il attendrait bien qu'ils fussent revenus. Après quand ils eurent mangé et qu'ils furent devant lui, et qu'il sentit que l'heure de son trépassement approchait, il joignit le pouce au doigt et fit signe à Drogon son frère qu'il s'approchât de lui; car il faisait adès ainsi quand il le voulait appeler. Quand lui et tous les autres prélats se furent approchés de lui, il leur requit par signes et par paroles, telles comme il put, qu'ils lui donnassent leur bénédiction. Quand ce vint à cette heure que l'âme dut partir du corps, il tourna sa face à senestre partie, et à toute la force qu'il pût en soi trouver par manière de grande indignation dit: « Huz, Huz », qui veut autant à dire comme « Hors, Hors, » dont il appert qu'il vit le diable en cette heure, de laquelle compagnie il n'eut oncques que faire, ni mort ni vif. Après ce retourna sa face à dextre partie, et puis leva les yeux vers le ciel; et de tant comme il regardait plus horriblement à la senestre partie, de tant regardait-il à dextre plus liéement, en telle manière que entre lui et un homme qui rit n'avait point de différence.

En telle manière trépassa de cette mortelle vie en

la joie de paradis, si comme l'on croit certainement;



Louis le Débonnaire.
(Statue anciennement placée sur le tombeau de cet empereur à Saint-Arnoul de Metz.)

car aussi comme un sage maître a dit : « Celui ne peut

mauvaisement mourir, qui toujours a bien vécu. » Le jour de son trépassement fut en la 2e kal. de juillet; le temps de sa vie 64 ans, le temps du royaume d'Aquitaine 37 ans, le temps de son empire 27 ans, le temps de l'Incarnation 840.

Quand il fut trépassé, Drogon son frère, l'évêque de Metz, et les autres prélats et les abbés, les comtes et barons qui là étaient présents prirent le corps et le firent porter à Metz à grande procession du clergé du peuple; son frère en l'église Saint-Arnoul le fit enterrer honorablement avec sa mère la reine Hildegarde, qui laiens est ensépulturée.

V

TABLEAUX DE MŒURS DU IXe SIÈCLE

---

§ 1. — LA RÉSIDENCE ROYALE DE DOUÉ [1].

(Poème d'Ermold le Noir.)

Au delà du fleuve de la Loire est une riche et agréable campagne; entourée d'un côté par des forêts, de l'autre par la plaine, elle est au milieu de rivières qui en font un séjour toujours frais; les poissons s'y plaisent, et elle abonde en bêtes fauves. C'est là que le triomphant Louis a édifié un somptueux palais. Tu me le demandes, ami? son nom est Thedwat. Là, gouvernant avec piété le clergé et le peuple, César dispense ses pieuses faveurs au peuple qui lui est soumis.

§ 2. — LIBÉRALITÉS DE LOUIS LE PIEUX.

(Ibidem.)

Lorsque Louis par de sages mesures, eut affermi les frontières et pourvu au bon ordre de l'État, il

1. On trouve des renseignements sur la villa de Doué dans la *Notitia Galliarum* d'Adrien de Valois et dans la diplomatique de Mabillon, liv. IV, c. 142. Doué est situé dans le Maine-et-Loire, au S.-O. de Saumur.



s'empressa de répandre les trésors amassés par ses aïeux pour racheter les fautes de son père et obtenir le repos de son âme. Tout ce que la valeur de ses ancêtres et le grand Charles avaient entassé, lui-même il le distribue aux pauvres et aux saintes églises. Il donne les vases d'or, les vêtements, les riches manteaux; il répand avec profusion d'innombrables talents de l'argent le plus pur; il sème des richesses de toute nature et des armes en quantité innombrable, et vous prodigue, pauvres gens, les dons qui vous sont destinés. Heureux Charles qui a laissé dans ce monde un fils soigneux d'aplanir à son père le chemin du ciel! Il ordonne d'ouvrir les antres des prisons, brise les fers des malheureux qu'on y a jetés et, dans sa piété, rappelle les exilés.

§ 3. — ENVOI DE MISSI DOMINICI DANS L'EMPIRE. MESURES RÉPARATRICES DE LOUIS LE PIEUX.

(*Ibidem.*)

Louis, sans aucun retard, fait choix des commissaires qu'il va envoyer dans tout l'univers; il les veut d'une vie probe, de sentiments généreux, d'une fidélité éprouvée; des hommes que ne puissent fléchir les présents, ni la perfide flatterie ni la faveur, ni l'ingénieuse et corruptrice séduction des puissants. Ils ont ordre de parcourir rapidement les vastes États des Francs, de rendre justice à tous, de tenir leurs assises et de délivrer ceux qui, sous le règne de son père, à prix d'argent ou par fraude avaient été réduits en une dure servitude [1]. Combien d'hommes et quels hommes

1. On trouve parmi les capitulaires des rois francs et dans les lois lombardes de nombreuses dispositions

victimes de droits cruels, de lois dont l'or altérait le sens, victimes enfin du pouvoir des richesses, Louis, plus puissant encore, par amour pour l'auteur de ses jours, arrache au malheur et rend à l'honneur de jouir de la liberté ! Lui-même leur accorde et confirme de sa propre main des chartes qui leur assurent à toujours le paisible usage de leurs droits. Lorsque votre père, ce héros des combats, conquérait des royaumes par la force de ses armes, et donnait ses soins assidus à la guerre, cette funeste oppression avait été sans cesse croissant de tous côtés pendant un grand nombre d'années; et vous, Louis, à peine sur le trône, vous avez enfin et sur-le-champ coupé le mal dans sa racine.

§ 4. — JUSTICE ET CHARITÉ DE L'EMPEREUR LOUIS.

(Eginhard, *Vie de Charlemagne.*)

Il convient de parler de la bonté du premier Louis. Le très pacifique empereur Louis, délivré de toute incursion des nations ennemies, s'appliquait sans relâche aux œuvres de piété, la prière, l'aumône, le soin d'entendre plaider les procès et de les juger avec la plus grande équité. En ce genre son esprit naturel et pratique lui avait donné une telle perspicacité qu'un homme, que tout le monde considérait comme un ange, avait, à l'exemple d'Achitophel, tenté de le tromper; le roi, l'esprit un peu ému, l'air affable et d'un ton de voix fort doux, lui fit cette réponse : « Très sage Anselme, si la justice le permettait, j'ose-

ayant pour but de prévenir cet abus de la force ou de la richesse.

rais dire que vous ne marchez pas dans le droit chemin. » De ce moment cet homme, qui avait une si grande renommée de justice, fut méprisé de tous.

Le charitable empereur Louis se livrait avec tant de zèle à l'aumône qu'il ne se contentait pas de la faire distribuer en sa présence; il préférait la faire de ses propres mains. Pendant son absence, il voulut que les procès des pauvres fussent jugés, et il s'y prit de la manière suivante. Il voulut que l'un d'eux qui, quoique totalement infirme, paraissait doué de plus d'énergie et d'intelligence que les autres, connût de leurs délits, prescrivît les restitutions de vols, la peine du talion pour les injures et les voies de fait et prononçât même, dans les cas plus graves, l'amputation des membres, la perte de la tête, et jusqu'au supplice de la potence. Cet homme établit des ducs, des tribuns et des centurions, leur donna des vicaires, et remplit avec fermeté la tâche qui lui était confiée. Quant au clément empereur, vénérant le Seigneur Christ dans tous les pauvres, jamais il ne cessait de leur distribuer des aliments et des habits pour se couvrir; il le faisait principalement le jour où le Christ, dépouillant sa robe mortelle, se prépara à en revêtir une incorruptible. Ce jour-là, Louis répandait ses dons, suivant la qualité de chacun, sur tous ceux qui occupaient une charge quelconque dans le palais ou qui servaient dans la maison royale. Aux plus nobles, il faisait donner des baudriers, des bandelettes, et des vêtements précieux apportés de tous les points de son vaste empire; aux hommes d'un rang inférieur, on distribuait des draps de Frise de toutes couleurs; les gardiens des chevaux, les boulangers et les cuisiniers recevaient des vêtements de toile, de laine, et des couteaux de chasse. Tous étaient

pénétrés de reconnaissance, et les pauvres, venus couverts de haillons et heureux d'être vêtus d'habits propres, s'écriaient dans la grande cour du palais d'Aix-la-Chapelle et sous les arcades que les Latins appellent des portiques : « Seigneur, faites miséricorde au bienheureux Louis ! »

En tout temps, non par nécessité, mais pour avoir une occasion de faire une largesse, Louis avait coutume de se baigner le samedi et d'abandonner aux gens de sa suite tous les vêtements qu'il avait quittés, à l'exception de son épée et de son baudrier.

§ 5. — L'EMPEREUR LOUIS LE DÉBONNAIRE ET LE PAPE ÉTIENNE.

(Poème d'Ermold le Noir.)

Vers ce temps il ordonne de faire venir du siège de Rome ce père des chrétiens auquel le siècle a donné le nom d'Etienne. Le saint pontife obéit par amour, et, obéissant aux ordres de l'empereur, il s'empressa de visiter le royaume des Francs. De la ville de Rheims où il avait convoqué tous les grands de son empire, Louis, rempli d'une sainte joie, voit arriver de loin le vicaire de Jésus-Christ. Par son ordre plusieurs envoyés accourent au devant du pontife et lui rapportent les vœux pleins de bonté du ministre de Dieu. Bientôt un messager qui devance le pontife romain accourt annoncer qu'il arrive et qu'il hâte sa marche ; alors Louis emmène avec lui, met en ordre, prépare et place lui-même les clercs, le peuple et le sénat ; lui-même règle quelles personnes se tiendront à sa droite ou prendront sa gauche, et qui doit le précéder ou le suivre. Une foule de prêtres marche à

droite sur une longue file et contemple avec dévotion le père des chrétiens en chantant des psaumes ; de l'autre côté s'avancent l'élite des grands et les premiers de l'Etat ; le peuple suit au dernier rang et ferme le cortège. Au milieu César étincelant d'or et de pierreries brille par ses vêtements, et resplendit bien plus encore par sa piété. Le monarque et le pontife s'avancent de deux côtés opposés au-devant l'un de l'autre. Celui-ci est puissant par sa dignité, celui-là est fort par sa bonté. A peine ont-ils fixé leurs regards l'un sur l'autre, que tous deux courent à de pieux embrassements. Le sage roi, cependant, fléchissant d'abord le genou, adore trois et quatre fois le pontife en l'honneur de Dieu et de Saint-Pierre. Etienne accueille le monarque avec humilité, et le relève de ses mains consacrées. L'empereur et le saint prêtre échangent des baisers sur les yeux, la bouche, la tête, la poitrine et le cou ; alors aussi Etienne et Louis, se tenant par la main et les doigts entrelacés, s'acheminent vers les blanches maisons de Rheims. Ils parcourent d'abord l'église, font arriver leurs prières au maître de la foudre et lui expriment, par des chants religieux, leurs actions de grâces et leurs hommages. Puis ils gagnent le palais où les attend un repas magnifique ; ils prennent place, et les serviteurs font couler l'eau sur leurs mains. Tous deux font honneur à un festin digne d'eux, dégustent les dons de Bacchus, et de pieux discours tombent de leurs lèvres.

Cependant les coupes pleines circulent rapidement ; Bacchus émeut des cœurs qui s'y prêtent, et le peuple tressaille d'une joie unanime. Le repas terminé, César et Etienne se lèvent, quittent la table et se retirent dans l'intérieur du palais. Cette nuit, tous deux la

passent dans des soins et des méditations divers ; le sommeil fuit les yeux de tous deux.

Le lendemain de bonne heure, l'empereur convoque Etienne, les grands et le sénat ; tous s'empressent de se rendre aux ordres du roi. Louis, couvert de ses vêtements impériaux, se place sur un trône élevé, renfermant dans son esprit une foule de pensées qu'il se dispose à développer ; à ses côtés, sur un siège d'or, le pontife semble associé à l'empereur son ami ; les grands prennent séance chacun à son rang. Alors le pieux César, prenant le premier la parole, adresse au pape et à ses fidèles serviteurs ces paroles qui résonnent comme l'or : « Le Christ a dit à Pierre : Simon, m'aimes-tu ou non? Pierre lui répondit par trois fois : Seigneur, tu sais combien je t'aime. Si, répondit le Christ, tu m'aimes en effet, Pierre, je te le recommande, conduis mes brebis avec amour. Pontife, c'est à nous de veiller sur ce peuple soumis dont le Seigneur nous a confié la conduite. Nous sommes, toi, le saint prêtre, et moi le roi des serviteurs du Christ. Travaillons à leur salut avec le secours de la loi, de la foi et du dogme. »

Alors l'empereur appelle Hélisachar [1], son serviteur bien-aimé, et lui adresse ces ordres pieux : « Écoute, va et dresse des chartes où tu inscriras ce que je vais dire pour que cela demeure, car telle est ma volonté ferme et fixe à toujours. Nous entendons que dans tous les royaumes que, par la grâce de Dieu, régit notre sceptre, et dans toute l'étendue de l'empire, les droits de l'Eglise de Pierre et de son siège, qui ne doit jamais périr, conservent toute leur force, et que nul n'ose y porter atteinte. Cette église, si grande

1. C'était le chancelier de Louis le Pieux.

par le zèle de ses pasteurs, a, dès les premiers temps, tenu le rang le plus élevé dans la chrétienté ; nous voulons qu'elle continue de l'occuper. Les honneurs de Pierre se sont accrus sous le règne de notre père Charles ; qu'ils s'accroissent encore sous le nôtre. Mais, nous devons l'ajouter, pontife, c'est à la condition que celui qui est assis sur le trône de Pierre se montrera fidèle aux lois de la justice. Voilà, saint prélat, pour quel motif nous vous avons pressé de vous rendre auprès de nous. Maintenant, bienheureux pontife, vous êtes mon soutien, mon confort. »

A peine a-t-il achevé que, joyeux des honneurs dont on l'entoure et des dons faits à saint Pierre, il se précipite et tient longuement embrassé l'empereur son ami. Sur quoi le pieux pontife ordonne ensuite à tous, par un signe, de faire silence, reprend la parole, et, de sa bouche sacrée, fait entendre ces mots pleins de bonté : « César, Rome te transmet les présents de saint Pierre ; ils sont dignes de toi comme tu es digne d'eux, et c'est un honneur qui t'est dû. » Il ordonne alors d'apporter la couronne d'or et de pierres précieuses qui ceignit autrefois le front de l'empereur Constantin ; il la prend dans ses mains, prononce sur elle des paroles de bénédiction, et prie en élevant vers le ciel ses yeux et l'éclatant diadème :

« O toi, s'écrie-t-il, qui régis l'empire de la terre et gouvernes le siècle, toi qui as voulu que Rome fût la reine de l'univers, ô Christ ! je t'en supplie, entends ma voix et prête à mes prières une oreille favorable ! Saint roi des rois, je t'en conjure, exauce mes vœux, et qu'André, Pierre, Paul, Jean et Marie, illustre mère d'un Dieu de bonté, les secondent ; que toutes les misères de cette vie fuient loin de lui ; que

tout lui soit prospère ; écarte l'infortune de ses pas, et qu'il soit longtemps heureux et puissant! »

Il dit, s'empresse de se tourner vers l'empereur et pose sa main sacrée sur le sommet de la tête du roi et ajoute : « Que le Très-Haut, qui a rendu féconde la race d'Abraham, t'accorde de voir des enfants qui t'appellent du doux nom d'aïeul; qu'il te donne une longue suite de descendants; qu'il en double et triple le nombre, afin que de ton sang s'élèvent d'illustres rejetons qui règnent sur les Francs et sur la puissante Rome aussi longtemps que le nom chrétien subsistera dans l'univers. » Le pontife alors répand sur César l'huile sainte, chante dans leur ordre les hymnes que prescrit le rit, et place sur la tête de Louis le brillant diadème en disant : « Pierre se réjouit, prince très doux, de te faire ce présent, parce que tu lui assures la jouissance de ses justes droits. »

Le saint prêtre voit alors l'impératrice Hermengarde, l'épouse et la compagne de Louis ; il la relève, la tient par la main, la regarde longtemps, pose aussi la couronne sur son auguste tête, et la bénit en ces termes : « Salut, femme aimée de Dieu! Que le Seigneur t'accorde vie et santé prospère pendant de longues années, et toi garde avec honneur et entourée d'amour le foyer de ton époux. »

Le chef de l'Eglise distribue ensuite avec profusion de nombreux cadeaux en or et en vêtements que Rome lui a donnés; il en offre à l'empereur, à l'impératrice, à leur gracieuse postérité; et chacun des fidèles serviteurs du monarque en reçoit à son tour et selon son rang.

Le sage César paie à Etienne un ample tribut de reconnaissance, et donne l'ordre de le combler des plus riches présents. On y distingue deux coupes bril-



lantes d'or et de pierreries avec lesquelles le saint prêtre doit s'abreuver des dons de Bacchus; viennent ensuite de nombreux et magnifiques coursiers tels qu'il en naît d'ordinaire dans le pays des Francs. Là, ce sont mille objets divers d'or massif; plus loin sont entassés les vases d'argent, les draps du plus beau rouge et les toiles d'une éclatante blancheur. Que dirai-je de plus? Le Romain est rémunéré au centuple des dons que lui-même apporte de sa cité; tous cependant sont uniquement pour le pontife. Quant à ses serviteurs, la pieuse munificence de César leur dispense des largesses proportionnées à leur rang. Ce sont des manteaux d'étoffes de couleur, des vêtements propres à la taille de chacun et taillés d'après la mode si parfaite des Francs, et des chevaux de robes diverses qui, relevant fièrement la tête, ne s'étaient laissé monter qu'avec peine par leurs maîtres.

Le pontife et les siens, charmés des présents qu'on leur a prodigués, se préparent bientôt, avec la permission de César, à reprendre la route de Rome. Alors des commissaires, tous personnages distingués, ont ordre d'accompagner le saint prêtre Etienne pour lui faire honneur, et de le reconduire jusque dans ses États.

§ 6. — LE COMBAT JUDICIAIRE CHEZ LES FRANCS AU IXe SIÈCLE.

(*Ibidem.*)

Il y a chez les Francs une coutume qui remonte à la plus haute antiquité, qui dure encore, et sera, tant qu'elle subsistera, l'honneur et la gloire de la nation. Si quelqu'un, cédant à la force, aux présents ou à l'artifice, refuse de garder envers le roi une éternelle

fidélité, ou s'il tente, par un art criminel, contre le prince, sa famille ou sa couronne, quelque entreprise qui sente la trahison, et si l'un de ses pairs se présente et se porte son accusateur, il faut alors qu'ils combattent l'un contre l'autre, le fer à la main en présence des rois, devant les Francs et tout le Sénat, tant la France a d'horreur pour un tel forfait. Un grand, nommé Béro, fameux par ses richesses et sa puissance, tenait de la munificence de l'empereur Charles le comté de Barcelone, et y exerçait depuis longtemps les droits attachés à ce titre. Un autre grand, qui dans son pays se nommait Sanilon, exerça des ravages sur ses terres; tous deux étaient Goths. Ce dernier se rend auprès du roi et porte, en présence du peuple et des grands assemblés, une accusation déshonorante contre son rival. Béro nie tout. Tous les deux bondissent ensemble; ils se prosternent aux pieds du glorieux prince, et demandent qu'on leur mette dans les mains les armes du combat. Béro parle le premier : « César, je t'en supplie au nom même de ta piété, qu'il me soit permis de repousser cette accusation; mais qu'il me soit permis aussi, conformément aux usages de notre nation, de combattre à cheval, et de me servir de mes propres armes. » Cette prière, Béro la répéte avec insistance : « C'est aux Francs, répond César, qu'il appartient de prononcer; c'est la tradition, c'est le droit, et nous voulons qu'il en soit ainsi. » Les Francs rendent leur sentence suivant les formes consacrées par leurs antiques usages. Alors les deux adversaires préparent leurs armes, et brûlent de courir au combat. César, poussé par son amour pour Dieu, leur adresse des paroles que lui inspire sa bonté : « Quel que soit celui de vous qui se reconnaîtrait volontairement devant

moi coupable du crime qu'on lui impute, plein d'indulgence et enchaîné de l'amour de Dieu, je lui pardonnerai sa faute, et lui remettrai toutes les peines qu'il aurait encourues pour son crime. Croyez-le, il vous est plus avantageux de céder à mes conseils que de recourir aux cruelles extrémités d'un combat plein d'horreur. » Mais ces deux ennemis renouvellent leur demande avec instance, et crient : « C'est le combat qu'il nous faut ; que tout soit disposé pour le combat. » Le sage empereur, cédant à leurs désirs, leur permet de combattre selon la coutume des Goths ; et ceux-ci, sans tarder, obéissent à ses ordres.

Tout près du château impérial, nommé le palais d'Aix, est un lieu remarquable, dont la renommée s'étend au loin. Entouré de murailles de marbre ou de terrasses de gazon et rempli d'arbres, il est couvert d'une herbe toujours verte. Le fleuve, coulant doucement dans un lit profond, le traverse au milieu et l'arrose, et il est peuplé d'une foule d'oiseaux et de bêtes fauves de toute espèce. C'est là que le roi va souvent, quand il lui plaît, chasser avec une suite peu nombreuse. Là, ou bien il perce de ses traits des cerfs à la haute stature, et dont la tête porte des bois superbes, ou bien il abat des daims et d'autres animaux sauvages. Là encore, lorsque, dans la saison d'hiver, la glace a durci la terre, il lance contre les oiseaux ses faucons aux fortes serres puissantes. Là se rendent Béro et Sanilon tremblants de colère. Ces guerriers à la stature imposante sont montés sur de superbes coursiers ; ils portent leurs boucliers sur le dos, et des traits arment leurs mains. Tous deux attendent le signal que le roi doit donner de l'endroit le plus haut ; tous deux aussi sont suivis d'une troupe de soldats de la garde du roi, armés de boucliers,

conformément aux ordres du prince, et qui, si l'un des combattants a frappé du glaive son adversaire, doivent, pieux usage, arracher celui-ci à son vainqueur et le soustraire à la mort [1]. Bientôt arrive Gundold, comme il l'avait déjà fait souvent, suivi d'un cercueil tout préparé suivant l'usage. Le signal est enfin donné du haut du trône. Les combattants engagent une lutte d'un genre nouveau pour les Francs et qui leur était inconnue jusqu'alors; ils lancent d'abord leurs javelots, puis manœuvrent leurs épées, en faisant des feintes, comme c'est leur coutume. Déjà Béro a piqué le coursier de son ennemi; aussitôt l'animal commence à décrire des cercles sur lui-même, puis fuit à toutes brides à travers la vaste prairie. Sanilon feint de se laisser emporter, mais tout à coup il lâche les rênes, et frappe son adversaire de l'épée. Celui-ci s'avoue coupable. Aussitôt les jeunes gens armés accourent, et, fidèles aux ordres de César, arrachent à la mort l'infortuné blessé. Gundold s'étonne, et renvoie le cercueil sous le hangar dont il l'avait tiré, mais vide du fardeau qu'il devait emporter. César cependant accorde la vie au vaincu, lui permet de se retirer sain et sauf, et pousse la clémence jusqu'à lui laisser la jouissance de ses biens.

§ 7. — DESCRIPTION DU PALAIS IMPÉRIAL D'INGELHEIM.

(*Ibidem.*)

Ce lieu est situé sur une des rives que le fleuve du Rhin baigne de ses ondes rapides; on remarque une

1. Ce passage est unique dans la Littérature historique du moyen-âge pour nous faire connaître les formes curieuses du duel judiciaire à son origine.

foule de cultures et de produits. Là s'élève, sur cent colonnes[1], un palais superbe; on y admire d'innombrables galeries, des toitures de formes variées, mille portes d'entrée ou de sortie, mille appartements intérieurs, œuvres de maîtres et d'artistes. Le temple de Dieu, fait des matériaux les plus précieux, a ses grandes portes en airain et les plus petites en sont dorées; les œuvres de Dieu, la série des hommes dignes de mémoire sont retracées par de magnifiques peintures. A la gauche, sont représentés d'abord l'homme et la femme nouvellement créés, quand ils habitent le paradis terrestre où Dieu les a placés. Plus loin, le perfide serpent séduit Eve, dont le cœur a jusqu'alors ignoré le mal; elle-même tente à son tour son mari qui goûte le fruit défendu; et tous deux, à l'arrivée du Seigneur, cachent leur nudité sous la feuille du figuier. Puis, pour leurs péchés, ils cultivent la terre; et le frère envieux frappe son frère, non du glaive, mais de sa main misérable, et fait connaître au monde les premières funérailles. Une suite innombrable de tableaux retracent dans leur ordre tous les faits de l'Ancien Testament, et montre encore les eaux répandues sur toute la surface du globe, s'élevant sans cesse, et engloutissant enfin toute la race des hommes; l'arche, par un effet de la miséricorde divine, arrachant au trépas un petit nombre de créatures, l'histoire du corbeau et celle de la colombe. On a peint aussi les actions d'Abraham

1. Quelques vues des colonnes du palais d'Ingelheim, qui était situé près du Rhin entre Mayence et Bingen, ont été transportées à Heidelberg, où on les voit encore au milieu des ruines du palais électoral, soutenant le toit d'un petit édicule qui abrite un puits, à droite de la porte d'entrée principale.

et de ses enfants; l'histoire de Joseph et de ses frères, et la conduite de Pharaon; Moïse délivrant le peuple de Dieu du joug de l'Egypte; l'Egyptien périssant dans les flots qu'Israël traverse à pied sec; la loi donnée par Dieu, écrite sur la double table; l'eau jaillissant du rocher; les cailles tombant du ciel pour nourrir les Hébreux, et la terre promise depuis si longtemps recevant ce peuple lorsqu'il a pour chef le brave Josué. Dans ces tableaux revit la troupe nombreuse des prophètes et des rois Juifs, et brillent dans tout leur éclat leurs actions les plus célèbres, les exploits de David, les œuvres du puissant Salomon, et ce temple, ouvrage d'un travail vraiment divin. Le côté opposé représente tous les détails de la vie mortelle qu'a menée le Christ sur la terre, quand il y fut envoyé par son père. L'ange descendu des cieux s'approche de l'oreille de Marie, et la salue de ces paroles : « Voici la fille de Dieu. » Le Christ, connu depuis longtemps aux saints prophètes, naît, et l'enfant-Dieu est enveloppé de langes. De simples bergers reçoivent les ordres pleins de bonté du maître du tonnerre, et les mages méritent aussi de voir leur Dieu. Hérode furieux craint que le Christ ne le détrône, et fait massacrer les créatures innocentes que leur enfance seule condamne au trépas. Joseph fuit alors en Egypte, ramène ensuite le divin enfant qui grandit, se montre soumis à la loi, et veut être baptisé, lui qui est venu pour racheter de son sang tous les hommes qui, depuis si longtemps, étaient morts. Plus loin, après avoir, à la manière des mortels, supporté un long jeûne, le Christ triomphe habilement de son tentateur, enseigne au monde les saintes et bienfaisantes doctrines de son père, rend aux infirmes la jouissance de leurs anciennes facultés, rappelle

même à la vie les cadavres des morts, enlève au démon ses armes, et le chasse loin de la terre. Enfin on voit ce Dieu, livré par un perfide disciple, et tourmenté par un peuple cruel, vouloir mourir lui-même comme un vil mortel; puis, sortant du tombeau, apparaître au milieu de ses disciples, monter au ciel à la vue de tous, et gouverner le monde. Telles sont les peintures dont les mains exercées d'artistes habiles ont orné toute l'enceinte du temple de Dieu.

Le palais de l'empereur, enrichi de sculptures, ne brille pas d'un moindre éclat, et l'art y a retracé les plus célèbres faits des grands hommes. On y voit les combats divers livrés dans les temps de Ninus, une foule d'actes d'une cruauté révoltante, les conquêtes de Cyrus, ce roi exerçant ses fureurs contre un fleuve pour venger la mort de son coursier chéri, et la tête de cet infortuné triomphateur, qui venait d'envahir les Etats d'une femme, ignominieusement plongée dans une outre remplie de sang. Plus loin se présentent les crimes impies du détestable Phalaris faisant périr avec un art atroce des malheureux qui font peur à voir; Pyrille, cet ouvrier fameux dans l'art de travailler l'airain et l'or, est auprès de lui; le misérable s'honore, hélas! de fabriquer sur-le-champ pour Phalaris un taureau d'airain dans lequel le monstre puisse enfermer le corps entier d'un homme : triste objet de pitié! Mais le tyran précipite l'ouvrier lui-même dans les entrailles du taureau, et cet ouvrage de l'art donne ainsi la mort à celui qui l'a créé. D'un autre côté, Romulus et Rémus posent les fondements de Rome, et le premier immole son frère à son ambition impie. Annibal, quoique privé d'un de ses yeux, n'en poursuit pas moins le cours de ses funestes guerres. Alexandre soumet par la force des

armes l'univers à son empire ; et la petite troupe des Romains, d'abord si faible, croissant bientôt, étend son joug jusqu'au pôle. Dans une autre partie du palais, on admire les hauts faits de nos pères et les œuvres éclatantes d'une piété fidèle à une époque plus rapprochée de nous. Par les exploits de César, les Francs sont unis à la glorieuse Rome. On voit aussi Constantin, dépouillant tout amour pour Rome, bâtir lui-même et pour lui Constantinople. On a représenté également l'heureux Théodose, et sa vie illustrée par tant de belles actions. Là sont encore retracés le premier Charles [1] que la guerre rendit maître des Frisons, et tout ce que son courage a fait de grand. Plus loin tu brilles, Pépin, remettant les Aquitains sous tes lois, et les réunissant à ton empire, à la suite d'une heureuse guerre. Là enfin, le sage empereur Charles fait voir ses traits majestueux et sa tête auguste ceinte du diadème solennel. Les cohortes saxonnes osent s'élever contre lui, et tenter la fortune des combats ; mais il les frappe, les dompte, et les force à plier sous ses lois. Ces faits mémorables et d'autres encore décorent ce palais ; on s'en repaît les yeux et c'est un plaisir de les contempler.

C'est de ce lieu que le pieux César donne ses lois aux peuples soumis à son sceptre, et s'occupe assidûment, avec sa sagesse accoutumée, du gouvernement de son empire.

§ 8. — LE BAPTÊME D'UN ROI PAÏEN.

(*Ibidem.*)

César a donné l'ordre de tout disposer comme il convient pour répandre sur Hérold, avec toutes les

1. Charles Martel.

solennités d'usage, les dons précieux du baptême. On a préparé les vêtements blancs, tels que doivent en porter les chrétiens, les fonts baptismaux, le chrême et l'onde sainte.

Dès que tout est prêt pour la cérémonie sacrée, Louis et Hérold se rendent dans le temple saint. César, en l'honneur du Seigneur, reçoit lui-même Hérold quand il sort de l'onde régénératrice, et le revêt, de sa propre main, de vêtements blancs; Judith, la belle impératrice, tire de la source sacrée la reine, femme d'Hérold, et la couvre des vêtements de chrétienne; Lothaire déjà César, fils de l'auguste Louis, aide de même le fils d'Hérold à sortir des eaux baptismales; à leur exemple, les grands de l'empire en font autant pour les hommes les plus distingués de la suite du roi danois qu'ils habillent eux-mêmes, et la foule tire de l'eau sainte beaucoup d'autres d'un moindre rang.

Hérold, couvert de vêtements blancs et le cœur régénéré, se rend dans la brillante demeure de son parrain. Le glorieux César le comble alors des plus magnifiques présents que puisse produire la terre des Francs. D'après ses ordres, Hérold revêt une chlamyde tissue de pourpre écarlate et de pierres précieuses, et qui a pour bordure une broderie d'or; il ceint l'épée brillante que César lui-même portait à son côté, et dont le fourreau est orné d'anneaux d'or; à chacun de ses bras sont attachées des chaînes d'or; des courroies enrichies de pierres précieuses entourent ses cuisses; une superbe couronne, ornement dû à son rang, couvre sa tête; des brodequins d'or enserrent ses pieds; sur ses larges épaules brillent des vêtements d'or, et des gantelets de couleur blanche ornent ses mains. L'épouse du prince reçoit de la reine Judith des dons non moins dignes de son

rang, et d'agréables parures. Elle passe une tunique chargée de broderies d'or et de pierreries, telle que l'art de Minerve est seul capable d'en confectionner une : un bandeau entouré de pierres précieuses



Portrait de Louis le Débonnaire.
(Bibliothèque nationale, Ms. lat. 5927.)

ceint sa tête ; un large collier descend sur sa poitrine naissante, un cercle flexible d'or tordu entoure son cou ; des bracelets comme en portent les femmes sont attachés à ses bras ; une jupe tissue

d'or et de pierres précieuses tombe sur ses jambes flexibles, et un manteau d'or couvre son dos. Lothaire ne met pas un empressement moins pieux à parer le fils d'Hérold de vêtements enrichis d'or; le reste de la troupe danoise se revêt également d'habits à la française que leur a fait distribuer la religieuse munificence de César.

§ 9. — LA MESSE DANS LA BASILIQUE D'INGELHEIM.

(*Ibidem.*)

Tout cependant est préparé pour les saintes cérémonies de la messe; déjà le signal accoutumé appelle les hommes dans l'enceinte sacrée; dans le chœur brille un clergé nombreux et revêtu de riches ornements, et dans le magnifique sanctuaire règne un ordre admirabie. La foule des prêtres se tient en ordre suivant les prescriptions données par le pape Clément, et les pieux lévites brillent par la régularité de leurs mouvements. C'est Theuton qui dirige avec son habileté ordinaire le chœur des chantres; c'est Adhalwit qui porte en main une baguette, au moyen de laquelle il écarte ceux qui se tiennent sur le passage, afin d'ouvrir un chemin d'honneur à César, à ses grands, à son épouse et à ses enfants. Le glorieux empereur, toujours empressé d'assister aux saints offices, se rend à l'entrée de la basilique en traversant de larges salles de son palais resplendissant d'or et de pierreries éblouissantes; il s'avance la joie sur le front et s'appuie sur les bras de ses fidèles serviteurs. Hilduin [1] est à sa droite; Hélisa-

1. L'archichapelain de l'empereur.

char le soutient à gauche; et devant lui marche Gerung [1], qui porte la verge en signe de sa charge, et protège les pas de l'empereur dont la tête est ornée d'une couronne d'or. Par derrière, viennent le pieux Lothaire et Hérold couverts d'une toge et parés des dons éclatants qu'ils ont reçus. Charles encore enfant, tout brillant d'or et de beauté, précède, plein de gaîté, les pas de son père, et de ses pieds il frappe fièrement le marbre. Cependant Judith, couverte des ornements royaux, s'avance dans tout l'éclat d'une parure magnifique; deux des grands jouissent du suprême honneur de l'escorter; ce sont Matfried et Hugues; tous deux, la couronne en tête [2] et vêtus d'habits tout brillants d'or, accompagnent avec respect leur auguste maîtresse. Derrière elle, et à peu de distance, vient enfin l'épouse d'Hérold, étalant avec plaisir les présents de la pieuse impératrice. Après on voit Friedgies [3], que suit uue foule de disciples tous vêtus de blanc, et distingués par leur science et leur foi. Au dernier rang, marche avec ordre le reste de la jeunesse danoise parée des habits qu'elle tient de la munificence de César.

Aussitôt que l'empereur, après cette marche solennelle, est arrivé à l'église, il adresse, suivant sa coutume, ses vœux au Seigneur; bientôt la trompette de Theuton fait retentir avec sonorité le signal consacré ét au même instant les clercs et tout le chœur lui répondent et entonnent le chant. Hérold, son épouse,

1. C'était le « *Summus sacri palatii ostiarius* », c'est-à-dire le chef des huissiers du palais.

2. Ils avaient tous deux le titre de comtes et portaient dans cette circonstance solennelle l'insigne de leur rang.

3. Chancelier de Louis le Pieux et abbé de Saint-Martin de Tours.

ses enfants, ses compagnons, contemplent avec étonnement la hauteur des voûtes de la maison de Dieu, et n'admirent pas moins le clergé, les prêtres et la pompe des saints offices que l'on célèbre.

§ 10. — UN REPAS SOLENNEL A LA COUR DE LOUIS LE PIEUX.

(*Ibidem.*)

Cependant on préparait avec soin pour le maître d'immenses provisions, des mets divers et des vins de toutes les espèces ; d'un côté Pierre, le grand panetier, de l'autre Gunton, le grand maître queux, font diligence et disposent les tables avec l'ordre et le luxe accoutumés. Sur des toisons d'une blancheur de neige, on étend des nappes blanches, et les mets sont dressés dans des plats de marbre. Pierre distribue, comme le veut sa charge, les dons de Cérès, et Gunton sert les viandes. Entre chaque plat sont placés des vases d'or ; le jeune et actif Othon commande aux échansons et fait préparer les doux présents de Bacchus.

Dès que les cérémonies du culte respectueux adressé au Très-Haut sont terminées, César, tout brillant d'or, se prépare à reprendre le chemin qu'il a suivi pour se rendre au temple ; son épouse, ses enfants, et tout son cortège, couverts de vêtements resplendissants d'or, et enfin les clercs habillés de blanc, imitent son exemple ; et le pieux monarque se rend d'un pas mesuré à son palais, où l'attend le festin préparé avec un soin digne du chef de l'empire. Plein de joie, il se place sur un lit; par son ordre, la belle Judith se place à ses côtés, après avoir embrassé ses augustes genoux ; le César Lothaire et Hérold, l'hôte royal,

s'étendent de leur côté sur un même lit, comme l'a voulu Louis. Les Danois admirent l'abondance des mets, le nombre des officiers, ainsi que la beauté des enfants qui servent César. Ce jour, si heureux à juste titre pour les Francs et les Danois régénérés par le baptême, sera pour eux dans la suite l'objet de fêtes qui en rappelleront la mémoire.

§ 11. — UNE CHASSE A LA COUR IMPÉRIALE.

(*Ibidem.*)

Le lendemain, à l'aube, dès que les astres quittent le ciel et que le soleil commence à échauffer la terre, César s'apprête à partir pour la chasse avec ses Francs, dont cet exercice est le plaisir habituel, et il ordonne qu'Hérold l'accompagne. Non loin du palais est une île que le Rhin environne de ses eaux profondes, où croît une herbe toujours verte et qu'ombrage une sombre forêt; elle a pour hôtes des bêtes fauves, nombreuses et diverses, et leur troupe erre paisiblement dans le sentier des bois. Des troupes de chasseurs et une meute de molosses se répandent çà et là dans cette île. Louis monte un coursier qui foule le sol d'un pas rapide, et Witon [1], le carquois sur l'épaule, l'accompagne à cheval. De toutes parts se pressent des flots de jeunes gens et de serviteurs, au milieu desquels se fait remarquer Lothaire porté par un agile coursier. Hérold, l'hôte de l'empereur, et ses Danois, accourent aussi pleins de joie pour contempler ce beau spectacle. Déjà monte à cheval la belle Judith, la pieuse épouse de César, parée et

1. Le grand veneur.

coiffée magnifiquement; les premiers de l'État et la foule des grands précèdent ou suivent leur maîtresse en l'honneur du roi leur pieux maître. Déjà toute la forêt retentit des aboiements redoublés des chiens; ici les cris des hommes, là les sons répétés du cor frappent les airs; les bêtes fauves s'élancent hors de leurs antres, et les daims fuient vers les endroits les plus sauvages; mais ni la fuite ne peut les sauver, ni les taillis ne leur offrent d'asiles sûrs; le faon tombe au milieu des cerfs armés de bois majestueux, et le sanglier aux larges défenses roule dans la poussière percé de javelots. César, plein d'animation et de joie, donne lui-même la mort à un grand nombre d'animaux qu'il frappe de ses propres mains; l'ardent Lothaire, dans la fleur et la force de la jeunesse, fait tomber plusieurs ours sous ses coups; le reste des chasseurs tue, çà et là, à travers les prairies une foule de bêtes fauves de toute espèce. Tout à coup une jeune biche, que la meute poursuit furieusement, traverse en fuyant le plus épais de la forêt, et bondit au milieu d'un bouquet de saules; là s'étaient arrêtés la troupe des grands, Judith l'épouse de César et le jeune Charles encore enfant; l'animal passe comme un éclair; tout son espoir est dans la vitesse de ses pieds; s'il ne trouve son salut dans la fuite, il périt; le jeune Charles l'aperçoit, veut lui donner la poursuite comme son père, demande un cheval, réclame des armes, un carquois et des flèches légères, et brûle de voler sur les traces de la biche. Mais vainement il redouble ses ardentes sollicitations; sa gracieuse mère lui défend de la quitter et refuse à ses vœux la permission de s'éloigner. Sa volonté s'irrite et, comme il arrive à cet âge, si son précepteur et sa mère ne le retenaient, le prince irait suivre la chasse

à pied. Cependant d'autres jeunes gens volent, atteignent la biche dans sa fuite et la ramènent au royal enfant sans qu'elle ait reçu aucune blessure; lui, alors, prend des armes proportionnées à la faiblesse de son âge, et en frappe la pauvre bête tremblante. Toutes les grâces de l'enfance réunies brillent dans le jeune Charles, et leur éclat emprunte un nouveau lustre de la vertu de son père et du nom de son aïeul. Tel autrefois Apollon, quand il gravissait les sommets de Délos, remplissait d'orgueil et de joie le cœur de sa mère Latone.

Déjà César, son auguste père, et les jeunes chasseurs chargés de gibier, se préparaient à retourner au palais. Cependant Judith a eu la prévoyance de faire construire et couvrir dans le milieu de la forêt une salle de verdure; des branches d'osier et de buis dépouillées de leurs feuilles en forment l'enceinte, et des toiles de lin la recouvrent. L'impératrice elle-même prépare sur le vert gazon un siège pour le pieux empereur, et fait apporter tout ce qui peut apaiser la faim. César, après avoir lavé ses mains, et sa belle compagne s'étendent ensemble sur un lit doré, et, par l'ordre du pieux roi, le beau Lothaire et leur hôte chéri Hérold prennent place à la même table; le reste de la jeunesse s'assoit sur l'herbe qui couvre la terre, et repose ses membres fatigués sous l'ombrage de la forêt. On apporte, après les avoir fait rôtir, les entrailles grasses des animaux tués à la chasse, et la venaison se mêle aux mets apprêtés pour César. La faim satisfaite disparaît bientôt; les coupes s'approchent des lèvres et la soif est chassée par un doux breuvage; un vin généreux répand la gaîté dans toutes ces âmes courageuses, et chacun regagne d'un pas assuré le toit impérial. A peine y

est-on arrivé que les cœurs se réchauffent encore dans les dons de Bacchus, et que tous ensuite se rendent aux saints offices du soir. Après qu'ils ont été chantés avec le respect et la dignité accoutumés, Louis et sa suite retournent au palais. Bientôt voilà que se répand dans le palais la troupe des jeunes gens ; ils apportent et veulent mettre sous les yeux du roi les présents de la chasse; ce sont des milliers de bois de cerf, les têtes et les peaux des ours, les corps entiers de plusieurs sangliers aux longues soies, des chevreuils, et la biche tombée sous les coups du jeune Charles. Le roi, toujours plein de bonté, distribue cette riche proie entre tous ses fidèles serviteurs, suivant sa coutume, et en asssigne une bonne part à ses clercs.

NOTICES

SUR LES AUTEURS ET LES OUVRAGES DONT LES EXTRAITS SONT TIRÉS.

CHRONIQUES DE SAINT-DENIS

De bonne heure, l'histoire a été écrite dans les couvents. La célèbre abbaye de Saint-Denis notamment a été un grand centre de recherches et de travaux relatifs aux anciennes annales de la France. On attribue au ministre du roi Louis VII, Suger, l'idée de réunir en un seul corps tous les récits et documents historiques antérieurs. De là la rédaction des Grandes Chroniques de Saint-Denis, qui ne sont à vrai dire jusqu'au XII[e] siècle qu'une vaste et indigeste compilation d'ouvrages antérieurs. Pour la vie de Louis le Pieux, le compilateur emprunte son récit à l'Astronome, qu'il a traduit avec plus ou moins de fidélité. En donnant ici des lectures tirées des Chroniques de Saint-Denis, nous avons dû faire certaines modifications d'orthographe et même des changements de mots, indispensables pour rendre plus facile l'intelligence de cet ancien texte; mais nous avons tenu à n'en point altérer le caractère général.

ÉGINHARD

Annales et vie de Charlemagne.

Éginhard, comte, abbé et historien franc, était né dans la Franconie vers 771. Il fut élevé sous les yeux de Char-

lemagne et compta parmi ses maîtres Alcuin et Clément l'Irlandais. L'Empereur lui confia l'intendance des travaux publics, l'envoya comme ambassadeur au pape Léon III, et s'il ne le prit pas pour gendre, comme on l'a cru sur la foi d'une légende, il le consulta du moins sur le choix de son successeur. Eginhard soutint énergiquement les droits de Louis le Débonnaire et mérita ainsi d'échapper à la disgrâce qui frappa, lors de l'avénement de ce prince, les anciens conseillers de Charlemagne. Vers la fin de sa vie, il se retira dans l'abbaye de Seligenstadt, qu'il avait fait bâtir, et mourut probablement en 844.

La *Vie de Charlemagne* est l'ouvrage le plus connu et le plus remarquable d'Eginhard. Il y montre les qualités d'un véritable historien. Son latin est clair et assez correct. Les *Annales* complètent et expliquent l'histoire de Charlemagne et renferment celle de Louis le Débonnaire. Elles ont été souvent transcrites ou abrégées par les historiens des siècles suivants. On a encore de lui des *Lettres* curieuses paur l'étude des mœurs du temps, une *Histoire de la translation des reliques de saint Pierre et de saint Marcellin* et un poème sur le martyr de ces deux saints. Voir l'*Histoire de la civilisation en France*, de Guizot, leçon XXIII.

L'ASTRONOME

Vie de Louis le Débonnaire.

Le nom de l'auteur de cette vie est inconnu, mais il dit au chapitre 58 qu'il savait l'Astronomie, qu'il passait pour être versé dans cette science, et qu'à cause de cela il fut mandé et consulté par Louis sur l'apparition d'une comète. De là ce nom d'Astronome. Il est appelé Luitolfe dans un manuscrit du monastère de Saint-Tron. L'auteur nous fait savoir que ce qu'il rapporte avant les temps du règne de Louis, il le tenait d'Adémar, moine très noble et très dévot, qui était contemporain de Louis et qui avait été nourri par lui; quant à Louis le Débonnaire et aux

faits de son règne il déclare l'avoir vu lui-même, et les avoir appris lorsqu'il était à la cour. Il ne faut donc pas s'étonner si la chronologie n'est pas exactement observée dans ce qui précède l'Empire de Louis, mais il y a lieu d'être surpris de trouver quelques défauts d'exactitude dans les choses que l'auteur témoigne avoir vues.

On n'a d'ailleurs aucun détail sur sa vie, le lieu et l'époque de sa mort.

Malgré les erreurs que l'on doit relever chez l'Astronome, son ouvrage est un de ceux qui nous font le mieux connaître le caractère de Louis le Pieux et qui nous font estimer en lui l'homme de bien plutôt que le roi.

THÉGAN

Vie de Louis le Pieux.

Cet ouvrage a été composé en forme d'Annales par Thégan, Franc de nation, Chorévêque de l'Eglise de Trève, dignité à laquelle il fut appelé par l'archevêque Hetti. Il s'était fait remarquer de bonne heure par sa beauté, ses vertus, sa science et son éloquence en prose et en vers. Aussi jouissait-il de son temps d'une grande renommée. Quoique Thégan adresse de grandes louanges à Louis le Débonnaire et qu'il ait toujours été attaché à son parti, il lui reproche cependant d'avoir cru ses conseillers plus qu'il ne fallait et de n'avoir pas empêché qu'on promût à l'épiscopat de très-vils esclaves. Walafrid Strabon, abbé de Richenaw, mort en 849, a non seulement fait précéder ce petit ouvrage d'une préface, mais il l'a aussi divisé en chapitres.

Sa préface est ainsi conçue : « Thégan, Franc de nation, chorévêque de l'Eglise de Trèves, a composé ce petit ouvrage en guise d'annales, et plutôt brièvement et avec sincérité qu'avec élégance. Si, dans quelques réflexions, il parle avec plus d'abondance et de chaleur, comme il convient à un homme d'un cœur vif et noble,

c'est qu'il n'a pu taire ce que lui inspirait sa douleur à la vue de l'indignité de certaines personnes de vile condition. Son trop d'amour pour la justice et son affection bien naturelle pour son protecteur, l'empereur très chrétien, ont encore redoublé sa douleur. Tel qu'il est et qu'il lui a plu de l'écrire, son ouvrage ne doit point être rebuté pour un peu de rusticité. Nous avons connu nous-même cet homme instruit par d'abondantes lectures, mais livré aux travaux de la prédication et de la réforme des mœurs. Moi Strabon, j'ai divisé cet opuscule en chapitres, dont je joins ici la liste, afin d'en faciliter la lecture, car je désire de répandre les louanges et l'histoire des actions de l'empereur Louis, de sainte mémoire. »

Thégan a écrit du vivant de Louis le Débonnaire. Son histoire s'arrête en 834 et l'auteur mourut en 845. Sa narration, quoique courte, est un des principaux monuments de l'époque, à cause de réflexions qui nous éclairent sur l'état de la société et les causes des événements de cette époque troublée.

NITHARD

Dissensions des fils de Louis le Débonnaire.

Nithard, né avant l'an 790, avait pour mère Berthe, l'une des filles de Charlemagne, et pour père Angilbert surnommé l'Homère de son temps, qui fut longtemps l'un des principaux conseillers de ce prince, et reçut de lui la mission de veiller, en qualité de duc ou de comte, à la sureté des côtes nord-ouest de son empire, et mourut abbé de Saint-Riquier le 18 février 814, c'est-à-dire vingt jours après l'Empereur. Petit-fils de Charlemagne, et fils d'un de ses principaux officiers, Nithard succéda de bonne heure à la charge militaire de son père, et défendit contre les Normands les côtes de la Gaule, entre la Seine et l'Escaut. Il exerça probablement encore les mêmes fonctions sous Louis le Débonnaire et sous Charles

le Chauve. Nithard fut fidèle à ce dernier dans toutes les vicissitudes de sa fortune, et combattit pour lui à Fontanet; il fut à plusieurs reprises employé dans les inutiles négociations qui avaient pour but le rétablissement de la paix entre Charles, Louis le Germanique et Lothaire. Telles sont les principales circonstances de sa vie, qu'il a rapportées lui-même. Quelques érudits ont pensé, sur le témoignage des chroniqueurs du XIe siècle, que Nithard, dégoûté des affaires du monde, avait fini par se retirer dans un monastère et qu'il était mort abbé de Saint-Riquier, comme son père Angilbert, vers l'an 853. D'autres traditions rapportent que Nithard fut tué vers 858 ou 859, en repoussant une invasion des Normands sur les côtes de Picardie.

Au milieu du XIe siècle, Gerwin, abbé de Saint-Riquier, fit faire des fouilles sous le portique de l'église de cette abbaye, dans l'espoir de découvrir le corps d'Angilbert. Ses recherches furent infructueuses, mais il retrouva le corps de Nithard qu'on reconnut, dit le chroniqueur, à la blessure qu'il avait reçue à la tête dans le combat où il fut tué par les Normands à Fontanet.

Il entreprit son ouvrage sur les dissensions des fils de Charlemagne à la sollicitation de Charles le Chauve, et le suspendit plusieurs fois, écœuré du souvenir des tristes événements qu'il avait à rapporter. Les trois premiers livres furent écrits en 842, et le quatrième en 843; ce dernier livre s'arrête au commencement de cette même année; mais il est évident que la fin manque, et rien n'indique jusqu'à quelle époque Nithard avait poursuivi son travail. De tous les historiens de l'époque carlovingienne, sans en excepter même Eginhard, Nithard est sans contredit le plus digne de ce nom par son esprit, sa méthode, son entente des causes des événements; à tous ces titres, le tableau qu'il nous retrace des faits dont il a été le témoin est un morceau des plus précieux.

PASCHASE RADBERT

Vie de Wala, abbé de Corbie.

Aucune vie de saint ne contient des faits aussi remarquables que celle de Wala, abbé de Corbie, composée par Paschase Radbert, lui-même abbé de Corbie, en forme de dialogue.

Cette vie contient deux livres : dans le premier il est parlé des actions de Wala avant la déposition de Louis le Débonnaire, et dans le second il s'agit de la déposition même. Il était dangereux de traiter ce sujet soit du vivant de Louis le Débonnaire, sous le règne duquel le premier livre a été écrit, soit pendant le règne de Charles le Chauve, fils de cet empereur, sous le gouvernement duquel le second a été composé. C'est pour cela que Paschase se sert de noms empruntés, qu'il faut interpréter de la manière suivante :

Arsène, c'est Wala; Antoine, Adalhard; Justinien, Louis le Débonnaire; Justine, l'impératrice Judith; Honoré, Lothaire; Gratien, Louis, roi de Bavière: Melaine, Pépin; Nason et Amisaire, Bernard duc de Septimanie et camérier du Palais.

Dans le second livre, Paschase est presque tout occupé à prendre la défense de Wala, que ses adversaires attaquaient principalement sur trois chefs : 1° parce que, moine, il s'était mêlé des affaires de l'État; 2° parce qu'il avait conseillé à l'empereur d'éloigner l'impératrice Judith lors de ces premiers mouvements; 3° parce qu'il avait été complice de la déposition de l'empereur. Au premier chef d'accusation, Paschase répond que Wala avait eu à la cour, avant d'être moine, un crédit et une autorité considérables, et qu'étant moine il avait dû le conserver malgré lui par suite des ordres de l'empereur, qui d'abord le fit gouverneur de Lothaire et ensuite l'établit conseiller de tout l'Empire. Sur le second chef, il dit que Louis n'avait pu conserver sa vie qu'en renvoyant Judith.

Pour le troisième, il prouve que Wala avait toujours été opposé à la déposition de l'empereur, et qu'enfin, voyant qu'il ne pouvait rien gagner, il avait abandonné les factieux et s'était retiré dans le monastère de Bobbio. Si, mandé en Alsace, il alla au camp de Lothaire et non pas à celui de Louis, c'est qu'il s'était fait une ennemie de Judith en prétendant que, pour la laver de tout soupçon d'infamie, il fallait la séparer de l'empereur, et que par suite il n'était pas en sûreté dans le camp impérial. Enfin, outre cette raison, il alla plutôt au camp de Lothaire, parce qu'il y avait été appelé avec de grandes menaces par le Pape Grégoire, qui était du parti de Lothaire.

Tel est le fond de l'œuvre de Paschase Radbert.

ERMOLD LE NOIR

Faits et gestes de Louis le Pieux.

Le poème élégiaque d'Ermold Nigellus, dit le Noir, touchant les Gestes de Louis le Débonnaire depuis l'an 781 jusqu'à l'an 826, se trouvait dans la Bibliothèque impériale, à Vienne, et Pierre Lambesc, qui en était bibliothécaire, avait promis de le publier; mais la mort prévint ses intentions. Gentilotti, son successeur dans la charge de bibliothécaire à Vienne, mit obstacle aux efforts du savant italien Muratori, qui avait fait plusieurs tentatives pour se procurer une copie du poème d'Ermold, afin de l'insérer dans sa collection des historiens italiens. Gentilotti s'était engagé à publier Ermold et avait tout préparé pour l'impression; mais, ayant été appelé à Rome pour y exercer la charge d'Auditeur de Rote pour l'Allemagne, et étant mort au moment où il venait d'être nommé à l'évêché de Trente, Ermold ne fut pas encore imprimé. Muratori s'adressa à Nicolas Garelli qui avait succédé à Gentilotti, et par son moyen obtint de l'empereur Charles VI le texte d'Ermold qu'il a publié le premier. L'édition de Muratori avec son com-

mentaire a été reproduite dans la collection des historiens français de dom Bouquet.

L'auteur de ce poème fait connaître ses deux noms dans le prologue ; le premier par un double acrostiche formé par les premières et les dernières lettres de chaque vers et qui signifie :

Ermold a célébré les armes de Louis;

le second par ce vers :

Recevez le présent que vous offre Nigelle.

Le poème d'Ermold est le seul document qui nous apprenne quelques circonstances de sa vie. Il nous fait savoir qu'au moment où il composa son œuvre, c'est-à-dire peu avant l'an 826, il était relégué à Strasbourg, on ne sait pour quel crime. On a pensé qu'il avait trempé dans la grande conspiration des fils de Louis le Débonnaire; mais, comme le fait est de l'an 830, la conjecture manque de fondement. Quoi qu'il en soit, il entreprit de chanter les louanges de l'empereur et de raconter ses belles actions, implorant de temps en temps la miséricorde de ce bon prince et demandant avec instance la fin de son exil. Il a aussi recours à la protection de l'impératrice Judith.

En 834, un abbé nommé Ermold fut envoyé par Louis à son fils Pépin, roi d'Aquitaine, pour faire rendre aux églises les biens qui leur avaient été enlevées; le poëte, à la fin de son premier chant, forme le souhait d'aller finir dans le royaume de Pépin. Des diplômes de Louis le Débonnaire de 835 et 837 font des concessions à Erménald (ce qui est le même nom qu'Ermold), abbé du monastère d'Aniane en Languedoc. Or, le poème d'Ermold renferme un long développement sur le monastère d'Aniane et son fondateur Saint-Benoît. Ces rapprochements et diverses autres circonstances ont fait penser à Muratori qu'Ermold dut à son poème la fin de son exil, qu'il rentra dans les bonnes grâces de l'empereur et

qu'il serait mort abbé d'Aniane. On peut admettre que ces circonstances ne manquent pas de vraisemblance.

Le poème d'Ermold ne présente pas une histoire complète de Louis le Débonnaire. Mais on y rencontre sur les mœurs, la manière de vivre et d'agir et l'état de la société au IXe siècle des détails abondants et pleins d'intérêt, comme on peut s'en convaincre par la lecture des morceaux que nous avons insérés dans ce volume.

Le mérite littéraire du poème d'Ermold n'est pas grand; mais si le latin est quelquefois incorrect et barbare, il y a de l'animation dans les tableaux, du naturel dans les sentiments, de la poésie dans l'ensemble.

Voici en quels termes, à la fin de son ouvrage, Ermold implore la clémence de Louis le Pieux :

« Ermold, exilé, indigent et malheureux, t'offre, César, cet essai de sa lyre grossière et discordante; faute d'autres dons à te faire, il met ses misérables vers aux pieds de ta toute-puissance, et dans sa pauvreté il n'a que des chants à te présenter. Puisse le Christ, qui tient dans sa main les cœurs des rois, les comble de sa grâce, tourne comme il lui plaît leurs pensées, qui a particulièrement fait fleurir dans le tien toutes les vertus et l'a rempli de la plus éminente piété, t'inspirer, illustre monarque, de jeter un œil favorable sur ma misère, et de prêter une oreille bienveillante à mes supplications! Peut-être la vérité de mes paroles pourra-t-elle te convaincre que je suis moins coupable que tu ne crois du crime qu'on m'impute. Ne crois pas cependant que je cherche à m'excuser de la faute qui m'a précipité dans un cruel exil; je me contente de demander que cette clémence sans bornes qui remet à tant de criminels les châtiments qu'ils ont encourus daigne se souvenir de l'exil dans lequel je languis. Et toi, belle Judith, digne épouse d'un tel prince, toi qui t'assieds à si juste titre avec lui au faîte de l'empire, accorde ta protection à ma disgrâce, console un malheureux froissé par la douleur; relève-moi dans ma chute, brise les fers d'un coupable, et puisse le Dieu qui tonne du haut des cieux, vous con-



server tous deux et vous combler de grandeurs, de richesses, d'honneurs et d'amour pendant de longues années! »

Annales de Saint-Bertin.

Ces annales, qui commencent en 741 et finissent en 882, ont été copiées par les soins d'Héribert Rosweid, de la Compagnie de Jésus, d'après un très ancien manuscrit du monastère de Saint-Bertin.

Ce qui reste de ces annales se divise en plusieurs parties et la différence du style fait penser qu'ils ont différents auteurs. La troisième partie de ces annales, qui comprend l'année 830 avec les cinq suivantes, a pour auteur un anonyme. La quatrième partie, qui s'étend depuis 836 jusqu'en 861, est attribuée à Prudence, évêque de Troyes, et la dernière à Hincmar, archevêque de Reims, par l'abbé de Beuf. La science, de nos jours, s'est ralliée à cette opinion.

FIN

LEXIQUE

DES MOTS DE LA VIEILLE LANGUE FRANÇAISE USITÉS DANS LE PRÉSENT VOLUME

A

Acertener, rendre certain.
Adès, dès lors.
Agais, piège.
Ainçois, ains, mais.
Ambe, deux.
Amenuiser, rapetisser.
Aouyer, souhaiter, latin *avere*.
Apensement, réflexion.
Apertement, ouvertement.
Ardoir, brûler.
Arer, labourer.
Aresner, arraisonner, tenir un discours à quelqu'un.
Ars, brûlé.
Assentir, donner son assentiment.
Assouager, soulager.
Atout, avec.
Attraire, attirer.

B

Bailler, donner.
Ban, signifie toute espèce de proclamation.
Barat, tromperie.
Barreterre, trompeur.
Béer, désirer.
Bouter, jeter.
Blandir, flatter.

C

Cautèle, ruse.
Cercher, fouiller à travers.
Chastoiement, réprimande.
Choir, **chaïr**, tomber.
Chétis, malheureux, latin *captivus*.
Chief, tête.
Chievetain, capitaine.
Celement, **celer**, en cachette, cacher, latin *celare*.
Coi, tranquille.
Coiement, tranquillement, latin *quiete*.
Contens, dispute.
Contrester, être en discussion.
Corpe, **coulpe**, faute, latin *culpa*.
Coule, cagoule, habit monastique.
Craventer, éventrer.
Cuer, cœur.
Cuider, penser.
Cure, soin, latin *cura*.

D

Dechaiement, chute, décadence.
Déduit, passe-temps.
Déguerpir, abandonner.
Delès, **delez**, près.
Derechef, de nouveau.
Deschevable, trompeur ou qui est trompé, latin *decipere*.

Descroitre, diminuer.
Desnorter, déconseiller.
Despire, mépriser.
Destrier, cheval de guerre.
Desvé, fâché.
Dévéher, empêcher, latin *vehere*.
Déseurer, séparer.
Donnaour, qui donne, bienfaiteur.

E

Eschiver, échapper.
Eslechier (s'), se réjouir.
Espandre, répandre.
Estour, combat, joute, latin *exturbatio*.
Estovoir, bienséance, convenance, égard.
Echarner, railler.
Embeyer, empêcher, embarrasser.
Enchaucier, poursuivre, chasser.
Endementres, pendant que.
Ens, dedans.
Engrant, prompt, vif, ardent.
Escrois, bruit, fracas.
Es, dans.
Eschever, ôter le chef, décapiter, maltraiter.
Esmouvoir, **esmu**, mettre en branle, mettre en mauvaise disposition, état d'un homme irrité.

F

Félonie, perfidie, trahison, latin *fallacia*.
Férir, frapper.
Féru, frappé.
Fiertre, châsse.
Fors, dehors, latin *foris*.
Foursenerie, état d'un forcené.
Frait, cassé, latin *fractus*.
Fust, cassé, latin *fustis*.

G

Gaber, tromper.
Galioz, pirate.
Garniments, ornements.
Gésir, être couché.
Graindre, le plus grand, latin *grandior*.
Gravelle, sable.
Griés, **griefs**, mauvais traitements, violence, mal.
Guerpir, quitter.
Guerredon, récompense; **guerredonner**, récompenser.

H

Haitiés, joyeux.
Herberge, **herbergier**, lieu de repos, reposer.
Hoir, héritier.
Hostieux, habitations.
Huis, porte, latin *ostium*.

I

Illuec, là.
Ire, colère, latin *ira*.
Isnelement, vite, allemand *schnell*.
Issir, sortir.

J

Jaçoit, quoique.
Jument, bête de somme.
Jus, à bas.

K

Kalendes, mot qui sert à désigner dans le calendrier romain le 1er jour du mois.

L

Laïens, en cet endroit.
Leesche, gaieté, latin *lætitia*.
Légèrement, facilement.
Liéement, gaiement.
Liez, **liés**, de *lætus*, gai.
Lignage, descendance.

Lignée, race.
Loer, conseiller.
Lédangier, injurier.

M

Maint, beaucoup.
Male, mauvais.
Maltalent, mécontentement.
Marchiser. être frontière.
Maner, demeurer, latin *manere*.
Mécréant, qui ne croit pas, païen.
Meschief, malheur, accident.
Mesnie, entourage.
Mesproison, erreur, faute, délit.
Mestier, besoin.
Mieudre, le meilleur.
Mie, quantité imperceptible : par suite, mie est adverbe négatif et signifie point.
Moinsné, cadet.
Moult, beaucoup.
Moustier, monastère.
Muablece, mobilité.
Muer, changer.
Murtrir, de l'allemand *mördern*, assassiner.

N

Navrer, blesser, faire périr.
Nef, bateau, latin *navis*.
Neveu, se prend dans le sens de petit-fils, latin *nepos*.
Noise, querelle.

O

Occire, tuer.
Orer, prier.
Oncques, jamais.
Oz, **ost**, armée, latin *hostis*, ennemi.
Ore, à cette heure.
Orendroit, depuis lors jusqu'à présent.

P

Plaissier, faire plier.
Planté, **plenté**, quantité.
Preudome, prudhomme, homme sage, latin *prudens homo*.
Parconnier, complice.
Piteux, porté à la pitié.

Q

Quérir, chercher ; **quis**, cherché.

R

Raembre, racheter, latin *redimere*.
Ramentevoir, rappeler.
Réfreindre, refréner.
Règne, royaume.
Releschier, réjouir, latin *lætitia*.
Remanant, ce qui reste.
Remembrer, remémorer.
Renuncier, rapporter.
Repairer, retourner.
Rober, voler, dérober.
Router, détruire.
Ruer, jeter, latin *ruere*.

S

Sachier, crever.
Saisoigne, Saxe.
Saouler, **sauler**, rassassier.
Semondre, convoquer.
Senestre, gauche.
Seoir, être assis.
Serjant, serviteur, valet, latin *serviens*.
Serour, sœur.
Serourge, beau-frère.
Solier, salle.
Soudée, solde.
Souler, avoir coutume, latin *solere*.
Sourdre, sortir, naître.
Soustilleté, **soustil**, subtilité, subtil.

T

Tollir, enlever.
Tourbe, troupe, latin *turba*.
Toute, pillage.
Traire, tirer.
Treu, tribut.

V

Voie, voyage.
Voir, vrai, latin *verus*.
Vout, visage, latin *vultus*.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Louis le Pieux, roi d'Aquitaine.

II. — L'empereur Louis le Pieux jusqu'a la naissance de Charles le Chauve (814-823).

III. — Louis le Pieux et ses fils. — Déposition et rétablissement de l'empereur (823-834).

IV. — Les dernières années de Louis le Pieux. — Révolte de Louis le Germanique (835-840).

V. — Tableaux de mœurs du ixe siècle.

Coulommiers. — Typog. Paul BRODARD.



